





18096 / A / 4

B II
18/c



C. V. Cochin fecit.

Le Medecin observateur.

E T A T
 D E L A
 M E D E C I N E
 A N C I E N N E E T M O D E R N E.
 A V E C

Un Plan pour perfectionner celle-ci :

*Par M. CLIFTON, Docteur en Méd.
 Médecin de Son A. R. le Prince DE
 GALES, Membre du College des Méde-
 cins & de la Société Roïale de Londres,*
 Traduit de l'Anglois par M. L. D. F.

A V E C

*Les Expériences sur le Remede de Mademoiselle
 STEPHENS, faites par M. HALES Auteur
 de LA STATIQUE DES VÉGÉTAUX,*

Traduites par M. CANTWEL, de la Soc. Roïale,
 Doct^r, des Facultés de Paris & de Montpellier.



A P A R I S,

Chez QUILLAU, Imprimeur-Juré-Libraire
 de l'Université, rue Galande, près la Place
 Maubert, à l'Annonciation.

M. DCC. XLII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

E. T. A. T.

THE

UNIVERSITY

OF

THE

STATE

OF

THE

STATE

OF

THE

STATE

OF

THE

STATE

OF

THE

STATE

OF



¹ P R É F A C E DU TRADUCTEUR.

IL n'est aucun Médecin, qui ne convienne que son art est incertain, & que le plus habile est celui qui sçait le mieux conjecturer. Cependant il en est de la Médecine comme de l'Histoire, ou plutôt comme de certains points historiques, sur lesquels la critique des Sçavans s'exerce. De ce que ces points sont douteux, s'ensuit-il que toute l'Histoire soit problématique? La Médecine, par rapport à plusieurs cas, est un Art certain qui a ses axiomes infaillibles : il ne s'agit que d'étendre davantage sa certitude, & de diminuer ses ténèbres. Mais c'est à quoi l'on ne parviendra jamais, par les disputes des Ecoles, par les systèmes, par les hypothèses, par les calculs, par les combinaisons. Il n'y a que

P R E F A C E.

l'expérience traditionnelle & personnelle, qui puisse jamais faire un bon Médecin : non qu'il faille interdire toute sorte de raisonnement sur les maladies ; mais on ne doit raisonner que d'après l'expérience.

Après avoir imaginé cent hypothèses, après avoir couru d'opinions en opinions, après avoir écrit vingt mille volumes sur l'Art de guérir, on en revient aujourd'hui à la doctrine d'Hippocrate ; c'est-à-dire, que si l'on excepte de stériles découvertes, & le vain enrichissement de la matière médicale, on n'est pas plus habile en Médecine, qu'on l'étoit il y a environ quatre mille ans. Hippocrate ne s'est attaché qu'à l'Observation, & a méprisé tous les systèmes. Ce n'est qu'en marchant sur ses traces, que la Médecine peut être perfectionnée.

L'Auteur de l'Ouvrage, qu'on donne en François, est le fameux Editeur de l'*Hippocrate* d'Angleterre, Personne peut-

P R E F A C E.

être n'a jamais plus approfondi l'esprit & les maximes de ce Prince de la Médecine. Il recommande à tous les Médecins de l'étudier & en même temps de l'imiter , en observant sans cesse comme lui. Pour prouver que tous les systèmes & toutes les subtilités sont inutiles en Médecine , il donne l'Histoire des anciennes sectes de Médecins , & de leurs ridicules opinions. Il fait connoître en même temps tous les grands hommes , qui ont embrassé ces différentes Sectes , & qui s'y sont acquis de la réputation. Voilà pour ce qui regarde la Médecine ancienne. Cette partie de l'Ouvrage de M. CLIFTON est curieuse & instructive. Quant à ce qui regarde la Médecine moderne , il n'intéresse pas moins son Lecteur. Ce que j'y trouve de plus utile , est qu'il apprend au Public à se connoître en Médecins.

Enfin , après avoir solidement prouvé qu'il n'y a que l'Observation qui puisse perfectionner la Médecine , il

P R E F A C E.

trace un plan judicieux, pour rendre l'Observation actuelle utile à la postérité. Car tous les Médecins conviennent assez qu'il faut observer, & que le malade est le vrai livre du Médecin. Mais comment le faut-il lire ce livre, pour en profiter? C'est ce que beaucoup de Docteurs ignorent, & ce que M. CLIFTON leur apprend dans son Ouvrage. On a tâché, dans cette Traduction, de rendre exactement & clairement toute la justesse & toute la netteté des idées du Médecin Anglois : & pour exciter les jeunes Médecins à s'adonner à l'Observation, on a représenté à la tête de cet Ouvrage un jeune Membre de la Faculté, faisant ses fonctions auprès d'une aimable Malade, & observant avec soin tous les symptômes de sa maladie.



PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, Imprimeur Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désiroit imprimer & donner au Public deux écrits intitulés, l'un, *Etat de la Médecine Ancienne & Moderne, avec un plan pour perfectionner celle-ci*; l'autre, *Nouvelles Expériences sur le Remede de Mademoiselle Stephens*, tous deux traduits de l'Anglois, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission, pour ce nécessaires : Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes d'imprimer ou faire imprimer lesdits Livres en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre ou faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes; faisons défenses à tous Libraires Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-

scel des Présentes, que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de les exposer en vente, soit Manuscrit ou Imprimé qui auront servis de Copies à l'impression desdits livres seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU Chancelier de France, le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles VOUS MANDONS ET ENJOIGNONS de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits livres, soit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre-Huissier ou Sergent, sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & ce nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le vingtième jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cens quarante deux, & de notre Regne le vingt-septième. Par le Roy en son Conseil, Signé SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 47. Fo. 39. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 24. Juillet 1742.

Signé, SAUGRAIN, Syndic.

A SON



A SON
ALTESSE ROYALE
LE PRINCE
DE GALES.



ONSEIGNEUR,

*LES arts & les sciences
ont toujours été jugées si impor-*

A

tantes au bonheur de l'humanité, que les plus sages & les meilleurs Princes, dans tous les siècles, se sont fait un honneur & un plaisir de les protéger, & d'en favoriser les progrès. Votre Altesse Royale est trop versée dans l'histoire, pour qu'il soit nécessaire de lui prouver cette vérité par des exemples. Chaque Nation a eu ses Mécènes. Mais on peut dire que les sciences n'ont jamais été aussi universellement favorisées, ni traitées avec autant de distinction en ce Royau-

DEDICATOIRE. ii

me, que sous l'heureux gouvernement de la très-Illustre Maison de Hanovre.

Encouragé par les exemples que j'ai sous les yeux, & par l'idée générale de vos dispositions naturelles, j'ose, MONSIEUR, vous présenter cet ouvrage, sur l'état de la Médecine ancienne & moderne ; ouvrage, qui concerne un Art si utile aux hommes. Mon dessein a été de rendre cet Art simple & conforme à la nature, & par là plus salutaire. C'est à ce titre

A ij

iiiij E P I T R E &c.

*que je me flatte qu'il sera re-
çu favorablement de votre Al-
tesse Royale, dont je suis avec
le plus profond respect,*

MONSEIGNEUR,

Le très-humble & très-
obéissant Serviteur
FRANÇOIS CLIFTON.



¹ P R É F A C E

DE L'AUTEUR.

UN A M I particulier
m'ayant exhorté à faire
un court examen de l'état de
la Médecine ancienne & mo-
derne, sujet curieux, utile, &
qu'il étoit important de trai-
ter en ce tems-ci, je me suis
mis à revoir ce que j'avois écrit
autrefois sur cette matière,
pour mon usage particulier; ce
qui par conséquent étoit trop
foible & trop negligé, pour
être donné au Public, sans des
additions & des changemens
considérables.

A iij

Mon premier dessein avoit été d'éclaircir la matière pour ma satisfaction particulière , afin de me mettre en état de former un jugement impartial touchant la prééminence entre les Anciens & les Modernes : Question qui étant une fois décidée , peut nous rendre capables de perfectionner notre art , & de le rendre plus utile.* Les premiers pas que j'ai faits dans cette recherche , m'ont un peu coûté ; & je n'ai rien négligé , parce qu'ils étoient nécessaires. A l'égard de ce que j'ai depuis ajouté à ce que j'avois autre-

* Si quelqu'un s'imagine que cette perfection de l'art n'a aucun rapport à la question , je l'invite

à lire avec attention la conclusion de *l'histoire* du Docteur Freind. T. I.

P R E F A C E. vij

fois écrit sur ce sujet, (ce qui est un travail assez considérable) quoi que cette tâche me fût en quelque sorte imposée dans le tems que j'étois appliqué à préparer mon Edition d'Hippocrate , comme néanmoins le sujet étoit de la plus grande conséquence, j'ai cru devoir interrompre quelque tems mon travail par rapport à l'Edition, d'autant plus que cet Ouvrage me fournissoit l'occasion de réfuter ce qu'on a dit de mon Livre intitulé, *Tabular observations for the improvement Of Physick*, que je publiai l'année dernière. On a prétendu que par un excès d'estime pour les Anciens, j'avois trop rabaisé les Moder-

nes. Tout injuste qu'est ce jugement, il a trouvé des partisans. J'ai écrit ce que je pensois alors, & depuis je n'ai trouvé aucune raison qui m'ait fait changer de sentiment, par rapport à l'utilité de l'observation en Médecine & à l'inutilité des systêmes & des theories. La Methode que j'ai proposée dans cet écrit, peut retirer quelque avantage des differens systêmes que j'y expose. Ainsi le Lecteur ne doit point être surpris de trouver dans le Livre que je publie aujourd'hui, plusieurs choses qui sont dans l'autre. Le dessein des deux écrits est le même, & on s'y propose également de perfectionner la Médecine par

une voye courte, aisée, & naturelle.

Hippocrate, Celse, Pline, Celsus Aurelianus, & Galien, parmi les Anciens; Le Clerc & Freind parmi les Modernes, sont les principaux Auteurs que j'ai consultés. Je me flatte que l'abregé concis que je donne de l'histoire de la Médecine ancienne & moderne, & mes remarques semées dans cette partie historique, ne dégoûteront personne, pas même ceux qui sont les plus familiarisés avec ces Auteurs. A l'égard des autres, que je suppose peu versés dans l'étude de ces célèbres Originaux, ils trouveront ici bien des choses clairement &

simplement exposées, des choses, sinon amusantes, au moins utiles.

Du reste, je puis protester d'avance, que je n'ai rien exagéré ici par des vûes particulières d'intérêt personnel, & qu'aussi je n'ai rien avancé inconfidément, pour causer du trouble : conduite que j'ai toujours eue en horreur. J'ai mis au jour ce que je juge vrai, après de sérieuses réflexions, & je le propose, afin qu'on y fasse attention, & qu'on le pratique, si on le juge convenable.

La liberté que j'ai prise de louer, de critiquer, & de comparer les opinions & les pratiques de differens Médecins en

différens siècles, déplaira peut-être à quelques personnes, comme un peu contraire quelquefois à cette politique complaisance, que la vaine politesse de notre siècle a mise si fort à la mode. Je serois au désespoir d'avoir blessé quelqu'un : je suis certain de n'en avoir jamais eu l'intention. Mais si l'on ne parle pas librement, à quoi sert de parler ? Comment parviendra-t-on à connoître la vérité, si nous déguisons nos pensées ? Je puis assurément me tromper comme un autre, (car qui est infallible) mais je ne soutiens point d'erreurs par obstination. Du reste, je ne suis pas assez esclave de mes opinions, pour

ne les pas abandonner, si quelqu'un veut bien me faire voir que ce sont des erreurs, & pour ne le pas remercier de m'avoir défilé les yeux. La vérité est le terme où j'ai toujours aspiré, surtout en matière de Médecine, où il est si important de la connoître, & où les méprises & les fraudes sont si funestes.

C'est pour cela qu'il est à propos qu'un Médecin expose toujours son opinion clairement & avec candeur, quand même il en devrait souffrir un peu en qualité d'auteur, plutôt que d'induire les hommes en erreur, par une frivole ostentation de philosophie. A quoi sert de flatter les oreilles par des dis-

cours séducteurs? Il faut étudier l'art, & non le métier. Les maladies ne se guérissent point par des discours fleuris, ou par des manières enjouées, mais par une constante & régulière observation de leurs apparences, & par une judicieuse application des remèdes. La jalousie, la malice, le mépris, les plaifanteries de certains Praticiens, ne doivent point détourner d'une si noble & si utile étude. Celui que des vûes basses & malhonnêtes ne conduisent point, trouvera toujours des amis qui prendront son parti. Celui au contraire qui n'agit que par des vûes intéressées & méprisables, peut jouir quelque tems d'une

vogue passagère ; mais il sera bientôt connu , & tôt ou tard il se verra la dupe de ses artifices.

Je sçais *qu'il est difficile d'attaquer certains vices , & de heurter de front certains abus , sans se faire bien des ennemis , & que bien souvent on n'en retire aucun fruit.* Il est des hommes assez méchans , pour s'opposer à tout ce qui est bon , ou à tout ce qu'ils ne sont pas en état de pratiquer. *Leur arme ordinaire est la calomnie.* Mais ces hommes indignes , qu'on peut appeller les fléaux de l'humanité , malgré leur perversité & leurs discours injurieux , ne doivent jamais nous détourner de ce qui peut être avantageux au public.

Les vices qui sont fructueux, sont de tous les plus difficiles à déraciner. Cependant il est quelquefois nécessaire de les attaquer, quand ce ne seroit que pour essayer, si l'on ne pourroit pas les corriger. Il est très-certain, qu'il est possible de réformer dans la Médecine plusieurs choses, qu'on peut regarder comme des vices & des abus de l'art. Il n'est pas moins constant, que si personne n'entreprend cette réforme, ces vices & ces abus subsisteront éternellement.

Tout le monde conviendra qu'il seroit à propos d'extirper la charlatanerie, & de prévenir ou de détruire la vogue qu'ont

eu depuis quelque tems certains aventuriers, indignement protégés par des personnes en place, & lçavantes. Si la charlatanerie prend une fois le dessus, les fondemens de notre art seront sapés, & il n'y aura bientôt plus de différence entre le plus ignorant Empirique & le Médecin le plus éclairé; & ce qu'il y a de pis, la vie des citoyens sera le jouet de l'effronterie.

On voit clairement, que rendre plus aisée & moins coûteuse pour le malade la pratique de la Médecine, c'est être bien-faisant envers le public. Mon plus grand desir, & en même tems ma plus grande satisfaction seroit donc de voir la pratique

que

P R E F A C E. xvij

que de notre art sur un si bon pied , que personne ne redoutât la Médecine , lorsque réellement on auroit besoin d'y avoir recours, mais que chacun en reçût tout le soulagement que cet art est capable de procurer aux hommes. Voilà le but de tous les travaux honnêtes, & celui du mien.

Du reste , je ne crois pas qu'il puisse se trouver aucun homme assez injuste , pour conclure de cet écrit, & de quelques expressions qui y sont semées , que je suis ennemi de la Pharmacie. Si cela arrivoit , je demanderois la permission de lui répondre que sa conclusion est fausse. Je ne suis ennemi de

xviiij P R É F A C E.

qui que ce soit , si ce n'est de ceux qui trompent & qui nuisent.

S'il est tout à fait raisonnable qu'un Médecin , dont l'éducation a couté beaucoup , & qui après de longues & pénibles études , se devoue au service du public , en soit considéré & récompensé , pour ses ordonnances & son assiduité auprès des malades , il n'est pas moins juste qu'un Apoticaire , qui a appris à grands frais les règles de son art & les mystères de sa profession , & qui est constamment obligé de servir le public , à quelque distance que soit le malade qui a recours à ses remèdes , il n'est pas , dis-je , moins juste , qu'il jouisse d'une considé-

ration particulière, non seulement par rapport aux remèdes qu'il sçait composer, mais encore pour les peines qu'il se donne auprès des malades, quand il s'agit seulement d'exercer la petite Médecine; ce qu'il est ordinairement en état de faire.

Il est un autre article, sur lequel je dois encore prévenir le Lecteur, de peur qu'on ne prenne dans un sens contraire au mien ce que je dis de la Philosophie médicale. Par cette Philosophie je n'entens autre chose qu'une vaine théorie, & certaines opinions particulières sur les causes des maladies, lorsque les Médecins s'amuse à considérer, pourquoi telle ou telle maladie existe. Tan-

dis que le Médecin cherche à expliquer physiquement la maladie , le malade meurt. C'est ce qui est souvent arrivé parmi les anciens , & ce qui arrive encore quelquefois parmi les modernes , quand la philosophie se mêle de diriger la Médecine, & que le Médecin l'y applique sans jugement: Et cela arrivera toujours , lorsqu'on préférera les systêmes à l'observation. Dans tout autre cas, on ne peut trop estimer la Philosophie.

Voilà les réflexions que j'ai cru nécessaires de publier à la tête de mon ouvrage , & si ce qu'on va lire est un peu goûté du public , je me croirai bien récompensé de ma peine.



E T A T
D E L A
M E D E C I N E
A N C I E N N E
E T
M O D E R N E.



C H A P I T R E P R E M I E R.

*De l'état de la Médecine parmi
les Grecs.*



NOUS avons tâché jusqu'ici de faire croire au monde, que la Médecine des Anciens étoit fort inférieure à la nôtre. Nous prétendons que nos découvertes dans la

B iij

2 DE LA MEDECINE

Philosophie , dans l'Anatomie , & dans l'administration des remedes , nous ont procuré de si grandes lumières, que nous pouvons aujourd'hui plus voir en un jour, que les Anciens n'ont pu voir en un siècle. Il est vrai que nous avons fait de grandes découvertes , & que nous en avons retiré des avantages considérables. Je crois néanmoins qu'il y a eu un tems, que la Médecine étoit plus parfaite qu'elle ne l'est aujourd'hui , & qu'un jour elle le sera davantage qu'elle n'est & qu'elle n'a été ; ce qui arrivera , ce me semble , si l'on peut venir à bout de deux ou trois choses. Mais avant que de dire en quoi elles consistent , il ne sera pas inutile de considérer l'ancien état de la Médecine , & ensuite son état présent. Cet examen nous fera porter un jugement sain sur la matière dont il s'agit , & nous mettra peut-être à portée de trouver plus aisément un moyen clair & métho-

dique de perfectionner notre art.

Les premiers Médecins se sont contentés durant plusieurs siècles d'observer les faits avec une grande attention, sans se mettre en peine d'expliquer ce qui les produisoit. Ils s'appliquoient en même tems à chercher les remèdes les plus efficaces, sans entreprendre de rendre raison de leurs effets. Ils croyoient que des observations exactes & de bons remèdes étoient beaucoup plus utiles, que tous les raisonnemens qu'on pouvoit faire.

La famille des Asclepiades, qui subsista plus de sept cens ans, & qui seule durant tout ce tems-là, posséda, pour ainsi dire, en propre l'Art de guérir, n'eut point d'autre manière de pratiquer; & si les Philosophes ne s'en fussent pas mêlés dans la suite, peut-être que nous n'aurions pas aujourd'hui toutes ces vaines théories, qui ont défiguré notre Art. Il faut néanmoins

4 DE LA MÉDECINE

convenir qu'avant Pythagore, qui le premier a introduit la Philosophie drns la Médecine (environ quatre-vingts ans avant Hippocrate) les Médecins avoient un grand goût pour le fanatisme & la superstition. Se dispensant du soin pénible qu'exige l'observation, ils avoient volontiers recours aux charmes & aux amulettes : superstition fort commune dans le siècle d'Esculape, qui comme le disent Celse & Galien *, fut le premier qui retira la Médecine des mains du vulgaire, & s'attâcha à ce qu'elle avoit de solide. C'est cet Esculape des Grecs (fils d'Apollon & élève du Centaure Chiron) si fameux dans l'antiquité pour son profond sçavoir par raport à la Médecine, dont il donna de grandes preuves dans l'expédition des Argonautes, ainsi que ses deux fils Podalire &

* Voyez la Préface de | pitre du Livre de Galien
Celse, & le premier Cha- | intitulé, *Medicus*.

ANCIENNE ET MODERNE. 5

Machaon , au Siège de Troye , cinquante ans après.

C'est à lui que nous sommes redevables de la Médecine Clinique, c'est-à-dire, de la coutume de visiter les malades dans leurs lits, sans quoi il est bien difficile de connoître la nature & les progrès d'une maladie. Comment des Médecins qui se tenoient toute la journée au coin des ruës, pouvoient-ils examiner l'état des malades? C'étoit pourtant l'usage chez les Babyloniens & les Assyriens, dans l'enfance de la Médecine.

Nous lui devons pareillement la Médecine Gymnastique ; autre progrès de l'Art. Je sçais qu'Herodicus, qui fut , dit-on , le maître d'Hippocrate , passe généralement pour en avoir été l'inventeur. On ne peut nier au moins, qu'il n'ait porté cette méthode plus loin qu'aucun de ses prédecesseurs. Ce fut lui qui établit la Gymnastique , ou l'exercice ,

6 DE LA MEDECINE

comme un moyen & un art de conserver, ou de recouvrer la santé; art qu'il réduisit à des règles & à des préceptes, perdus il y a long-tems, & alors fort estimés. La pratique en fut cependant funeste à quelques personnes, surtout dans les fièvres, comme Hippocrate l'a remarqué (1). Galien nous dit expressément (2) qu'Esculape prescrivait à ses malades des exercices de plusieurs especes, & que par cette raison il peut passer pour le pre-

(1) L. 6. cap. Sect. 3. Aph. 23. J'ai toujours cru que c'étoit plutôt *Prodicus* disciple d'Hippocrate, qu'*Herodicus* son maître. Il n'est pas vraisemblable qu'*Herodicus* fût si peu judicieux. Mais pour *Prodicus*, il s'éloigna extrêmement de la méthode que son maître lui avoit enseignée. Ajoutez à cela que le cinquième Livre des Epidémiques, dont cette remarque est tirée, a

toujours passé pour apocryphe, & est l'ouvrage de Thessalus fils d'Hippocrate, qui pouvoit connoître la pratique de *Prodicus*: de plus toutes les éditions, excepté celle de Linden, portent *Προδικος* quoique les Traducteurs ayent lû *Herodicus*. Dans deux Mss. il y a *Ηποδικος* & dans tous les autres *Προδικος*.

(2) Voyez le premier Livre de *sanitate tuenda*. C. 8.

mier inventeur de la Médecine Gymnastique. C'est ainsi que Plin nous donne Hippocrate pour l'inventeur de la Médecine Clinique. (3) Cependant il est clair qu'il ne fit que la perfectionner. Cette pratique avoit été suivie dans la famille des Asclepiades, long-tems avant la naissance d'Hippocrate.

Il n'est pas étonnant qu'Esculape, qui avoit rendu tant de services à l'humanité, ait été traité avec la plus grande distinction, & qu'on ait élevé des temples en son honneur. Les fameux bienfaiteurs seront toujours distingués. Sa méthode étoit assurément très-bonne pour ce tems-là, quoique bornée à l'observation & aux remedes. Il eût été ridicule d'y appliquer la Philosophie, puisqu'on n'avoit alors qu'une connoissance imparfaite du corps humain, & de la nature des maladies, & que sans cette connoissance,

(3) Voyez la Préface du Livre 29.

8 DE LA MEDECINE

plus on est philosophe , plus on s'égare. Ce fut donc avec beaucoup de sagesse , qu'Esculape s'adonna principalement à l'observation des maladies, & que ses descendans suivirent la même méthode, qu'ils perfectionnèrent.

L'Anatomie fut cultivée vers ce tems-là, comme une partie de l'Art, utile & même nécessaire. On la regarda cependant comme inférieure à l'autre, puisqu'on y fit alors si peu de progrès, en comparaison de ceux qu'on fit dans l'observation. Galien dit (je ne sçai sur quel fondement) que l'on avoit alors une parfaite connoissance de l'Anatomie. Il est vrai que les Sacrifices des Egyptiens, dont les Grecs avoient emprunté leur Médecine, & leur usage d'embaumer les Morts, leur purent apprendre beaucoup de choses par rapport à la structure du corps humain, quand même ils ne l'eussent pas connue d'ailleurs. Je suis certain néan

moins, par ce que nous dit Hippocrate, le plus ancien Médecin Grec dont il nous reste quelque ouvrage, que l'Anatomie étoit alors fort ignorée. Quoi qu'il en soit, on convient que l'observation en ce tems-là étoit la principale étude des Médecins, & qu'ils s'y appliquèrent avec succès, jusqu'au tems que la Philosophie vint les troubler, & déranger leur pratique.

PYTHAGORE fut le premier qui s'avisa d'introduire la Philosophie dans la Médecine, & de vouloir expliquer les causes des maladies, & autres choses de ce genre. Il est vrai que lui & la plupart de ses successeurs se bornèrent à la simple théorie, & ne firent pas beaucoup de mal. Mais *Empedocle*, l'un de ses plus fameux disciples, Philosophe célèbre, à qui le mont Etna fit payer cher sa curiosité, se mêla de pratiquer, & sa pratique fut accompagnée de toutes ces mystérieuses chimères

qu'il tenoit de son maître. Cependant il faut lui rendre justice, & avouer qu'il ne laissa pas de faire plusieurs cures singulières; parce qu'apparemment il ne faisoit pas toujours usage de ses vaines speculations. On peut voir quelle étoit sa manière de pratiquer, dans le Livre de le Clerc, qui nous en a donné l'idée en peu de mots avec beaucoup d'esprit. Ceux qui voudront en avoir une connoissance plus étendue, pourront lire le Livre *des Principes*, & celui *de la Nature de l'homme*, parmi les ouvrages d'Hippocrate. On croit que ces deux pièces sont de Démocrite ami d'Hippocrate, & disciple de Pythagore.

Au milieu des broüillards de cette fausse Philosophie, Hippocrate parut, & fut le Fondateur de la vraie Médecine; mais ce qui est très-remarquable, ni ses raisonnemens, ni ses observations, ni ses remèdes, n'ont pas la moindre tein-

ture de cette philosophique superstition qui régnoit de son tems. Son bon sens la lui fit mépriser, & ne conservant de la Philosophie que ce qui pouvoit être de quelque usage, il joignit avec sagesse le raisonnement à l'expérience; ce qu'aucun Médecin n'avoit fait avant lui. Car l'un s'arrêtoit à la seule expérience sans raisonner, & l'autre au seul raisonnement sans aucune expérience. La Médecine fut donc alors délivrée du jargon Philosophique; l'observation fut cultivée avec toute la sagacité & toute l'exactitude imaginable, & on s'y appliqua beaucoup plus que dans tout les siècles précédens, & qu'on n'a même fait dans la suite. C'est pour cela qu'Hippocrate a été regardé par les Anciens, comme le grand restaurateur, ou plutôt comme le premier Fondateur de la Médecine après Esculape, qui en a été le Dieu, & qui vivoit environ sept-cens ans avant lui.

On pourra m'objecter ici que les Livres *de nat. hom. de princip. de naturâ pueri*, & le premier Livre de la Diète (pour ne pas parler des autres) sont une preuve qu'Hippocrate n'étoit pas tout à fait ennemi de la Philosophie qui régnoit alors, quoi qu'elle influât peu sur sa pratique. Je réponds, qu'à la vérité il y a plusieurs écrits philosophiques parmi les ouvrages d'Hippocrate, qui sans faire tort à la Médecine, pourroient fort bien être retranchés du recueil de ses œuvres. Mais il faut observer que ces écrits ont été de tous tems soupçonnés d'être d'une autre main; quelques-uns de Polybe, d'autres d'Héraclite, de Démocrite, ou d'Herodicus. Il n'est point du tout vraisemblable qu'un Médecin tel qu'Hippocrate, si zélé pour le progrès de son Art par le moyen de l'observation, si opposé à la Philosophie qui étoit alors en vogue,

&

& si ardent à faire réussir ce qu'il avoit sérieusement entrepris , ait eû du tems & du goût pour ces vains amusemens , si contraires à son plan de Médecine pratique : amusemens , qui ne pouvoient convenir qu'à de petits genies , incapables d'aller bien loin en Philosophie même , & de devenir jamais vrais Médecins. Hippocrate étoit fort au dessus de ces systèmes puérils. Ainsi , tandis que d'autres prétendus Médecins se remplissoient la tête de causes & de principes , & qu'ils s'efforçoient de rendre raison de tout , Hippocrate se bornoit à l'observation du véritable état des maladies , & de ce que nous appellons les *non-naturels* ; dans la vûe de découvrir en quoi ils consistoient , & ce qui produisoit un changement si considérable , si ordinaire néanmoins , & si surprenant dans le corps humain.

Le resultat de ses recherches fut qu'une maladie n'arrive jamais,

14 DE LA MEDECINE

qu'il ne se fasse un changement dans les fluides , ou dans les solides , ou dans les deux tout ensemble , & *qu'une erreur dans les non-naturels* occasionne toujours ce changement ; qu'enfin les Phénomènes ou Symptômes qui s'ensuivent, sont des effets naturels du Mécanisme du corps , quand il est permis aux puissances dont il est composé , d'exercer leurs propres forces. Par exemple , lorsque nous avons pris quelque chose qui nous a fait mal , & qui pourtant ne nous en a pas fait assez pour nous causer la mort ; alors ou l'estomac la rejette , ou elle sort du corps par la voye des intestins , ou bien elle passe en partie dans le sang ; & en ce cas , ou elle transpire par la sueur , ou elle produit d'abondantes urines , ou elle cause des saignemens de nez & autres hémorragies , & même quelquefois des tumeurs. Tout cela se fait sans aucune connoissance de notre

part, mais par une pure action des fluides & des solides les uns sur les autres, qui s'efforcent de pousser au dehors la matière nuisible. C'est ce qu'Hippocrate appelle *la nature* dans les hommes; & après les plus exactes recherches il soutient, que cette nature par elle-même est en général suffisante pour tout, & que dans les cas où elle ne suffit point, la guérison est bien difficile.

Persuadé de cette doctrine, Hippocrate s'appliqua principalement à examiner le cours de la nature dans le progrès des maladies, & non-seulement à connoître les symptômes, passés, présens, & futurs, mais à les décrire de telle façon, que les autres pussent les connoître comme lui. Il acquit sur cela tant d'habileté, que depuis lui personne ne l'a égalé dans la manière d'exposer les indications & les pronostics des maladies. Les Médecins ignorans & paresseux ont vou-

lu faire regarder toutes ces choses, & ses prognostics en particulier, comme des matières de pure curiosité, auxquelles il étoit inutile de s'arrêter, n'ayant, disent-ils, jamais rien apperçu de semblable dans les maladies qu'ils ont vues. Eh! comment ces sortes de Médecins l'apercevraient-ils? Cependant tout ce qu'il y a de Médecins éclairés, prudens, attentifs, & laborieux, ont toujours regardé ces prognostics comme les remarques les plus judicieuses & les plus utiles, qui aient jamais été faites, & ils les ont trouvé vraies dans des exemples sans nombre: tant les opérations de la nature sont constantes & uniformes, & les observations d'Hippocrate judicieuses & exactes.

Ce grand genie ne s'en tint pas là. Il fut encore l'inventeur de cette excellente partie de la Médecine, que nous appellons la Diététique, & qui concerne les alimens, ou l'ab-

stinence des malades : article si important, qu'il en a fait son remède principal, & souvent unique, surtout lorsque le malade est d'un bon tempérament, & qu'il conserve des forces. Et pour dire le vrai, toutes ses observations nous auroient été bien moins utiles qu'elles ne le sont, s'il n'y avoit ajouté la Diététique, ou le regime. Car quoique pour guérir une maladie, il soit nécessaire de la bien connoître, cette connoissance ne suffit pas toujours; mais connoître les maladies, & ce qui convient au malade par rapport au régime & aux remèdes, c'est connoître tout ce qu'il faut. Hippocrate le sçavoit bien, & c'est pour cela qu'il fut aussi attentif au choix du régime, qu'à l'examen de la disposition du malade. Dans ce qu'il nous a laissé sur cet article, particulièrement sur le régime dans les maladies dangereuses, on reconnoît le grand maître & le Médecin consommé.

18 DE LA MEDECINE

Il ne fut pas moins habile dans la Chirurgie, dont il paroît avoir pratiqué toutes les parties, excepté la Lithotomie, avec un jugement peu inférieur & peut-être égal à celui de nos célèbres Chirurgiens modernes.

A l'égard de la matière médicale, on ajouta beaucoup de son tems à celle qui étoit en usage parmi les Cnidiens (branche de la famille des Asclepiades); ces Cnidiens n'employoient d'autres remèdes que le lait, le *serum lactis* & le fuc épaissi du concombre sauvage. Hippocrate attribuoit la simplicité de cette Médecine au défaut de génie & d'expérience, quoiqu'avec ces remèdes simples ils eussent pû guérir de très-grandes maladies. * La matière médicale s'accrut donc extrêmement du tems d'Hippocrate, afin qu'elle pût répondre à la variété des cas ;

* Voyez le Livre de | *mencement*,
Pieta in acutis, au com-

& ce grand Médecin employa ses differens remèdes avec tant de succès , que la plûpart sont encore aujourdui en usage. Il n'est pas aisé cependant d'expliquer la manière dont quelques-uns de ces remèdes étoient préparés. Sa Pharmacopée, dont il fait mention plus d'une fois, n'a jamais été publiée ; en sorte que nous n'en pouvons juger que par ce que nous trouvons dans ses Livres sur les maladies des femmes, & dans d'autres endroits. Quoi qu'il en soit, il paroît certain qu'il ne fit jamais usage que de peu de remèdes, & que des plus simples. La plus grande quantité, & la plus grande variété de ceux qu'il employa, fut dans les maladies des femmes, où chacun sçait que les cas sont quelquefois extrêmement difficiles.

Nous ne voyons point que ce grand Auteur fasse mention d'aucuns secrets spécifiques, qui lui fussent particuliers. Tous ses remèdes

étoient manifestes & publics. Il est si éloigné d'envier aux autres des connoissances semblables aux siennes, qu'il prend la peine de nous instruire méthodiquement par rapport à la pratique, & de nous conduire pas à pas depuis le commencement jusqu'à la fin, dans toutes les choses qui peuvent perfectionner l'art.

Il semble avoir eu bonne opinion de l'Astronomie, & l'avoir regardée comme une science qui convenoit à un Médecin. A l'égard de la doctrine de l'attraction qui est aujourd'hui si en vogue, elle ne lui étoit point étrangère, & il la regardoit comme importante dans l'économie animale *; en un mot, considérant l'état où Hippocrate trouva la Médecine, & celui où il nous l'a laissée, il ne faut point s'étonner, qu'il ait toujours été regardé comme le Prin-

* Cette doctrine de Médecine, est une *pen-
sée Angloise*, regardée *sée Angloise*, que nous
comme *importante* en devons excuser.

ce des Médecins. Il est bien plus surprenant qu'un si bon plan ait été négligé. Certainement il nous a mis dans le chemin des progrès, & si jamais la Médecine est portée à sa perfection, ce ne sera qu'en suivant sa méthode, qui consiste dans une observation judicieuse & dans un sage raisonnement.

Mais tout est dans le monde sujet à des révolutions, & les meilleurs plans ne sont pas les plus durables. C'est ce qui est arrivé par rapport à Hippocrate. Ses deux fils, Thessalus & Draco, que la seule réputation de leur pere a immortalisés, ne firent pas beaucoup parler d'eux, quoique quelques œuvres d'Hippocrate leur ayent été attribuées. Thessalus passa la plus grande partie de sa vie à la Cour d'Archelaüs Roy de Macedoine; Draco vécut si obscurément, que nous ne sçavons de lui autre chose, sinon qu'il étoit fils d'Hippocrate, & qu'il

fut pere d'un autre Draco, Médecin de Roxane veuve d'Alexandre le Grand.

Il est vrai que Polybe son beau-frere fut un homme d'un caractère différent. Il suivit la doctrine de l'ancien tems, & se tint toujours caché, sans se livrer au monde ni aux plaisirs. Il fut Auteur de plusieurs Livres fameux, dont quelques-uns existent encore aujourd'hui, sans compter les ouvrages qui se trouvent parmi ceux d'Hippocrate, & qui lui ont été attribués anciennement; tels que le Livre *de natura pueri*, qui fait un grand honneur à son Auteur, quel qu'il soit.

Pour Prodicus, disciple d'Hippocrate, il s'éloigna bientôt de la doctrine de son maître, & au lieu de s'appliquer à l'observation, il s'amusa à subtiliser sur des mots; en quoi néanmoins, si nous en croyons Celse*, il ne porta aucun préjudice

* L. 8. de Hipp. & Plat. placitis, C. 6. &c.

à l'art. Il n'en fut pas de même de Platon , qui vécut environ trente-deux ans après Hippocrate , & qui fut contemporain de Ctésias Médecin Cnidien , qui écrivit dans la suite l'histoire d'Assyrie & de Perse sur les mémoires de ces pays. Platon suivit la méthode de Pythagore , & entreprit d'expliquer suivant sa doctrine les plus grandes difficultés de la Médecine , témoignant toujours une grande estime pour Hippocrate. A plusieurs égards ses idées sur l'art de la Médecine étoient fort mauvaises , & malheureusement son nom célèbre les accredita , toute grossières qu'elles étoient. Par exemple il prétendoit que la première forme que la matière avoit reçue étoit triangulaire ; que de ces triangles avoient été formés les élémens , le feu , l'eau , l'air , & la terre , dont tous les autres corps étoient composés : qu'à l'égard du corps humain , la moëlle allongée de l'é-

pine du dos étoit la première partie qui en étoit formée ; & que tout le reste en étoit dérivé , & que c'étoit le siège de l'ame : que l'ame raisonnable étoit logée dans le cerveau ; mais que les autres ames , ou plutôt les émanations de l'ame , étoient placées en différentes parties du corps , pour l'exercice de la volupté , du courage , &c. Que la matrice , étoit un animal qui brûloit de concevoir ; mais que s'il étoit trop long-tems sans le faire , il devenoit de mauvaise humeur , & se mettoit à courir par-tout le corps , s'arrêtant à tous les passages de l'air , pour prendre sa respiration , & qu'il occasionnoit par là une infinité de maladies : Qu'à l'égard des fièvres , si le feu excédoit , cet excès produisoit une fièvre ardente continue ; si c'étoit l'air , la fièvre étoit quotidienne & intermittente ; si l'eau dominoit , il s'en suivoit une fièvre tierce ; & une fièvre quarte , si c'étoit la terre. C'est

ainfi qu'il raifonnoit fur toutes les autres parties de la Médecine, occupant fon efprit fubtil de fottifes & de chimères, & n'ayant aucun égard à l'obfervation.

Peu de tems après vint Ariftote, descendant d'Efculape, & précepteur d'Alexandre le Grand; il écrivit deux Livres fur la Médecine, qui font perdus, & un grand nombre de remarques touchant l'Anatomie des bêtes: car on n'avoit point encore difféqué de corps humains; ce qui ne fe fit qu'au tems d'Erafiftrate & d'Herophile. Ariftote entre dans de grands détails par rapport à la description & aux ufages des parties, & il faut avouer qu'il fit plufieurs découvertes dans l'Anatomie. Mais fa Philofophie ne valoit pas mieux que celle de Platon fon maître.

Tandis que les Philofophes s'exerçoient fur la Médecine, Dioclès Caryftius, Médecin du premier

ordre, parut sur les rangs. Il étoit contemporain d'Aristote, & lui survécut. Il méprisa les vaines conjectures de la Philosophie, & préféra la doctrine d'Hippocrate, c'est-à-dire la connoissance de la nature, à toutes les imaginations des Philosophes. Il fut si grand admirateur d'Hippocrate, que les Athéniens l'appelloient, Hippocrate second. Galien parle de lui comme d'un Médecin habile & très-zelé, qui avoit fait de grands progrès dans l'Anatomie. Ses ouvrages, qui étoient en petit nombre & très-estimables, ont été perdus, excepté, quelques fragmens. Célius Aurelianus parle de Dioclès, & dit qu'il ordonnoit d'avaler une balle de plomb dans les coliques.

Praxagoras est le troisième Médecin illustre; il vivoit peu de tems après Dioclès. Il étoit de Coos, & de la famille des Asclepiades: il en fut le dernier, selon Galien. Il s'ap-

pliqua beaucoup à la Médecine rationnelle, c'est-à-dire, à la Médecine fondée sur la raison & l'expérience, & Galien en parle, comme d'un grand maître dans son art. Tous ses ouvrages sont perdus, à la réserve de ce que nous trouvons dans Célius Aurelianus; on y voit clairement, que quoi qu'en général il suivît la méthode d'Hippocrate, il alla quelquefois plus loin; par exemple dans les vomitifs dont il fit usage; & même plus loin que Dioclès dans le cas de la colique, ou lorsque les autres remèdes ne faisoient rien, il faisoit ouvrir le ventre, & remettre les boyaux dans leur situation naturelle. Praxagoras a été aussi regardé comme un très-habile anatomiste. Il fut le maître d'Herophile.

Voilà les principaux Médecins, qui soutinrent la méthode d'Hippocrate, & qui s'opposèrent à celle des Philosophes, dont il étoit bien plus aisé de suivre les spéculations, que

d'imiter la pratique de ce maître.

Mais ce ne furent pas seulement les Philosophes qui parurent opposés à sa méthode. Vers le même tems un Médecin Cnidien se déclara contre la pratique de ceux dont je viens de parler, & contre plusieurs usages de la Médecine universellement estimés, particulièrement contre la saignée & les purgations ; & par un babil extraordinaire *, il fit tous ses efforts pour renverser les maximes des Anciens, fondées sur l'expérience de tous les siècles. Cete-
meraire novateur fut Chrysippe (ce n'est pas Chrysippe le Philosophe) le maître de cet Erasistrate, qui devint lui-même son maître en quelque chose, comme le disent Pline & Galien. Il est certain qu'Erasistrate fut beaucoup plus judicieux que Chrysippe. Quoi qu'il proscrivît, comme lui, la saignée & les purgations,

* Pline L. 29. C. 1. | *cita Chrysippus ingenti*
dit de lui ; *Horum pla-* | *garrulitate mutavit.*

à la place desquelles il substituoit l'abstinence, les vomitifs, les clystères, & de tems en tems l'exercice : il avoit néanmoins beaucoup de respect pour les Anciens, & faisoit usage de beaucoup de choses recommandées par Hippocrate. Bien qu'il ait écrit contre les Médecins de Coos, parmi lesquels il enveloppa Hippocrate, on a fort vanté la manière dont il connut la maladie d'Antiochus, fils de Seleucus Nicanor, par une simple observation des circonstances de cette maladie causée par l'amour; ce qui lui valut une très-grande récompense. Mais en quoi il a excellé, c'est dans l'Anatomie, que conjointement avec Herophile, il porta à un plus haut degré qu'aucun de ses prédécesseurs. Il est vrai qu'ils eurent l'un & l'autre des moyens que ceux-ci n'avoient pas eûs. Ptolomée Soter, & Ptolomée Philadelphie, fondateurs de la fa-

meuse Bibliothèque d'Alexandrie, leur firent fournir des sujets, choisis parmi les malfaiteurs condamnés à mort. On dit même que quelques-uns d'eux furent disséqués tout vivans. Celse lui-même *, dans la fameuse dispute entre ces Dogmatistes & les Empiriques, les représente comme des hommes cruels, qui disséquoient les hommes, *etiam-num spiritu remanente* ; ce qu'il traite de barbare & d'inutile. Mais peut-être est-ce une fable, comme celle de Médée, qui à ce qu'on dit, faisoit bouillir les hommes vivans ; parcequ'elle fut la première qui mit en usage les bains chauds. C'est ainsi que Carpi, ce grand restaurateur de l'Anatomie parmi les Modernes, fut accusé d'avoir disséqué deux Espagnols vivans, & pour cet effet il fut condamné au bannissement, quelque tems après la naissance de la maladie Vénérienne en Europe.

(*) Voyez la Préface.

Mais pour revenir à ces fameux Anatomistes, dont chacun fut le fondateur d'une secte, ou plutôt les chefs d'un parti considérable qui a subsisté long-tems après; ils furent, comme je l'ai dit, les premiers que l'on sçache qui ayent disséqué des corps humains, & qui semblent avoir connu la plûpart de ses parties, le cerveau, par exemple, & les nerfs, aussi bien que ceux qui sont venus après eux. Herophile en particulier, qui paroît avoir été plus habile que les deux autres, a la gloire d'avoir donné à ces parties des noms que l'on a conservés jusqu'aujourd'hui. Il a été si estimé de Fallope, excellent juge, qu'il dit
 „ que son autorité dans les matiè-
 „ res d'Anatomie, est pour lui com-
 „ me l'autorité de l'Evangile. Car,
 „ ajoute-t-il, lorsque Galien combat
 „ Herophile, il me semble voir
 „ l'Evangile des Médecins attaqué.
 L'expression est un peu forte.

Il est certain qu'Herophile fut un grand homme dans cette partie, du moins pour son tems. Si depuis il y a eu de plus habiles Anatomistes que lui, leurs decouvertes ne se sont pas trouvées toutes exactement vraies. Peut-être que rien d'humain ne peut être parfait; cependant il ne s'agit ici que de choses qui font partie de nous-mêmes, & qui tombent immédiatement sous nos sens. Quoiqu'il en soit, Herophile s'appliqua beaucoup à la Botanique, à la Médecine, & à la Chirurgie. C'est surtout en cette dernière qu'Erasistrate se rendit si fameux, malgré ses opérations quelquefois cruelles. Il vouloit, par exemple, qu'on ouvrît le ventre dans le cas d'un Skirre au foye, & qu'on appliquât ses remèdes directement à la partie malade. Herophile ne fit jamais rien de pareil; mais suivant purement les sentimens de son maître Praxa-

goras, & ceux d'Hippocrate, il pratiqua le plus souvent comme l'un & l'autre. Cependant il se distingua d'eux dans l'usage des remèdes simples & composés, & il fut le premier de tous les Médecins dogmatiques, qui s'attacha à cette méthode. Il fut aussi le premier qui écrivit avec exactitude sur le Pouls, nonobstant ce qu'on dit de *Hoam-Ti*, troisième Empereur de la Chine, qui vivoit environ 2000 ans avant Hippocrate, & qui a écrit différens ouvrages sur la Médecine, & spécialement sur le Pouls; ouvrages que les Chinois disent subsister encore.

A l'égard de ceux d'Herodicus, nous les avons perdus tous, & ce n'est que sur le rapport de Galien, que nous sçavons quels étoient ses sentimens. Il est vrai que Plin a observé en général, que pour bien entendre sa doctrine, il falloit être sçavant dans la Musique & dans la Géométrie, & que l'étude en étoit

si difficile , que la plûpart de ses disciples l'abandonnèrent. Herophile écrivit aussi contre ces prognostics d'Hippocrate, quoi qu'il fût en plusieurs points , son plus grand admirateur. Mais il ne faut pas être étonné qu'un homme aussi appliqué à l'Anatomie qu'Herophile ait pensé autrement qu'Hippocrate , n'ayant pas eû assez de loisir pour examiner la vérité ou la fausseté des prognostics. Il n'y a qu'une grande pratique , & une observation assidue qui mettent un Médecin en état d'en juger. Les prognostics sont uniquement fondés sur l'expérience ; quiconque n'aura pas observé, comme Hippocrate , & avec la même sagacité, ne pourra jamais voir la justesse de ses conclusions : il tombera aisement dans des erreurs , dont l'observateur judicieux & exact sçaura toujours se garantir. C'est pour cette raison qu'il n'y a que les Médecins les plus appliqués &

les plus expérimentés, qui sçachent apprécier cette partie des ouvrages d'Hippocrate. Ils la regardent comme un recueil d'oracles, tandis que les autres qui n'ont aucune expérience, ou qui n'en ont qu'une médiocre, n'ont jamais été & ne seront jamais capables, de faire de pareils prognostics. Mais nous aurons occasion d'en parler plus au long dans la suite. A l'égard de nos Anatomistes modernes, quoique quelques-uns d'eux se trompent dans leurs raisonnemens, les services considérables qu'ils ont rendus à l'Anatomie par leurs découvertes, sont dignes des plus grands éloges; sur-tout par celle des vaines lactées, qui néanmoins ont été connues d'Erasistrate & d'Herophile.

Ils eurent l'un & l'autre assez de disciples, mais qui s'éloignèrent de la conduite de leurs maîtres, comme il arrive souvent. Plusieurs d'en-

tr'eux eurent des idées extravagantes, comme Philotime, élève de l'un & de l'autre, qui prétendit que la cervelle n'étoit d'aucun usage dans le corps humain. Galien parle de lui comme d'un Médecin, qui étoit d'ailleurs bon Anatomiste & bon Praticien.* Car l'un est inseparable de l'autre, & l'on ne sçauroit être bon Praticien, sans être habile dans l'Anatomie. Les autres élèves de ces célèbres Médecins furent Empiriques, & quelques-uns d'eux se rendirent célèbres, tels que Cléophante, qui écrivit un traité sur l'usage du vin dans les maladies, contre le sentiment des autres Médecins. Il devint le chef d'une Secte connue sous le nom de Cléopphantins, du nombre desquels fut Mnemon, que l'on croit l'auteur de ces *Caractères* qui sont à la fin des *Histoires*, au troisième livre des *Epidémiques* d'Hippocrate.

* V. l. 8. De usu partium, c. 3.

Mais le Médecin le plus renommé de ce tems-là, fut Nicandre, dont nous avons quelques ouvrages qui sont connus. Je ne dois pas oublier Théophraste le Philosophe, lui qui nous a donné un détail si curieux sur les plantes & sur plusieurs autres choses qu'il a traitées philosophiquement. Il vecut au commencement du règne de Ptolomée, fils de Lagus, Gendre d'Aristote; il hérita de sa Bibliothèque, qui selon Strabon a été la première qui ait jamais existé. Du reste Théophraste n'a pû s'empêcher de raisonner sur la Médecine comme plusieurs autres Philosophes avoient fait avant lui.

Mais l'événement le plus remarquable est la division qui se fit alors de la Médecine en trois branches, sçavoir la *Diététique*, la *Pharmaceutique*, & la *Chirurgique*. La première regardoit ce que nous appelons le régime du malade, & cette

partie qui concerne les alimens. La seconde avoit pour objet les remèdes, & ce que nous appellons aujourd'hui simplement la Médecine. La troisième consistoit dans les opérations de la main, & dans ce que nous appellons Chirurgie. Tel fut le fameux partage qui se fit en ce tems-là, & qui en quelque manière subsiste encore. Car quoique quelques Médecins ne veuillent pas l'adopter, & s'en tiennent encore à l'ancien usage, ayant chez eux des personnes qu'ils employent à la partie servile de l'Art, cependant au tems même de Celse (témoin Cassius, qui au jugement de Celse *, étoit le plus ingénieux Médecin de son tems) tous les Médecins en général avoient accepté cette division & y trouvoient un grand soulagement.

Malgré les expériences & les découvertes, la Médecine sembloit

* Voyez la Préface.

être encore dans un très-mauvais état. Les raisonnemens des Philosophes , & les vaines connoissances des Anatomistes avoient annéanti l'ancienne doctrine. Chacun cherchoit à se distinguer comme Philosophe ; ils faisoient le plus de découvertes qu'ils pouvoient ; mais avant qu'ils en eussent fait aucun usage , ils entreprenoient d'expliquer la chose en détail , soit qu'il y eût de la difficulté , soit qu'il n'y en eût point. L'observation fut entièrement abandonnée. Les Médecins devinrent barbares , inintelligibles , & tels qu'ils étoient avant Esculape , c'est-à-dire , vraiment ignorans.

Alors parut le fameux Serapion d'Alexandrie , qui osa soutenir que le raisonnement étoit inutile dans la Médecine , & que l'on ne devoit s'attacher qu'à l'expérience. Certainement la proposition est outrée , si on la prend à la lettre.

Mais nous pouvons raisonnablement supposer, que les circonstances du tems exigeoient cette expression hardie. Une belle doctrine soutenue vers le commencement de l'an 3800, sous le règne du deuxième ou du troisième Ptolomée, donna naissance à la fameuse secte des Empiriques, qui a toujours regardé comme ses premiers fondateurs Serapion d'Alexandrie, & Philinus de Coos. Celui-ci étoit disciple d'Herophile contemporain de Serapion, & ne fut que demi-Empirique, selon Galien.

Ce n'est pas que les Empiriques n'aient quelquefois fait remonter leur origine bien plus haut, dans leurs disputes contre les Dogmatistes. Ils soutenoient que leur doctrine avoit été celle d'Hippocrate, d'Acron d'Agrigente, * plus ancien que lui, & des siècles les plus reculés. Mais quoique les Méde-

* Voyez Pline, l. 29.

cins avant Hippocrate eussent tous été Empiriques, (ce qui n'est pas douteux) n'ayant pour tout sçavoir que l'expérience , cependant les Empiriques ne formèrent une secte que vers le tems de Serapion. On peut voir fort au long dans Celse & dans Galien, * ou dans le Clerc , qui a fort bien traité cette matière , quels étoient les principes de ces Empiriques , & en quoi ils différoient de ceux des Dogmatistes , qui regardoient aussi Hippocrate comme leur Chef.

Les Empiriques depuis la fondation de leur secte , continuèrent à avoir des partisans, surtout lorsqu'ils eurent admis un peu de raisonnement mêlé avec l'expérience, ce que firent les plus sensés d'entr'eux : mais ils prenoient bien garde de donner trop au raisonne-

* Voyez la Préface de Celse, & spécialement de Celse , & les Livres de lui de *Subfiguratione Empirica Secta*. Galien touchant les Se-

ment. Voici ce qu'ils enseignoient. Il y avoit, selon eux, trois sortes d'expériences nécessaires pour discerner ce qui étoit utile ou préjudiciable en Médecine. La première & la plus simple étoit celle qui étoit occasionnée par accident ou par la nature seule, sans le secours d'aucun remède. La seconde étoit celle qui étoit faite exprès & à dessein. La troisième, celle qui étoit produite par l'imitation. Les effets de chacune de ces trois sortes d'expériences, bien considérées, étoient nécessaires dans leur système, pour constituer l'Art, tel qu'il doit être. Ainsi l'observation étoit leur unique étude, & ils faisoient leurs délices de l'histoire des maladies. Mais ils vouloient que ces descriptions historiques fussent faites par des personnes capables & de quelque autorité. C'est pour cela qu'Hippocrate fut toujours préféré par eux à André le Hiero-

philien , qui avoit tout ensemble la réputation d'être un bon écrivain & un assez malhonnête homme. Mais lors qu'ils avoient une idée avantageuse de l'Historien , ils se fondoient sur son rapport , & y ajoutoient une foi entière , sur-tout si son témoignage étoit conforme à celui de plusieurs autres observateurs. Ils ne se mettoient jamais en peine de rendre raison des différens symptomes des maladies , les jugeant toujours , quels qu'ils fussent , suffisans pour l'observation , & pour pouvoir prescrire au malade des remèdes convenables , soit que la cause immédiate des symptomes fût connue , soit qu'elle fût ignorée.

D'un autre côté , les Dogmatistes ne négligeoient pas l'observation. Mais ils croyoient que les principes de nos corps , la structure de leurs parties , les causes des maladies particulières ou communes ,

& autres choses pareilles , devoient être nécessairement connues par le Médecin , avant de pouvoir entreprendre d'exercer la Médecine. Ces deux opinions différentes ouvrirent un vaste champ à la dispute , & firent briller les esprits de part & d'autre. Mais , quoique les Dogmatistes fussent assez judicieux pour convenir avec les Empiriques de l'importance de l'observation , & qu'ils fussent peut-être aussi exacts dans leurs remarques , il ne leur arriva néanmoins que trop souvent d'embarrasser les cas , de leurs subtiles & vaines spéculations ; en sorte qu'il étoit difficile d'entendre ce qu'ils vouloient dire. Celse croit qu'ils avoient tort les uns & les autres : ceux - là pour être trop opposés au raisonnement , ceux-ci , pour s'y appuyer trop. C'est pour cela , qu'en homme sage & judicieux , il n'embrasse aucun des deux partis , & préfère
d'être

d'être Ecclectique , c'est-à-dire , d'être de la secte de ceux qui se conservent la liberté de choisir dans les autres sectes ce qui leur paroît le meilleur.

Les Empiriques étoient fort condamnables , en ce qu'ils regardoient l'Anatomie comme absolument inutile. La connoissance des parties du corps humain est certainement d'une grande utilité , quoique cette utilité soit peut-être un peu moindre que quelques-uns ne l'ont cru. Si les Empiriques n'avoient pas été extrêmement blessés des dissections faites à Alexandrie sur des corps vivans , ou plutôt du bruit qui en avoit couru , il est fort vraisemblable , que non seulement ils auroient admis l'Anatomie , mais qu'ils y auroient même fait des progrès. Du reste ils formèrent leur plan sur des considérations si sages & sur des raisons si solides , que plusieurs Mé-

decins d'une haute réputation se joignirent à eux dans la suite. De ce nombre fut Glaucias, dont parle Celse, qui avoit coutume d'appeller l'observation, la description & l'imitation, trois points fondamentaux de l'art des Empiriques, & le Trépied de la Médecine.

Le plus grand & le plus célèbre de cette fameuse secte fut Héraclide de Tarente, qui quoiqu'il eût été élevé à l'Ecole d'Herophile, embrassa néanmoins la secte des Empiriques. Mais jamais il ne trahit la vérité pour soutenir son parti : il conserva toujours le caractère d'honnête homme, & n'avança jamais rien, qu'il n'eût vérifié par sa propre expérience. Les maîtres qu'il suivit dans sa manière de pratiquer, furent Hippocrate, Dioclès, & Praxagoras, & si l'on excepte l'abstinence qu'il porta jusqu'à l'excès, quelquefois jusqu'à sept jours au commencement d'une fièvre,

il fut considéré généralement comme un des Médecins les plus sages & les plus judicieux qui eussent paru avant lui. Il admit dans sa pratique un peu plus de raisonnement que ne faisoient la plupart des Empiriques , comme il paroît par ce qu'en dit Cœlius Aurelianus. Il fit de grandes recherches , par rapport aux Plantes , aux Animaux , & aux Minéraux , ainsi qu'à l'égard des différentes maladies. On croit qu'il vivoit vers l'an du Monde 3800. & il fut plus célèbre qu'aucun de ses successeurs. Sexus Empiricus a été le seul Empirique un peu fameux avant le tems de Galien , & après lui Marcellus , qui vivoit à Rome sous l'Empire de Théodose. Il faut néanmoins excepter l'illustre Médecin d'Angleterre , *Thomas Sydenham* , qui dans un certain sens fut un véritable Empirique , quoi que nous ne trouvions pas ex-

48 DE LA MEDECINE
pressément dans ses écrits les
opinions des anciens Médecins de
cette secte.

CHAPITRE II.

Etat de la Médecine chez les Romains.

ON vient de voir quel a été
l'état de la Médecine chez
les Grecs, durant environ mille
ans. Lorsque les Romains eurent
commencé à aspirer à la Monar-
chie universelle, les sciences &
les arts commencèrent aussi à voya-
ger de l'Egypte & de la Grece
en Italie : ce qui arriva vers le
régne de Ptolémée Philopator,
l'an du Monde 3730. *Arcagathus*,
Médecin Grec, vint s'établir à
Rome, dans les premières années
du régne de ce Prince, sous le
Consulat de Lucius Emilius, & de
Marcus Livius : & c'est le premier

des Grecs qui ait essayé d'introduire la Médecine Grecque en Italie. Il fut d'abord fort bien reçu, & on lui accorda plusieurs marques de distinction. Mais quand on l'eut vû appliquer le fer & le feu (ce qui est quelquefois nécessaire, comme tout le monde sçait) on changea d'opinion à son égard; il devint si odieux, & sa profession fut si détestée, qu'il se vit obligé de prendre la fuite. Quelques-uns on dit qu'il avoit été chassé de Rome, sous le consulat de Caton. Mais Caton étoit alors trop jeune pour être revêtu de cette dignité, & pour avoir même quelque autorité dans la République. Cependant il est certain que ce Romain n'avoit pas sur la Médecine les mêmes idées qu'Arcagathus. Il n'estimoit que la Médecine purement Empirique; il employoit même de tems en tems des amulettes, & pratiquoit des superstitions.

50 DE LA MEDECINE
pour rétablir des luxations & des fractures ; pratique fort en vogue chez les Afriquains & en particulier chez les Psylles. Il étoit extrêmement prévenu contre la Médecine Grecque , comme il paroît par la précaution qu'il prit à l'égard de son fils Marcus *. Et à la vérité , s'il s'imaginait effectivement que les Grecs avoient formé le dessein d'empoisonner tous les Barbares par le moyen de cet Art, il n'est pas surprenant que les Romains, compris sous ce nom, aient été si ennemis des Médecins de la Grèce. Mais quel qu'ait été le véritable motif de cette haine , il est certain qu'elle fut fondée sur quelque chose de fort extraordinaire. Car depuis le tems qu'Arcagathus fut chassé de Rome, jusqu'à l'arrivée d'*Asclepiade* (espace qui est au moins de cent ans) les Romains n'eurent

* Plin. l. 29.

ANCIENNE ET MODERNE. 51
chez eux aucuns Médecins étrangers.

Mais lorsque vers le milieu de l'an 3900, au tems de Mithridate & de Pompée, Asclepiade vint à Rome, la Médecine y parut sur un pied tout différent. La mort des ennemis d'Arcagathus ; l'inutilité reconnue des enchantemens & des amulettes, qui avoient été jusqu'alors en usage ; l'honneur qu'avoit depuis fait à la Médecine Attale, dernier Roi de Pergame, qui institua le peuple Romain héritier de ses Etats & de toutes ses richesses, & qui fut si zélé pour le progrès de la Médecine, qu'il avoit un jardin de plantes Médecinales dans l'enceinte de son palais ; enfin la réputation où Asclepiade étoit à la cour de Mithridate, prince très-versé dans l'art de la Médecine ; tout cela lui fut favorable, & le fit bien recevoir à Rome, surtout lorsqu'il eut déclaré qu'il n'y avoit rien de

cruel & d'effrayant dans sa méthode de traiter les maladies, & qu'il les guérissoit promptement, sûrement, & agréablement : *citò, tutò, jucundè*. * Par là il se montroit opposé à la pratique d'Arcagathus & de quelques autres Médecins de son tems, qui par leurs vomitifs insupportables, & par leurs violens purgatifs, fatiguoient, tourmentoient, & tuoient leurs malades. Mais malgré ses promesses, il ne laissa pas de chagriner souvent ceux qui se mettoient entre ses mains ; tantôt par de longues abstinences, & tantôt par les exercices qu'il leur faisoit faire, surtout au commencement des fièvres. Il étoit néanmoins très attentif à employer les remèdes les plus doux qu'il pouvoit trouver. Il amusoit les malades, avec des bains qu'il leur ordonnoit, avec des berceaux dans lesquels il les faisoit remuer, avec des lits sus-

* Celsus. l. 3, c. 4.

pendus, &c. * Il fit une grande faute, selon Galien & Coelius, & on ne peut s'empêcher de blâmer une pareille conduite; c'est qu'il s'étudia à rabaisser la pratique de tous les autres Médecins. Il condamnoit souvent un remède prescrit par un autre, quoiqu'il sçût bien que dans des cas semblables il l'avoit ordonné lui-même; & il en agissoit ainsi, soit par un esprit de contradiction, soit par une basse politique. On sçait que depuis la même chose a été quelquefois pratiquée.

Quelles qu'aient été ses vûes, il est certain que jamais la Médecine ne fut dans un si mauvais état qu'en ce tems-là. Asclepiade la réduisit à la connoissance des causes des maladies, sans se mettre en peine de l'observation & de l'expérience; & de cette manière, il rendit con-

* Il eût bien fait de se servir aussi de Tremoussiers, tels que ceux que

	conseille ce Philosophe moderne, <i>qui nihil humani à se alienum putat.</i>
--	--

jecturale toute la science de la Médecine. Sa Philosophie consistoit dans la doctrine des corpuscules d'Epicure, & par la disposition des pores, & le cours des corpuscules, il rendoit aisément compte de toutes les maladies & de tous leurs symptomes. Par exemple, si les pores étoient trop étroits pour la grosseur des corpuscules, cela occasionnoit, selon lui, des fièvres continues. Si les corpuscules étoient trop fins, trop déliés, c'étoient des fièvres tierces; & si leur petitesse alloit jusqu'à un certain point, c'étoient des fièvres quartes. Tout cela étoit fort aisé à débiter; mais s'il s'agissoit de réduire cette doctrine en pratique, c'étoit une source de bévues: chose très-ordinaire parmi les Médecins Philosophes. Par exemple, il ordonnoit la saignée dans la pleurésie, à cause qu'elle étoit toujours suivie de douleur, & non dans la péricnue-

nie, parceque communément la douleur n'y étoit pas jointe. La douleur, selon lui, étoit occasionnée par la rétention des plus gros corpuscules ; & ces gros corpuscules étoient composés des parties du sang, comme les plus petits corpuscules étoient formés d'esprit & de chaleur. Par la même raison, il ne vouloit pas seigner les malades dans la fièvre, pas même dans le cas du transport au cerveau ; mais il les faisoit remuer & agiter dans les fièvres, même les plus ardentes, & cela dès le commencement de la maladie. Il permettoit quelquefois le vin, même jusqu'à l'excès, dans la fièvre, & surtout quand il y avoit transport, dans la vûe de faire dormir le malade. Cependant il lui défendoit de boire une seule goutte d'eau froide les deux premiers jours, quoiqu'il fût dévoré par la soif : en sorte que ses remèdes n'étoient pas aussi agréables & aussi

furs, qu'il les promettoit, quoiqu'il fût beaucoup plus complaisant que le commun des autres Médecins. Toute sa pratique étoit très-bornée, consistant principalement dans l'abstinence, qui ordinairement étoit de trois jours; dans la friction, dans la promenade, dans la saignée, & dans l'usage du vin: remèdes que Cœlius a exposés en détail. Il avoit beaucoup d'éloignement pour la purgation, la regardant comme pernicieuse à l'estomac, & capable de troubler le cours des humeurs. Mais il faisoit grand cas des clystères de pure eau froide. Cependant Asclepiade a été regardé comme un grand Médecin. Quelques-uns l'ont cru descendant d'Hippocrate, quoiqu'il ne fût point du tout de sa famille, étant natif de Prusse en Bithynie. Il ne s'accorda jamais avec ce Prince de la Médecine, touchant le pouvoir de la nature,

ni par rapport aux jours critiques des maladies. Il disoit d'un ton railleur, que la pratique des Anciens n'étoit qu'une longue méditation sur la mort, parcequ'ils ne se hâtoient point d'ordonner des remèdes, & qu'ils attendoient que la nature de la maladie se manifestât entièrement. Son premier métier fut celui de Rheteur; mais n'y ayant pas réussi à son gré, il embrassa la profession de Médecin.

Il y eut encore en ce tems-là plusieurs autres Médecins célèbres, entre lesquels on en compte un, surnommé *Pharmacion*. Galien dit qu'il écrivit fort exactement sur la composition des remèdes; en quoi les sectateurs d'Asclepiade se rendirent dans la suite extrêmement habiles. Le plus considérable d'entr'eux, après *Themison*, fut *Cassius* dont *Celse* fait l'éloge *, &

* V. sa Préface, où il dit: *Ergo etiam ingeniosissimus seculi nostri Me-* *dicus, quem nuper vidimus, Cassius, &c.*

qu'on suppose être l'auteur de ces problêmes ingénieux de Médecine, que nous avons en Grec, dans lesquels le lecteur trouve des réponses solides & satisfaisantes à plusieurs difficultés, sur ce que nous pratiquons encore aujourd'hui, & sur ce que nous trouvons communément dans les livres des Modernes, malgré plusieurs découvertes faites depuis ce tems-là.

Il est inutile de faire mention des contemporains d'Asclepiade, parcequ'ils ne firent rien d'extraordinaire, quoique plusieurs d'entr'eux possédassent la confiance & la faveur des plus grands personnages de leur tems, qui les protégoient, comme Asclepiade fut protégé & favorisé par Mithridate & par Ciceron. Je les passe donc sous silence, pour parler de *Thémison* de Laodicée, qui vivoit avant & sous le règne d'Auguste. C'est le plus fameux de tous les Asclepia-

diens , & le fondateur de la secte des *Méthodistes* , dont Celse nous donne une si haute idée.

La diversité d'opinions , qui a régné si longtems entre les deux plus anciennes sectes de la Médecine , sçavoir , les Dogmatistes & les Empiriques , & les innovations de la Médecine inventée par Asclepiade , & opposée à celle de ces deux sectes , en firent éclore une nouvelle , sous le nom de *Méthodistes* ; nom qu'elle crut devoir prendre , par rapport à son but , qui étoit de rendre la méthode de guérir plus aisée dans la pratique. Ces Méthodistes ne firent pas difficulté d'abandonner la doctrine d'Asclepiade , à l'égard des causes des maladies , & ils furent si éloignés de penser que la connoissance de ces causes fût un point essentiel de la Médecine , qu'ils le regardèrent comme absolument inutile , & se contentèrent d'observer ce qui étoit commun & ordi-

naire. Et quant à la multitude infinie des maladies, que les deux autres sectes prenoient tant de soin de distinguer, ils les réduisirent à trois classes générales; sçavoir, aux astringeantes, aux relâchantes, & aux mixtes: distinction qui n'étoit pas toujours assez claire, pour être exempte de dispute. Cependant dans la pratique, ils ne se fondoient que sur elle. Ils étoient, ainsi que les Empiriques, très-exacts dans la description des maladies, & ils suivoient Hippocrate dans la distinction des maladies chroniques & des maladies aiguës, & dans le partage de leur cours; sçavoir, le commencement, le progrès & l'amendement. Ils regardoient même ces distinctions, comme ce qu'il y avoit de plus important dans la Médecine, réglant le traitement des malades, suivant le genre de leurs maladies, quelle qu'en fut la cause, dont ils se met-

toient

toient peu en peine ; observant quelle partie souffroit davantage, le pays où la maladie avoit commencé à attaquer le malade, son âge, la saison de l'année, &c. & tout cela sans avoir aucun recours à la Philosophie ou à l'Anatomie. Ils s'accordoient avec les *Empiriques* en ce qu'ils rejettoient, comme eux, tout ce qui étoit obscur, & avec les *Dogmatistes*, en ce qu'ils admettoient un peu de raisonnement dans leur pratique, pourvu que ce raisonnement dépendît de quelque chose de sensible. C'est pourquoi ils ne faisoient aucun cas des pores & des corpuscules d'Asclepiade ; doctrine imaginaire, ténébreuse, & fort incertaine.

Avec tout leur bon sens, ils étoient dans une grande erreur, lorsqu'ils négligeoient les observations particulières, étant uniquement attachés aux maximes générales, & ne considérant dans les

maladies que ce qu'il y avoit de général & de commun. Car ce qu'il y a de général & de commun dans les maladies, n'est pas plus l'objet du Médecin que ce qui s'y remarque de particulier en certains cas, & ces particularités ne méritent pas moins d'attention de sa part, puisqu'il est absolument nécessaire de connoître l'espèce particulière de chaque maladie. C'est ce que Galien * a bien fait voir dans le cas d'une morsure de chien enragé. Si une telle plaie est traitée comme les plaies ordinaires, il est indubitable que le malade deviendra bientôt furieux & enragé. Mais étant traité, comme ayant reçu cette plaie de la morsure d'un chien enragé, il peut être guéri.

Voilà en général le système de *Themison*. Lorsqu'il pratiquoit, il n'étoit pas encore fort âgé, comme Celse nous l'apprend. C'est peut-

* C. 3. l. 3. *Acutorum*.

être la raison pour laquelle il ne nous a point laissé le plan d'une pratique conforme à son système ; ce que probablement il eût fait , étant un homme très exact à plusieurs égards. *Cælius* rapporte de *Thémison*, qu'après avoir été guéri d'une morsure de chien enragé , toutes les fois néanmoins qu'il avoit entrepris d'écrire sur ce sujet , il étoit toujours retombé dans son erreur.

Il n'y avoit pas plus de cinquante ans , que la secte dont je viens de parler étoit établie , lorsque *Thessalus* , de Tralles en Lydie , parut avec éclat sous Néron : il fut le premier qui étendit le système des *Méthodistes* , & il passa pour l'avoir porté à sa perfection. Il en étoit même regardé comme le fondateur , à en juger par ce qu'il dit lui-même. Sorti de la plus basse extraction , ce Médecin par ses flatteries , ses bassesses , & son effron-

terie, fit une fortune étonnante. Son impudence à l'égard des autres Médecins fut si grande, selon Galien, * qu'il disoit souvent que ses prédécesseurs n'avoient rien entendu dans ce qui concernoit la conservation de la santé, & la guérison des maladies. C'est ainsi qu'il en parla dans une lettre à l'Empereur Néron. Il se donnoit le titre de Triomphateur des Médecins, & selon Pline, ce titre se lisoit sur son tombeau, près de la Voyer Appienne. Le même Pline nous dit aussi, que non seulement Thesalus combattit toutes les maximes des Anciens, mais qu'il traita avec la dernière indignité tous les Médecins de son tems. *Cuncta majorum placita & rabie quadam in omnis ævi medicos perorantem*: Ce sont les propres paroles de Pline. Cependant cet homme si orgueilleux & si insolent par rapport à son

* *Meth. Medendi*, Liv. .

Art étoit de tous les humains le plus humble & le plus rampant auprès des Grands. Il disoit quelquefois qu'il n'y avoit personne à qui il n'enseignât aisément l'Art de la Médecine en six mois ; qu'il n'avoit point eu d'autre maître que lui-même , & qu'il avoit tant composé d'écrits sur son Art , qu'il ne pourroit jamais avoir le tems de les lire. Quoique ces sortes de discours doivent être regardés comme des rodomontades , ils ne laissent pas d'aprocher beaucoup de ceux qui ont été tenus depuis par un Médecin célèbre, qui en plusieurs choses ressemble un peu à Theffalus *. Mais je ne veux pas m'éloigner de mon sujet.

Theffalus suivoit quelquefois une méthode particulière dans le traitement des maladies. Asclepiade , & Thémison avant qu'il fut

* Quelques-uns croient que ce reproche regarde M. Boerhave.

devenu vieux , croyoient l'un & l'autre que la maladie & la santé consistoient dans une certaine symétrie ou proportion entre les pores & les corpuscules , & qu'une altération dans cette proportion, ou un changement particulier, étoient ce qui formoit en général toutes les maladies. Theffalus au contraire soutenoit qu'il se faisoit alors un changement universel dans tout le corps, qu'autrement il n'y en auroit aucun. C'est ce changement universel, qui fut dans la suite appelé *Metasyncrîsis*, & auquel on appliqua certaines médecines appelées *Metasyncritiques*, dont l'usage étoit fort dégoûtant, comme on le peut voir fort au long dans Coelius *. Theffalus fut le premier qui introduisit, ou plutôt qui rétablit (car on dit qu'Asclepiade est auteur de cette pratique) les trois jours d'abstinence, par le moyen

* C. I. l. I. De morbis chronicis.

desquels les Méthodistes commen-
cérent à vouloir dans la suite gué-
rir toute sorte de maladies. A l'é-
gard de la purgation , il étoit de
l'opinion d'Érasistrate & de Chry-
sippe , qui la proscrivoient.

Soranus d'Ephèse , qui vécut
d'abord à Alexandrie , & ensuite à
Rome , sous Trajan & Andrien ,
mit la dernière main au système de
la secte des Méthodistes , & il fut
le plus habile de tous ceux de cette
secte. Cœlius dit que tout ce qu'il
avoit écrit lui-même , n'étoit qu'u-
ne traduction des ouvrages de So-
ranus ; mais de pareils aveux ,
comme l'on sçait , ne sont pas tou-
jours sincères. Ajoûtez, que souvent
il parle de lui-même comme d'une
tierce personne. Quoiqu'il en soit ,
comme les ouvrages de *Soranus*
sont perdus , nous n'avons que ce
seul moyen de les connoître.

A l'égard de *Cœlius Aurelianus* ,
c'étoit un Afriquain natif de *Sicca* ,

ville de Numidie ; & on a cru qu'il étoit à peu près contemporain de Galien , ou plutôt qu'il avoit vécu quelque tems après lui , quoique ni l'un ni l'autre ne fassent d'eux aucune mention reciproque. Nous lui sommes redevables du long détail qu'il nous a fait , au sujet des Méthodistes , ainsi que des principes & de la pratique des plus grands Médecins de l'antiquité , dont les ouvrages sont absolument perdus , particulièrement ceux de Dioclès , de Praxagoras , d'Erasistrate , d'Hérophile , de Sérapion , d'Héraclide de Tarente , d'Asclepiade , de Thémison , & de Thesfalus. Peut-être avons nous les écrits de ce dernier dans Cœlius , comme nous avons Trogue Pompée dans Justin.

Cœlius est un écrivain très-exact , & tels étoient tous les Méthodistes. Il distingue fort bien toutes les maladies par leurs signes.

Mais il évite avec soin toutes fortes de définitions & toute recherche des causes, & des parties principalement affectées, comme dans la phrénésie ; s'étudiant plutôt à connoître leur convenance entre elles, & les choses communes. Cependant, lorsque la cause étoit sensible, ou aisée à deviner, les Méthodistes ne la négligeoient point, & n'en croyoient pas la connoissance inutile ; comme dans le cas du vomissement du sang par la bouche ; cas qui demande une considération particulière, & une différente manière de procéder dans le traitement. Cœlius & Soranus, & en général tous les Méthodistes, avoient beaucoup d'averfion pour les spécifiques, pour les purgatifs (excepté dans l'hydropisie ; car en ce cas Thémison lui-même purgeoit.) pour les clystères forts, pour les narcotiques, pour les diurétiques, & pour tous les remèdes

70 DE LA MEDECINE
douloureux, tels que les cautères, &c. Mais ils faisoient un grand usage des vomitifs, de la saignée, des fomentations, & de toutes sortes d'exercices.

Ils s'attachoient surtout à contenter les malades, comme faisoit Asclepiade; principalement par rapport au coucher, à la qualité de l'air & des alimens; ayant parmi eux cette maxime, que les maladies devoient être guéries par les choses les plus simples, telles que celles dont on fait usage dans la santé; & qu'il ne falloit que les diversifier, suivant que les circonstances l'exigeoient. L'air, par exemple; que nous respirons continuellement, ils le regardoient comme une chose plus importante, ou au moins qui l'étoit autant, que les alimens ordinaires que nous prenons de tems en tems; & pour cette raison, il n'y avoit point de secte, qui prît plus de soin de choisir un air convenable à la dis-

position du malade. Ce soin consistoit à le rendre plus ou moins comprimé ou dilaté, conformément à leur doctrine sur l'astriktion & la relaxation. Dans cette vûe, ils ordonnoient tantôt de grands ou de petits appartemens, ou selon l'exigence des cas, tournés vers le nord, & peu accessibles aux rayons du soleil; des grottes & des lieux souterrains, des lieux ombragés par des arbres, & arrosés d'eaux fraîches; & cela lorsqu'ils croyoient que le malade avoit besoin d'un air frais, comme dans les fièvres & les péripneumonies. Au contraire, lorsqu'ils croyoient que l'air chaud étoit nécessaire, comme dans les catares, les hydropisies, &c. ils ordonnoient d'échauffer l'air en allumant du feu, & en brulant des aromates, ou bien de mettre le malade dans une chambre exposée au midi. Du reste leur pratique en cela, quoi-

que singulière & bisarre en apparence, n'étoit pas méprisable. Elle paroissoit fondée en raison, & parmi les Modernes un grand Médecin * dont on ne peut revoquer en doute la sagesse & la profonde capacité, a approuvé ce soin par rapport à l'air, dans quelques-uns des cas semblables, comme on le peut voir dans ses écrits. A l'égard de l'abstinence, qu'au commencement ils ordonnoient pour trois jours, ils la modererent dans la suite, & la réduisirent à deux, ou du moins ils n'exigèrent pas les trois jours à la rigueur. Cependant ils employoient rarement les grands remèdes avant le troisiéme jour de la maladie, tels que les vomitifs & la saignée, & ils n'ordonnoient guère celle-ci qu'une fois, excepté dans le cas du transport. On trouve dans *Cælius* un grand détail sur la pratique des Métho-

* Boerhave *Aph. de morbis internis.*

distes. Outre ces sortes de choses, il raporte plusieurs passages d'Hippocrate, qui ne se trouvent pas aujourd'hui dans ses écrits, par exemple, à l'égard du traitement de la péripneumonie, au livre 2. des *Maladies aiguës* & dans le chapitre de *Cæliacis*.

Les Méthodistes furent encore célèbres long-tems après, & Sextus Empiricus les fait plus approcher des Pyrronniens ou Sceptiques en Philosophie, que les Empiriques. *Theodorus Priscianus*, qui vivoit environ trois cens ans après *Soranus*, ne fit point difficulté d'enfreindre quelques-unes de leurs règles, & quoi que Méthodiste, il employa les purgatifs, & même les spécifiques, comme on peut voir dans ses ouvrages imprimés chez Alde, parmi les Médecins Latins. *Moschion* qui vivoit vers le tems de Néron, auteur d'un livre très-ancien sur les maladies

74 DE LA MÉDECINE
des femmes, qui est parvenu jusqu'à nous, fut d'ailleurs si méthodiste, que pris conjointement avec Cælius, on peut dire qu'il nous donne une idée parfaite de la pratique de cette secte. *Prosper Alpinus* aimoit tant leur doctrine, qu'il entreprit de faire revivre leur secte, comme il paroît par son livre de *Medicinâ methodicâ*, imprimé en 1611. Mais la nouvelle Philosophie paroissoit alors, & chacun fut bientôt plus attentif à cette nouveauté, qu'au soin de ressusciter les anciennes opinions, même les plus célèbres. Tel est le pouvoir de la nouveauté sur l'esprit humain.

Mais avant d'abandonner ce sujet, il est à propos d'observer que Celse & Galien n'ont pu approuver les Méthodistes, en ce qu'ils négligeoient les causes extérieures, & les circonstances particulières. L'un & l'autre ont cru avec raison,

que ces choses méritoient une aussi sérieuse attention , que tout le reste. Et c'est pour cette raison qu'ils ont écrit contre eux, sur-tout Galien, dont le principal ouvrage sur ce sujet est perdu. Dans le fond les Méthodistes ne pouvoient pas être estimés universellement de leurs contemporains. Quelques-uns d'eux condamnoient les Dogmatistes, & demeuroient cependant attachés à Hippocrate, à Erasistrate, à Hérophile, & à Asclepiade. D'autres étoient pour les Empiriques. Et parmi les Méthodistes mêmes, il y avoit tant de variations, & leur doctrine avoit été si altérée, d'abord par *Vectius Valens*, fameux Médecin sous l'Empereur Claude, & qui possédoit les bonnes grâces de sa femme l'Imperatrice Messaline, ensuite par *Theffalus*, puis par un grand nombre d'autres, qu'à la fin ce ne furent plus entre eux que des disputes & des querelles

76 DE LA MÉDECINE
sans fin , qui firent éclore deux
nouvelles sectes , sçavoir les *Episyn-*
thétiques & les *Eclectiques*.

Le chef des premiers fut *Léonide*
d'Alexandrie, qui vivoit peu de tems
après *Soranus*. Il prétendoit avoir
concilié les opinions , & réuni les
trois sectes , sçavoir les Dogmati-
stes , les Empiriques & les Métho-
distes : c'est pour cette raison que
lui & ses sectateurs furent appel-
lés *Episynthétiques*. A l'égard des
Eclectiques , leur chef fut *Archigene*
d'Apamée en Syrie , qui selon Sui-
das vécut sous Trajan , & mourut
à Rome dans sa soixante-troisième
année , après s'être comporté très-
honorablement , selon le témoi-
gnage de Galien. Les Eclectiques
ne vouloient se ranger d'aucun par-
ti ; mais ils se faisoient chacun un
plan , le meilleur qu'ils pouvoient ,
& tout ce qu'ils croyoient leur con-
venir dans chaque secte , ils se l'ap-
proprioient. Telle fut la fameuse
secte

secte des Eclectiques, qui est encore aujourd'hui celle des Médecins les plus raisonnables. *

Il régnoit néanmoins parmi eux différentes opinions particulières, qui les divisoient, & formoient des partis. C'est ce qui donna naissance à une nouvelle secte sous le nom de *Pneumatiques*, espèce de Dogmatistes, dont le fondateur fut *Athenée* d'Attalie, qui vivoit vers le tems de Pline. Il soutenoit entre autres choses, que le feu, l'air, l'eau, & la terre, n'étoient pas de vrais élémens; mais que c'étoient quatre qualités cardinales: les deux premières, il les regardoit comme les causes efficientes des choses, & les deux autres comme les causes matérielles. Il y en ajoutoit une cinquième, qu'il appelloit *esprit*, & il supposoit que cet esprit pénétreroit tous les corps, & les

* Dans toute chose, le parti le plus judicieux est d'être Eclectique.

maintenoit dans leur état naturel. Telle étoit aussi la doctrine des Stoïciens : ce qui fait que Galien appelle *Chrysippe* le pere de la secte Pneumatique. Mais quels qu'aient été les sentimens d'Athenée en Philosophie, il est certain qu'Aristote fut son maître en Anatomie, & l'on prétend qu'il écrivit plus sur la Médecine qu'aucun de ses contemporains. Nous avons perdu tous ses ouvrages, à l'exception de quelques chapitres, qui se trouvent dans *Oribasius*, mais peu importants pour la connoissance de sa doctrine & de sa pratique, & qui ne se rapportent qu'aux vertus du froment, du pain, & de l'orge, au pouvoir des alimens, à la purification de l'eau, aux différentes sortes d'air, & à la situation des lieux.

Ses disciples furent en assez grand nombre, & d'un mérite distingué. Tel fut *Hérodote*, fameux praticien à Rome, dont Galien fait

mention, & qui avoit un grand zèle pour sa secte. Il fut, selon quelques-uns, auteur d'un *Lexicon* pour Hippocrate ; mais d'autres attribuent ce livre à *Hérodote* de *Lyfie*, peut-être sans autorité suffisante. *Archigene*, qui avoit été d'abord *Eclectique*, se rendit dans la suite *Pneumatique*. Mais le plus célèbre Médecin de cette secte fut sans contredit *Aretée* de *Capadoce*, qui à plusieurs égards fut aussi Méthodiste, sur-tout par rapport à l'air, à la chambre, & à l'exercice des malades ; il est connu & très-estimé encore aujourd'hui, pour la politesse de son style, pour l'exactitude de ses descriptions, & pour la solidité de son jugement. Il est vrai que son Anatomie est fort mauvaise, & sa Théorie aussi. C'est le premier des Anciens, si l'on excepte cependant *Archigene*, qui ait fait usage des *Cantharides* en vésicatoires.

J'ai parlé jusqu'ici des Médecins, qui se font le plus distingués chacun dans leur secte. Mais le plus célèbre & le plus estimable de tous est *A. Cornelius Celsus*, né à Verone, selon quelques-uns, & qui vivoit sous les régnés d'Auguste & de Tibere. Sans être attaché à aucune secte particulière, ce fut un homme d'un sçavoir universel, & le plus éloquent de tous les Médecins Latins. Son style peut être regardé comme le modèle de l'éloquence Romaine. La profession de Celse a été le sujet d'une dispute. Il s'agissoit de sçavoir s'il avoit été Médecin. Pline ne lui donne point cette qualité : cependant presque tout le monde convient aujourd'hui qu'il faut absolument qu'il ait fait profession de notre Art, & qu'il l'ait même pratiqué, ayant fait de si judicieuses remarques sur la Médecine & la Chirurgie. Sans renouveler ici cette

dispute , je me contenterai d'observer que les deux auteurs favoris de Celse sont Hippocrate & Afclepiade. Il étoit si fort versé dans la lecture du premier , & il a emprunté tant de choses de lui , surtout pour ce qui regarde les Prognostics & la Chirurgie , qu'il a été souvent appelé l'Hippocrate Latin. Cependant il n'en suivit pas aveuglément tous les sentimens. Par exemple , il n'adopta point ses jours critiques , qu'il regarda comme des restes de la mauvaise Philosophie de Pythagore. Il n'approuva pas non plus la manière de saigner du tems d'Hippocrate , trouvant que les saignées étoient alors trop petites & trop rares ; ni la façon de purger , les purgations de ce tems-là lui paroissant trop fréquentes , trop violentes , & nuisibles à l'estomac. Malgré cela Hippocrate fut de tous les Médecins celui qu'il estima davantage.

A l'égard d'*Asclepiade*, Celse le prit pour modèle dans les autres parties de la Médecine, & spécialement dans celle qui concerne l'exercice. Il en parle comme d'un très-habile & très-sage Médecin, mais qu'il ne falloit pas suivre en tout; par exemple, dans son éloignement pour les vomitifs & les purgatifs. Celse avoit écrit fort au long sur ce sujet, dans son livre de *tuendâ sanitatē*, qui est perdu. Cependant il fut un si grand admirateur d'*Asclepiade* & de ses disciples, que quelques-uns ont cru qu'il étoit de la secte des Méthodistes. C'est que cet homme judicieux adoptoit tout ce qu'il trouvoit de raisonnable dans chaque parti, conservant toujours la liberté de son opinion. Enfin Celse me paroît avoir été un Médecin parfait, & un excellent Chirurgien; aussi a-t-il été regardé comme tel par les Juges les plus

éclairés sur cette matière. Cependant le docte Saumaïse prétend qu'il n'entendoit rien dans la Médecine. Peut-être a-t-il voulu dire que Celse ne sçavoit que ce qu'Hippocrate lui avoit pu apprendre, & rien au-delà. J'avoue qu'on peut dire que Celse ne se seroit pas acquis une aussi grande réputation, si le grand Hippocrate n'avoit pas écrit avant lui.

Une chose bien remarquable touchant Celse, est qu'il étoit en effet assez peu versé dans la connoissance des remèdes internes, n'ayant pas une opinion favorable de tout ce qui bleissoit l'estomac. Mais il faisoit un grand usage des remèdes externes, dont il nous a donné plusieurs espèces. Je fais mention de cet article, parcequ'il me semble plus important de connoître la pratique d'un Médecin judicieux, que d'un grand nombre d'autres. Mais lorsque la pratique

d'un Médecin est fort différente de celle de tous les autres, on est bien aise de sçavoir la raison de cette pratique ; parcequ'il arrive quelquefois que les hommes les plus sages se trompent, se laissant entraîner par leur préjugé en faveur d'une opinion particulière.

Celse fonde sa pratique générale, par rapport au traitement des fièvres, sur cet axiome. » Que
» la matière qui cause la fièvre, se
» dissipe d'elle-même, lorsque le ma-
» lade ne prend rien qui soit capa-
» ble de produire du changement. «
Persuadé de cette maxime, il admettoit rarement les purgations & les clystères, & il croyoit que l'abstinence au commencement de la maladie, la boisson en fort petite quantité, & le sommeil modéré, pouvoient suffire pour la guérison de la fièvre, & sur-tout les alimens convenables, qu'il regardoit comme le meilleur de tous

les remèdes. Je laisse au lecteur à juger de la solidité de cette doctrine.

Les remèdes sont certainement nécessaires en quelques occasions , & c'est une grande faute de les négliger alors ; comme c'en est une aussi d'en faire sans nécessité , & mal à propos. Les alimens sont nécessaires aussi , & peut-être que personne n'a connu mieux que Celse la manière de les prescrire. Mais quoique la maxime que j'ai rapportée , soit la plus générale de toutes celles de ce grand homme , cependant quand un malade étoit ou trop relâché ou trop resserré , alors il avoit recours à ces remèdes , que les Méthodistes , & les autres Médecins judicieux avoient jugé salutaires. En sorte que quoiqu'il ne fut pas en général aussi ami que d'autres de la Médecine interne , cependant il n'en étoit pas absolument ennemi , lorsqu'il croyoit

86 DE LA MÉDECINE
que le malade en avoit besoin.

Un contemporain de Celse fut *Antoine Musa* ce fameux Médecin d'Auguste , qui le premier introduisit dans la Médecine les bains froids ou plutôt qui en établit l'usage (car on dit qu'Asclepiade conseilloit cette sorte de bain , & Hippocrate fait souvent mention de ψυχρά λουτρά autant que de θερμά λουτρά. Ce fut de cette manière qu'il guérit l'Empereur Auguste ; mais l'usage imprudent qu'il en fit à l'égard de Marcellus son neveu , fut cause de la mort de ce jeune Prince. Tant il est vrai que la Médecine est souvent funeste , lorsqu'elle est exercée par des hommes , dont l'éducation est inférieure à leur profession. Musa étoit esclave , lorsqu'un heureux hazard le tira de ce vil état. On peut donc présumer avec quelque raison , qu'il étoit ignorant en bien des choses ; que comme Médecin il auroit dû

ſçavoir , quoiqu'il ſçût peut-être pluſieurs choſes ignorées des hommes les plus ſçavans & les plus judicieux : ce qui arrive aſſez ſouvent. C'eſt ainſi que nous voyons aujourdui pluſieurs fautes que l'on commet dans la pratique ; fautes quelquefois très-funeſtes , cauſées par la ſeule ignorance de celui qui entreprend de traiter une maladie , quoique les remèdes qu'il donne ſoient en eux-mêmes très-falutaires. Car les mêmes remèdes , qui adminiſtrés par un ignorant & par un étourdi , ont tué un malade , étant preſcrits par un ſçavant & ſage Médecin , ſauveront la vie à un autre ; ce qui dépend de la circonſtance , & de la doſe ; deux points eſſentiels dans l'art de la Médecine.

Muſa , qui avoit guéri Auguſte , fut noblement récompénſé , & on lui accorda le droit de porter un anneau d'or ; ce qui étoit alors

la marque distinctive de la Noblesse. On lui érigea aussi une Statue de bronze à côté de celle d'Esculape. Pouvoit-on lui rendre de plus grands honneurs ? Tous les Médecins furent en même tems honorés de l'anneau d'or, & on les exempta pour toujours de toute espèce de taxe & d'imposition. Privilèges plus considérables que ceux que Jule Cesar, si ami des Médecins, leur avoit accordés. Musa écrivit quelques livres sur la composition des remèdes, & Galien dit que ces ouvrages étoient fort bons, mais qu'il n'y avoit rien de nouveau.

Il y eut aussi vers le même tems plusieurs autres Médecins célèbres, tels que *C. Valgius* : c'est le premier de tous les Romains, (après *Pomponius Lencæus* & *Caton*) qui ait écrit sur les propriétés des plantes, & sur leur usage en Médecine. On croit qu'il fut Méde-

cin d'Auguste avant Antoine Musa : *Emilius Macer* , de Verone ; *Apuleius Celsus* de Centorvi en Sicile ; *Philon* de Tarfe , auteur du *Philonium* ; & quelques autres. Je ne parle point du grand nombre d'Esclaves , qui pratiquoient alors la Médecine , & qui par cet Art parvinrent à une haute fortune.

Il y avoit à Rome une Ecole de Médecine , dans cette partie de la ville , appelée *Esquilia* ; mais on ignore quels en étoient les exercices. Ce qu'il y a de certain , est que les richesses & les honneurs les suivoient de toutes parts. Peut-être que ces prospérités les empêchèrent d'étudier sérieusement leur Art. Nous sçavons que les progrès d'un Art viennent rarement de ceux qui sont dans l'élévation ; & soit que cette élévation soit l'effet de la faveur , soit qu'elle soit causée par le hazard , ou par quelque autre chose , indépendam-

ment du mérite réel , ces personnes opulentes & heureuses , non-seulement ne se livreront point à une étude fatigante , mais se moqueront de ceux qui se donnent tant de peine. C'est le parti qu'ils prennent , pour se maintenir dans leur vie molle & oisive.

Cependant la Botanique fut alors cultivée avec soin , particulièrement par *Antoine Castor* , qui , selon Pline , fut le plus habile Botaniste de ce siècle. On étudia aussi l'Histoire naturelle avec une application extraordinaire ; & *Fabius Papyrius* se distingua en ce genre. Le Médecin qui vivoit sous Tibère , composa sur les animaux un livre curieux , qui l'a fait appeller par Pline *Naturæ rerum peritissimus*. On fit aussi alors des progrès par rapport à la matière médicale , comme il paroît par *Scribonius Largus* , qui gagna des sommes immenses par ses différentes espèces

de remèdes. Mais malgré leur progrès en ce genre, les Médecins de ce tems-là furent dans un grand embarras, lorsqu'ils virent paroître sous le règne de l'Empereur Claude le mal appelé *Mentagra* *, qui étoit passé d'Asie à Rome. Ce mal n'attaquoit que les hommes de la première condition, & il épargnoit les femmes, le peuple, & les esclaves. C'est pour cela que Pline l'appelle *morbum ingenuum*, un mal de condition. Il commençoit par le menton, & ne sembloit d'abord qu'une dartre; de là il se répandoit

* Quelques-uns l'appellent Dartre vive ou feu volage. Pline dit l. 26. c. 1. *Morbi genus faciem præcipue infestans, quem Latini, quod à mento potissimum oriretur, mentagram appellarunt, irrepfit in Italiam Tiberii principatu, antea universæ propemodum Europæ incognitus. Sine ullo quidem dolore, & sine vitæ*

perniciæ tantâ tamen feditate, ut quacumque mors præferenda esset. Les Grecs appelloient ce mal λειχήν ou λειχῆνες, au pluriel. Quelques-uns croient cependant que λειχήν signifioit proprement la gratelle, impetigo. V. Manardum ep. med. l. 7. La galle s'appelloit Psora. V. Galien & Pline l. 29. c. 1.

92 DE LA MEDECINE
 sur tout le visage, excepté sur les yeux ; puis couvroit le cou, la poitrine , & les mains comme une écaille horrible. Du reste il n'étoit ni douloureux , ni dangereux pour la vie. On fit venir quelques Médecins d'Egypte , qui par le moyen des cautères vinrent à bout de guérir cette maladie. Dans la suite quelques Médecins de Rome , & entr'autres *Pamphile* , trouvèrent des remèdes spécifiques pour ce mal * , ce qui leur fit gagner des sommes immenses. *Manilius Cornutus* , Gouverneur d'Aquitaine , à ce que Pline nous apprend , ** convint avec un Médecin de lui payer sa guérison la somme de 200 grands Sexterces , c'est-à-dire environ 1600 livres Sterling.

Ce ne fut pas le seul remède utile

* V. le 1. Livre de Galien sur la composition des remèdes , suivant les lieux , & particulière-
 ment cette partie du troisiéme chapitre où il traite de *excoriatoriis lichenum*

** L. 26. c. 1.

inventé

inventé alors. Vers ce tems-là on trouva le *Thériaque d'Andromachus*, qui fit tant de bruit à sa naissance, ainsi que plusieurs autres remèdes, dont le Clerc fait mention L. 2. c. 2. Ce fameux Thériaque, qu'Andromachus a célébré dans son poëme dédié à Néron, fut composé sur le modèle du *Mithridate*, qui jusqu'alors avoit été en vogue, & que le Thériaque fit tomber tout d'un coup, en sorte que l'on ne parla plus que du remède d'Andromachus. Il fut dans une si haute estime, que c'étoit dans le palais même de l'Empereur qu'on le composoit. Mais ce ne fut que du tems de *Criton*, qui vivoit sous Trajan, qu'il commença à porter le nom de Thériaque. Son nom primitif étoit γάληνη, qui veut dire *pacificateur*.

Pline est fort ennemi de toutes ces compositions, & leur préfère les médecines simples *. Hippocra-

* L. 22. c. 24. & L. 24. c. 1.

te lui-même employoit peu de médecines , & celles qu'il ordonnoit étoient les plus simples qu'il étoit possible, comptant plus sur la diète que sur toutes les médecines. Les *Cnidiens* en firent encore moins d'usage , comme nous avons vû ci-dessus , persuadés que rien n'est plus capable de guérir que la nature même , dans toute sorte de maladies , à moins que l'on ne s'oppose à son pouvoir par des drogues qui interrompent mal à propos son action en derangeant son cours. *Hiérophile* au contraire faisoit un grand usage des médecines , soit simples , soit composées , & le succès de sa pratique l'avoit beaucoup enrichi. Il est bien plus aisé d'imposer aux malades , que de se rendre vraiment habile dans sa profession.

L'Anatomie n'étoit pas alors entièrement négligée. *Marinus* écrivit un excellent Livre sur les Mus-

cles, & sur les autres parties du corps humain. Marinus fut le maître de ce *Quintus* banni de Rome sous Trajan, parcequ'il tuoit tous ses malades, ou plutôt, ce qui est plus vraisemblable, par la jalousie & la calomnie * de ses contemporains, comme Galien le dit. *Rufus Ephesius*, qui vivoit aussi sous Trajan, s'appliqua beaucoup à l'étude de l'Anatomie, comme nous voyons par ce qui nous reste de ses écrits, & il paroît avoir été aussi judicieux qu'attentif. On peut joindre à ceux-là les maîtres de Galien, qui furent tous des hommes distingués sous Adrien ou Trajan, sur-tout par rapport à la connoissance de l'Anatomie.

La matière Médicale fut encore plus cultivée, particulièrement par *Dioscoride d'Anazarbu*, sous l'Em-

* L'Histoire de la calomnie par rapport aux hommes illustres seroit nécessaire en ce tems-ci, où dès qu'on est accusé, on est condamné. le sujet d'un ouvrage

pire de Vespasien. Ses ouvrages, qui existent encore, & qui sont très-estimés, ont eu l'honneur d'être les premiers livres des Médecins Grecs qu'Alde ait imprimés, après les avoir tirés de Constantinople. Mais il y en a un exemplaire manuscrit, plus parfait que toutes les éditions, dans la Bibliothèque de Vienne; il a près de douze cens ans d'antiquité, selon Lambechius. Ce manuscrit est tout enluminé, & n'a jamais été public, ce qui est assez surprenant.

Théophraste, qui vivoit quatre cens ans avant *Dioscoride*, est beaucoup plus abondant sur la Botanique: mais *Théophraste* a écrit comme un Naturaliste & non comme un Médecin: au lieu que *Dioscoride* s'est proposé seulement de traiter de ce qu'il connoissoit par sa propre expérience, & dont il faisoit usage en Médecine; & cela non-seulement par rapport aux plan-

tes, mais encore par rapport aux animaux & aux minéraux. Dioscoride à si bien exécuté son plan, qu'il a mérité les éloges de Galien & de plusieurs autres sçavans Médecins.

Il paroît par ce qu'il dit, * que le sel de Vipere étoit de son tems en usage, ainsi que les eaux minérales, soit en bain, soit en boisson; mais qu'on ne connoissoit point en Médecine l'usage du fer, & sa préparation; ce qui depuis a été souvent ordonné pour les obstructions & les cachexies. Il est vrai que la rouille du fer étoit prise alors en remède contre les obstructions **. Et si l'on en croit l'histoire, *Melampe* avoit donné ce remède à *Iphiclus* bien des années auparavant ***. Mais on ignoroit les préparations du fer & de l'antimoine.

* L. 2. c. 18.

** L. 5. c. 93.

*** V. Le Clerc p. 28.

C'est sous le même Empereur Trajan, que fleurissoit le fameux naturaliste *Plin*e, qui malgré ses grandes occupations, étant Banquier de sa profession, trouva assez de tems pour écrire l'ouvrage le plus sçavant qui ait paru en ce genre. *Plin*e, comme l'on sçait, périt aux pieds du Mont Vésuve, avant d'avoir atteint l'âge de soixante ans. C'est avec étonnement qu'on voit les grands ouvrages qui ont été composés par des auteurs, qu'on peut regarder comme originaux, tels qu'*Hippocrate*, *Aristote*, *Plin*e & *Galien* parmi les Anciens, & parmi les Modernes, *Bacon*, *Boyle*, *Newton*, & *Boerhave*. Y a-t-il rien aujourd'hui qui leur soit comparable ?

Nous avons vû jusqu'ici quel a été l'état de la Médecine chez les Grecs & les Romains durant plusieurs siècles. Dans cet espace de tems, sur-tout depuis le tems de

Pythagore , il est étonnant de voir la variété d'opinions répandues tantôt parmi les Philosophes , & tantôt parmi les Médecins ; opinions qui servent à faire connoître le génie de leurs auteurs , & n'ont été d'aucune utilité à la Médecine. Ces opinions vaines & ridicules , l'emportèrent tellement sur la doctrine d'Hippocrate , que l'observation fut entièrement négligée , & qu'on fit consister toute la Médecine dans l'explication Philosophique des maladies. S'il n'y avoit pas eu un Dioclès , ensuite un Serapion , puis un Thémison , personne ne sçauroit jusqu'où ce goût Philosophique a été porté. C'est une chose bien séduisante que la Philosophie ingénieusement appliquée à la Médecine.

Cependant malgré les effets de cette Philosophie , les fondemens de la doctrine d'Hippocrate ne furent point ébranlés ; parceque cette

doctrine étoit fondée sur la nature même, & ne pouvoit être détruite par l'art. Elle a pû être pendant quelque tems éclipsée, & tellement couverte de nuages, qu'elle étoit devenue inutile au genre humain. Heureusement pour nous, elle n'a point été entièrement éteinte; au contraire elle a fait des progrès. Ces diverses opinions qui ont succédé l'une à l'autre, se sont détruites & comme absorbées mutuellement, tandis que la doctrine d'Hippocrate est demeurée ferme & inébranlable : elle n'a varié que dans quelques points particuliers, & dans quelques circonstances, que le régime, & la situation du malade rendent absolument inévitables.

L'Anatomie, qui avoit fait une si grande figure du tems d'Erasistrate & d'Hérophile, ne fut pas d'une grande utilité. Elle devint plutôt l'occasion de plusieurs idées nouvelles & bisarres, qui donnè-

rent lieu à de vaines disputes, & firent encore négliger l'observation. La division qui se fit de la Médecine en trois branches, & l'usage plus libre des remèdes internes, ne tourna point du tout à l'honneur de la profession ; il fut même comme nécessaire de changer la scène, & de réduire toute la Médecine à l'*Observation*, à l'*Histoire* & à l'*Imitation*, fondemens du système des Empiriques. Mais ce système exigeoit trop d'attention & trop de travail, pour les têtes philosophiques de ce tems-là. Ainsi, quoique quelques-uns aient eu assez de courage pour le suivre dans la pratique, le plus grand nombre suivit un autre plan.

Asclepiade n'eut pas plutôt mis le pied à Rome, qu'il se fraya une nouvelle route, & avec ses corpuscules & ses pores dont j'ai parlé, il vint à bout de faire croire, qu'il étoit plus habile qu'aucun de ses

prédécesseurs , sans excepter Hippocrate même. Les Romains ignorans n'avoient rien à lui opposer ; aussi Asclepiade fut pour eux ce qu'Hippocrate avoit été aux yeux des Grecs. Sa réputation se soutint toujours dans la suite , ayant été le seul Médecin célèbre , qui eût paru à Rome , & étant regardé comme le fondateur de la Médecine en Italie.

Mais que devint dans la suite son systême ? Il fut renversé par son disciple Thémison , qui le mit en pièces. Thémison lui-même ne put bâtir un systême qui fût universellement approuvé , quoique celui qu'il proposa , fût beaucoup au-dessus de tous ceux qui avoient été jusqu'alors imaginés. La secte des Méthodistes en fit éclore plusieurs autres , comme nous avons vu. Chaque Médecin avoit un parti , où il étoit enrollé , si l'on excepte Celse , qui fut assez judicieux

pour n'être d'aucune secte particulière , n'adoptant que ce que chacune avoit de bon.

La conduite de Celse ne fut pas désapprouvée en général. Car après lui, l'esprit de parti, & le goût des sectes semblèrent fort affoiblis. Cependant l'observation ne fut pas cultivée à proportion. Au contraire, on s'avisa de chercher des médecines universelles, & celui qui pouvoit inventer la plus pompeuse façon de guérir, passoit pour le plus grand Médecin. Ajoutez, que comme les Médecins s'enrichirent alors, ils désirèrent d'être décorés de titres, qui avant eux étoient inconnus parmi les Médecins. Andromachus, qui s'étoit fait un grand nom par son Thériaque, fut honoré du titre d'*Archiatre* ou Premier Médecin. C'est le premier qui ait porté ce titre, devenu depuis commun aux premiers Médecins des Potentats.

L'Anatomie ne fut pas entièrement négligée en ce tems-là, quoiqu'il ne paroisse pas qu'elle ait produit alors de fort grands avantages. Mais les bains froids qui devinrent à la mode, & qui ont depuis continué d'être pratiqués avec succès, furent très-utiles. Voilà sur quel pied fut la Médecine chez les Grecs & les Romains, jusqu'au tems de Galien, qui étant le plus célèbre & le plus habile Médecin qui eût paru depuis Hippocrate (si nous exceptons Celse) changea toute la face de la Médecine, comme nous allons voir.

GALIEU, nâquit sous l'Empereur Adrien, l'an de N. S. 131. & il avoit quatre à cinq ans quand ce Prince mourut. Il étoit de Pergame dans l'Asie Mineure, fils de Nicon, homme de probité, riche & sçavant, qui n'épargna rien pour l'éducation de son fils. Lorsqu'il eut appris tout ce qu'on avoit alors

coutume d'enseigner dans les Ecoles, il tourna toutes ses pensées vers la Médecine, à cause d'un songe qu'il avoit eu, comme il nous le dit lui-même. Il étoit pour lors âgé de dix-sept ans. Deux ans après, il étudia, durant quelque tems, sous un disciple d'Athenée, & puis sous différens maîtres d'un mérite distingué, comme il paroît par ce qu'il dit en divers endroits de ses ouvrages: après quoi il se mit à voyager. Il fit un long séjour à Alexandrie, où toutes les sciences fleurissoient. A l'âge de vingt-huit ans il retourna à Pergame. Sa santé, qui jusque-là avoit été chancelante, devint meilleure, comme il le raconte lui-même, & fut même très-vigoureuse tout le reste de sa vie, qui fut longue, étant parvenu jusqu'à une extrême vieillesse. Il avoit trente-deux ans quand il parut à Rome, où il trouva une grande opposition de la part des

Médecins , par ce qu'il prétendoit ſçavoir ce qu'ils n'avoient jamais ſçu , & ce qu'ils ne vouloient point apprendre. Une prétention de cette eſpèce a toujours fait & fera toujours un grand nombre d'ennemis , quelque bien fondée qu'elle puiſſe être.

Cependant il eut le bonheur de plaire aux plus grands Seigneurs de Rome , par ſes diſſections , par ſes prognostics , & par les autres parties de ſon Art , ſur-tout au Préteur Sergius Paulus , à Barbarus oncle de l'Empereur Lucius , au Conſul Boetius & à Severe. Il ſe vit néanmoins forcé de ſortir de Rome , par les plaintes & les clameurs des autres Médecins de la ville , & de ſe retirer dans ſon pays , d'où les Empereurs Marc Auréle & Lucius Verus le firent bien-tôt revenir à Rome , & depuis il n'en ſortit plus.

On peut dire que Galien fut le plus grand Médecin de ſon ſiècle , ſoit pour la Théorie , ſoit pour la

Pratique, comme il paroît par ses
 ſçavans & nombreux ouvrages,
 dont il y en a ſeulement ſur la
 Médecine plus de cinq cens, &
 plus de la moitié encore par ra-
 port à d'autres ſciences. Il a écrit
 ſur la Médecine des choſes admi-
 rables, & il a été le grand reſtau-
 rateur de la doctrine d'Hippocra-
 te, contre celle des Méthodiſtes,
 qui juſqu'à ſon tems s'étoient tou-
 jours maintenus avec diſtinction.
 Car toutes les ſectes de Médecine
 ſubſiſtoient encore; il y avoit des
 Dogmatiſtes, des Empiriques, des
 Méthodiſtes, des Epifyntheticques,
 des Eclectiques, & des Pneumati-
 ſtes; mais les Méthodiſtes avoient
 la plus grande vogue. Les Dogma-
 tiſtes étoient fort diviſés entr'eux,
 Les uns tenoient pour Hippocrate,
 les autres pour Eraſiſtrate, & les
 autres pour Aſclepiade. Galien ne
 ſe déclara pour aucune ſecte, & les
 étouffa toutes. Son principal but

fut d'abord l'établissement de la doctrine d'Hippocrate. Personne ne l'avoit jamais étudiée comme lui ; c'étoit sur ses idées qu'il avoit formé les siennes , principalement pour ce qui concerne le pouvoir de la nature , la doctrine de l'attraction * , les signes des maladies , les circonstances d'une crise , &c. Cependant dans quelques-unes de

* On ne sçait ce que l'auteur veut dire ici par *sa doctrine de l'attraction*. S'il entend qu'il y a des corps qui en attirent d'autres , dans le sens non de Newton , mais des Newtoniens , qui d'un être logical font un être physique , & prétendent qu'il y a des corps qui ont réellement la vertu d'en attirer d'autres , c'est dire une sottise , digne des imbecilles Peripateticiens. Si par attraction il entend seulement qu'il y a des corps vers lesquels d'autres sont mus suivant les

loix du mouvement & de l'impulsion , & qu'il ne prenne le mot d'attraction , que comme un terme de Logique , comme on dit que l'aimant attire le fer ; alors il n'y a rien que de raisonnable dans ce que l'auteur dit ici. Il est certain qu'il y a de *l'électricité* dans bien des corps , & que la Médecine doit y faire attention. Mais un auteur Anglois qui parle aujourd'hui d'*attraction* est suspect. On craint qu'il ne veuille dire une impertinence péripatéticienne.

ces choses, il faut avouer qu'il a porté ses spéculations un peu trop loin, & qu'il en a multiplié d'autres sans fondement; par exemple, ses *tempéramens*, & ses *pouls*, sur lesquels il ne raisonne pas avec assez de justesse, faute d'avoir connu ce que la Philosophie & l'Anatomie des Modernes ont decouvert.

Galien, qui avoit plus de génie & de sçavoir que tous les autres Médecins de son tems, s'estima trop lui-même, & n'estima pas assez ceux de sa profession. Il se comparoit à l'Empereur Trajan; & se croyoit aussi utile au Public. Les Médecins qu'il maltraita, le maltraitèrent à son tour.

Il avoit deux maximes, qui influoient beaucoup sur sa pratique. L'une étoit, qu'une maladie devoit être guérie par son contraire: l'autre, qu'il falloit aider la nature

* V. son livre de la Méthode, c. 8.

par quelque chose qui lui fût analogue. L'une & l'autre maxime étoient tirées d'Hippocrate, celui de tous les anciens Médecins qu'il suivoit le plus, excepté dans la Pharmacie, où de nouvelles découvertes lui firent prendre une nouvelle route. Mais il lui arrive souvent de ne s'éloigner ainsi d'Hippocrate que pour s'égarer. La connoissance des parties du corps humain, qui s'étoit beaucoup perfectionnée depuis le Médecin Grec, avoit appris plusieurs choses relatives aux maladies, & qu'il étoit impossible de découvrir par la simple conjecture. Cependant cela donnoit lieu à des raisonnemens & à des disputes, qui ne soulageoient point du tout les malades. On ne raisonna pas seulement sur la nature des maladies : on voulut aussi mettre dans un nouveau jour la matière médicale, & on raffina beaucoup sur les médecines sim-

ANCIENNE ET MODERNE. III
ples & composées, & sur leurs
effets.

Comme Galien scavoit plus d'Anatomie & de Physique, qu'aucun de ses prédécesseurs & de ses contemporains, il ne fut pas des derniers à s'appliquer à l'étude de ces choses, quoiqu'Hippocrate & les plus habiles Médecins de l'antiquité lui donnassent peu de secours sur ces matières. Mais les regardant comme importantes, il crut ne les pouvoir exposer trop clairement. Ainsi après y avoir donné toute son application, il épuisa toutes les forces de sa raison, particulièrement au sujet des vertus de la Pharmacie, qu'il expliqua suivant les quatre qualités cardinales, & leur différentes combinaisons. Mais quoiqu'il ait fait voir en cela beaucoup d'esprit & de sagacité, il faut néanmoins avouer qu'il a laissé cette partie de la Médecine dans un bien plus mauvais

état qu'elle étoit avant lui. Cependant il déclare ailleurs, en parlant de son maître *Pelops*, qu'il blâme d'avoir entrepris de tout expliquer*, que s'il n'étoit pas persuadé de connoître une chose par lui-même, il n'entreprendroit jamais d'en convaincre les autres. Tant il est naturel de ne pas voir en soi les défauts qu'on apperçoit dans autrui.

A l'égard de la saignée, il la mettoit plus souvent en pratique qu'Hippocrate, & il est le premier qui ait fait mention de la quantité de sang qu'il faut tirer. Il est à propos de remarquer aussi, qu'il saignoit en tout tems, la nuit aussi bien que le jour, mais jamais les enfans au-dessous de l'âge de quatre ans, & rarement les vieillards. Lorsqu'il étoit nécessaire de saigner & de purger, il commençoit

* *De simplic. medicam. Facult. L. 2, n. 24. De cancris ustris.*

toujours par la saignée. Il n'usa jamais de sangsues, remède inventé par *Thémison*, ou au moins par les Méthodistes. En un mot, sa pratique étoit conforme à celle d'Hippocrate ; avec cette différence néanmoins, que l'un se fondeoit principalement sur l'expérience & l'observation, & l'autre sur le raisonnement. Hippocrate a occasionné peu de contestations entre les Médecins ; au lieu que Galien a jetté les semences d'une infinité de disputes éternelles & interminables.

Il est certain que dans l'Anatomie Galien a surpassé tous ceux qui l'avoient précédé. Il disséquoit les hommes aussi-bien que les animaux : mais il n'avoit pas la même commodité de faire ses dissections sur le corps humain, que sur les bêtes. Les singes étoient principalement les sujets qu'il choisissoit pour disséquer, & il conseille cette dissection

à ses Pupilles, afin que lorsqu'ils auroient l'occasion de disséquer un corps humain, ils puissent connoître plus aisément la manière de perfectionner l'Anatomie. Les enfans que la barbarie de leurs parens avoit exposés, ou les hommes que l'on trouvoit assassinés dans les campagnes, étoient en quelque sorte tous les corps humains dont il pouvoit s'emparer pour les disséquer secrètement. Car il n'y avoit alors aucune opération publique de ce genre. Les squelettes étoient extrêmement rares, & ceux dont on faisoit usage, se trouvoient par hazard sur des montagnes, dans des cavernes, & autres lieux pareils, & ils n'étoient préparés par aucun Anatomiste. C'est pour cela que Galien exhorte ses Pupilles à aller à Alexandrie, parcequ'on y enseignoit l'Ostéologie par l'inspection des squelettes. On peut voir quels progrès il fit dans l'A-

ANCIENNE ET MODERNE. 115
anatomie , en lifant fes ouvrages fur
ce fujet , & fur-tout fon livre admi-
rable *De usu partium*. Mais il y eft
question plutôt de l'Anatomie des
animaux , que de celle du corps hu-
main. Vefale a démontré que Ga-
lien décrit les parties du finge &
d'autres animaux , & non pas tou-
jours celles des hommes. Quoiqu'il
en foit ; Galien a fait voir qu'il étoit
un très-grand génie , & l'homme
du monde le plus laborieux : enfin
il eft digne de la haute réputation
dont il jouit.

Nous ne pouvons cependant
nous empêcher de remarquer , que
ce grand Médecin a fait un tort
confidérable à la Médecine , par fes
raisonnemens subtils touchant dif-
férentes parties de cet Art , fondés
fur fes élemens , fur fes qualités
cardinales , & autres pareilles chi-
mères , qu'on a bien de la peine à
pardonner à un écrivain d'ailleurs
fi judicieux. Il m'a toujours paru

étonnant qu'un homme qui avoit fait une étude si particulière des écrits d'Hippocrate, qui entendoit si bien sa doctrine, & qui mettoit ses observations au-dessus de toutes celles qui avoient jamais été faites, ait été néanmoins celui qui a le plus contribué à établir une doctrine entièrement opposée à celle de ce fameux Médecin ; doctrine, qui n'est propre qu'à fournir de la matière à la dispute. Personne n'eut jamais une si haute estime pour Hippocrate que Galien : personne ne connut aussi-bien que lui l'utilité de ses observations. Cependant personne n'a plus éloigné les esprits de la doctrine de ce grand maître, pour les plonger dans l'incertitude des spéculations. Il auroit sans doute bien mieux fait d'étudier avec application les meilleurs auteurs de l'antiquité, de les éclaircir, & de les concilier, autant qu'il eût été possible, que de se livrer ainsi

à une vaine théorie, qui fait perdre de vûe ce qu'on doit avoir sans cesse devant les yeux. Mais hélas ! par malheur pour nous, Galien pensa autrement, peut-être par le desespoir de ne pouvoir jamais surpasser Hippocrate en se conformant à sa doctrine ; & depuis lui le plus grand nombre des Médecins ont jugé qu'il étoit plus commode & plus flateur pour eux de suivre les principes de Galien , & qu'en écrivant comme lui, ils se feroient plus de réputation , qu'en suivant la méthode d'Hippocrate. Ils ont donc embrassé généralement ce pernicieux systême ; enforte que durant plusieurs siècles on n'a fait que peu de progrès dans la Médecine , ou plutôt qu'on n'en a point fait du tout. Les autres Médecins Grecs, si l'on excepte *Trallien*, & tous les Médecins Arabes, ont été Galenistes , & ont suivi sa méthode.

Quant aux autres fameux Médecins Grecs après Galien, les plus célèbres sont *Oribasius*, *Ætius*, *Alexandre* & *Paul*, dont la plupart n'ont fait que compiler les écrits des autres Médecins & de Galien en particulier. C'est de lui qu'ils ont tiré ce qu'ils ont de meilleur sur l'Anatomie, la Médecine, & la Chirurgie, suivant l'état où ces connoissances étoient alors, outre quelques remarques, qui leur sont propres, mais qui paroissent assez inutiles. Un célèbre Médecin Anglois à fait voir depuis peu avec beaucoup d'esprit, en quoi consistent ces remarques, & combien peu on doit s'y fier. C'est le Docteur *Jean Freind*: ainsi il est inutile que je m'y arrête. Cependant pour faire connoître le mérite de ces Médecins, je crois devoir en dire quelque chose.

Oribasius naquit à Pergame, patrie de Galien. Elevé à l'école de

Zenon le Cyprien, il devint un des plus grands Médecins speculatifs de son tems. L'attachement qu'il eut pour la doctrine de son Compatriote, principalement en ce qui concerne l'Anatomie, l'a fait nommer le Singe de Galien. On peut juger par là du goût de ses écrits, qui ont été en grand nombre, mais dont il ne nous reste que peu de chose. Il pratiqua à Constantinople, où il mourut vers la fin du quatrième siècle de l'Ere Chrétienne.

Ætius étoit d'Amida en Mésopotamie; & exerça la Médecine à Alexandrie. Il pratiquoit lui-même la Chirurgie, & il nous a donné des remarques sur chaque sorte d'opération Chirurgique, excepté par rapport aux fractures & aux luxations. Il est plus clair & plus solide qu'*Oribasius*, mais selon le sentiment de *Fabricius ab aqua pendente*, il est inférieur à *Paul*, & il l'emporte

pourtant sur Celse même, en ce qui concerne les yeux. En un mot ce fut un fort bon Praticien en général; mais il est fort ennuyeux, surtout quand il traite de la goutte: il rebute & révolte même son lecteur, lorsqu'il parle de l'asthme invétéré & de l'empyème. Il ordonne que dans ces cas on applique au malade le cautère en cent endroits du corps. Il aimoit beaucoup les applications de remèdes externes, appelés topiques, & il ne raisonne pas mal sur les vertus de quelques-uns de ces remèdes. Il nous a donné quelques remarques sur les Charmes & les Amulettes, qui étoient si en vogue chez les Egyptiens, avec plusieurs réflexions sur la Pharmacie. Il est le premier Médecin Grec, Chrétien, qui fasse mention de ces Amulettes. Il nous a aussi conservé différens fragmens de l'antiquité, qu'on ne trouve point ailleurs. *Ætius* fleuris-

soit vers la fin du cinquième siècle.

Alexandre étoit né à Tralles, ville fameuse de Lydie, & patrie du célèbre *Thesalus*, où l'on parloit la langue Grecque mieux qu'ailleurs. Il fut contemporain d'*Ætius*, dont il fait mention dans ses écrits, & dans une grande estime à la Cour de l'Empereur Justinien. Son pere, qui étoit Médecin, prit grand soin de son éducation. Il voyagea beaucoup & se rendit à Rome où il s'acquit une grande réputation, ainsi que dans tous les lieux où il demeura. Sa doctrine étoit différente de celle d'*Ætius* & d'*Oribasius*, & il a plus qu'eux l'air d'un écrivain original. Ses ouvrages sont si méthodiques, quoiqu'il ne fût point du tout de la secte des Méthodistes, qu'on peut le regarder, avec Arethée, comme le meilleur auteur en Médecine qui eut paru depuis le tems d'Hippocrate. Sa partie Diagnostique est admirable,

sur-tout lorsqu'il fait voir la différence entre deux maladies qui paroissent assez semblables, comme la pleurésie & l'inflammation du foye, la pierre & la colique, &c. *Ætius* & *Oribase* sont en cela de foibles Médecins. Il est aussi fort exact dans l'exposition qu'il fait des vertus des Médecines, & dans ce qu'il enseigne sur le tems & la manière d'en faire usage. Mais il est quelquefois trop crédule sur cette matière, & même un peu superstitieux. Sa méthode en général, est toujours conforme aux circonstances des maladies, & toutes les fois qu'il entreprend de raisonner sur la pratique, par exemple, sur la saignée dans l'esquinancie, il le fait d'une manière admirable. Il paroît qu'il n'a écrit que dans un âge très-avancé, & lorsqu'il avoit une fort grande expérience*, qui pourtant n'accom-

* C'est ce que de vieux Médecins qui ont vroit faire tous les pratiqué avec succès. Les

pagne pas toujours la vieillesse. Un Médecin peut vivre cent ans, & n'avoir que peu de connoissances de cette espèce; s'il ne s'est pas appliqué à faire des observations judicieuses & exactes sur les cas qu'il a eus devant les yeux: je dis, judicieuses & exactes, parceque les observations légères & précipitées ne sont d'aucune utilité: au lieu d'instruire, elles égarent.

Un contemporain d'*Alexandre* fut *Jacobus Psychrestus*, premier Médecin de Leon le Grand. Il avoit beaucoup d'esprit & de capacité & étoit si aimé de l'Empereur & de tout le public, que le Senat lui éleva une Statue dans les bains

<p>Ecrits qu'ils laisseroient au Public lui seroient bien plus utiles, que tous les ouvrages Galéniques de nos Médecins speculatifs, qui n'ont jamais pratiqué, & qui ne se sont fait aucune réputation. Mais plus un</p>	<p>habile Médecin est vieux, plus il est recherché; plus il a de pratique, & par conséquent plus il gagne. Il aime mieux continuer de s'enrichir par ses visites, que d'enrichir la postérité par ses observations.</p>
---	---

124 DE LA MEDECINE
de Zeuxippe, construits par l'Empereur Severe. On lui en érigea aussi une autre à Athenes. Ce fut un si exact observateur (ce qui est bien remarquable par rapport à ce tems-là) qu'on a dit de lui, entre autres choses, que ses prognostics ne s'étoient jamais trouvés faux. A l'égard de sa pratique, il ordonnoit fort fréquemment des clystères & des suppositoires. Par rapport à sa façon d'exercer la Chirurgie, il employoit rarement le feu & le sçalpel, & il n'étoit pas ami de la saignée. Son zèle pour le bien public égaloit son grand génie; & son ardeur extrême pour le progrès de son Art faisoit dire que l'ame d'Esculape avoit passé dans son corps.

A l'égard de *Paul*, le quatrième & le dernier des Médecins Grecs, il vivoit dans le 7^e siècle, & il étudia à Alexandrie, avant qu'*Amrou* *

* *Prideaux* dans sa *Connection*. p. 2. l. 1. l'appelle *Amrus*.

l'eût prise. Alexandre étoit son auteur favori , & il copia une partie de ses ouvrages , dont il emprunta jusqu'aux expressions. Il est solide & précis dans ses descriptions , & le premier qu'on sçache , qui ait fait profession d'accoucher les femmes. Quant aux opérations de Chirurgie , c'est de tous les Anciens celui qui a le mieux écrit sur cette matière * , étant même à certains égards préférable à Celse. *Fabricius ab aqua pendente* avoit de lui une si haute opinion , qu'il prend par-tout pour texte la doctrine de Celse & de Paul : ses observations , & tous ses raisonnemens consistent principalement à expliquer ces deux auteurs.

Ces quatre Médecins dont je viens de parler sont appelés par nos auteurs les quatre Médecins classiques Grecs , noms qu'ils ont

* V. Son sixième Livre.

mérité pour leur esprit judicieux ; & leur manière d'écrire. *Psychreste* n'est point mis de ce nombre , étant plus estimable pour son caractère humain , que pour sa profonde capacité. Pour ce qui est des autres Médecins Grecs d'un rang inférieur , & d'un tems plus recent , la lacune de 500 ans dans l'Histoire Grecque , sçavoir , depuis 560 , jusqu'au règne d'Isaac Comnène en 1060 , ne nous a laissé connoître qu'un fort petit nombre de ces Médecins de quelque réputation ; tel que *Pallade le Sophiste* , qui demouroit à Constantinople , & qui écrivit un commentaire sur Hippocrate , & *Théophile* qui a fait un ouvrage sur l'urine. C'est le premier auteur de ce genre , qui nous reste. Il faut avouer qu'il a traité son sujet avec beaucoup de sagacité ; mais il est redevable à Hippocrate & à Galien de beaucoup de choses. Il a écrit de la même manière sur les

excrémens & sur l'Anatomie.

Mais le plus grand de tous les Médecins Grecs d'un âge inférieur, est *Attuarius* de Constantinople. Quoiqu'il n'ait presque rien écrit que d'après Galien, *Ætius* & Paul, & que toutes les maladies dont il parle, soient celles dont les Médecins Grecs avoient traité avant lui, il dit néanmoins sur ce sujet des choses particulières, & qui lui sont propres, principalement sur l'urine & le pouls, dont il avoit coutume de faire usage à la fois pour ses indications. Il a écrit sept discours ingénieux sur l'urine, & a en quelque sorte épuisé le sujet. Il est le premier de tous les auteurs Grecs, qui ait fait mention des doux purgatifs, comme de la Casse, de la Manne & du Sené, & autres semblables. Il avoit lu apparemment les Médecins Arabes, & il paroît que c'est d'eux qu'il avoit emprunté ces sortes de purgations.

Ses descriptions sont fort exactes. Dans ses opinions philosophiques il est Galeniste, & Aristotelicien. Son style est d'ailleurs assez pur. Il employe souvent l'ancien dialecte Attique, principalement dans ses écrits philosophiques.

C H A P I T R E I I I .

De l'Etat de la Médecine parmi les Arabes, &c. jusqu'à la renaissance des Sciences.

NOUS avons vû jusqu'ici l'état de la Médecine chez les Grecs & les Romains : il s'agit maintenant de celui où elle a été parmi les Arabes, nation ignorante & barbare, qui commença à connoître les auteurs Grecs à la prise d'Alexandrie par Amrou, en l'année 640. Ennemis ou contempteurs des sciences, dont ils se plai-

soient à abolir tous les monumens, ils détruisirent d'une manière indigne la fameuse Bibliothèque d'Alexandrie. Ils n'en brulèrent pas tous les Livres à la fois; ils les distribuèrent dans les bains de la ville, dont le nombre montoit alors à 4000, & tous ces livres furent consumés en six mois : à peine en échappa-t-il quelqu'un, & de ceux-ci furent principalement les livres de Médecine. Cette Bibliothèque n'étoit pas celle de Ptolémée, qui étoit si vaste, & si nombreuse, & qui avoit couté tant d'argent, & de peine à former. C'étoit la Bibliothèque fondée par Cléopatre, lorsque la plus grande partie de la première eût été malheureusement brulée, dans le tems de la guerre entre César & Pompée. Comme la curieuse collection d'Attale Roy de Pergame, & une infinité d'autres livres rassemblés par plusieurs particuliers avoient été acquis par

Cléopatre & par les Rois d'Egypte ses successeurs, qui n'épargnèrent rien pour réparer la perte de l'ancienne Bibliothèque, celle-ci étoit devenue la plus complete & la plus riche de l'univers. Quelque tems après on établit des Ecoles de Médecine. Mais en l'année 721 ces Ecoles furent transférées à Antioche & à Harran ; ce qui ne ruina pas absolument l'étude de la Médecine ; (car on continua de la cultiver) mais elle ne fut plus honorée comme auparavant, & elle ne fournit plus d'hommes excellens.

La première version que l'on fit des Auteurs Grecs, fut en Syriaque, les Syriens étant plus portés aux sciences speculatives que les Arabes. Dans la suite ils furent traduits du Syriaque en Arabe ; & il est à remarquer que dans toutes les versions ou imitations Arabes, les Auteurs Grecs ont toujours été défigurés.

A l'égard des ouvrages de leurs Médecins , ils suivent Hippocrate & Galien , en tout ce qui concerne la théorie des maladies ; & de tems en tems ils y infèrent de mauvaises choses qui font d'eux , & qui le plus souvent ne signifient rien. Ces Médecins avoient été élevés dans l'Orient , où la doctrine d'Hippocrate étoit fort connue , depuis que l'Empereur Aurelien y avoit envoyé quelques Médecins Grecs , pour faire plaisir à sa fille mariée à Sapor Roy de Perse , qui résidoit à Nisabur , capitale du Chorasane.

Le plus ancien , le plus complet , & le plus solide ouvrage que nous ayons touchant l'ancienne Médecine Arabesque , & les Ecrivains de cette nation , a été composé par *Hali-Abbas* , qui vers l'an de J. C. 980 , composa son *Almaleci* , ou *Livre Royal* , qu'il nous a donné comme un parfait système de Médecine , prétendant par ce système

suppléer aux défauts de tous les autres, & marquant où *Hippocrate*, *Galien*, *Oribase*, & *Paul* se sont trompés. Nous apprenons de lui que les ouvrages originaux de *Mesue* sont perdus, & que ceux que nous avons aujourd'hui sous le nom de *Sérapiion*, sont véritablement de cet auteur; en sorte que c'est le premier livre de Médecine en langue Arabe; car celui de *Mesue* a été probablement écrit en Syriaque.

Rhazès, né à *Rhei*, ville de l'*Irack* Persan, ou peut-être dans la province de *Chorasan*, & mort en 932, est le chef des Médecins Arabes, & un des plus anciens: c'est d'après lui que, sans excepter même *Avicenne*, ils ont composé leurs ouvrages. Son *Continent* est principalement tiré d'*Ætius* & de *Paul*, & il le donne comme un corps entier de Médecine, aussi complet que celui d'*Hippocrate*, mais sans

aucun ordre. *Rhazès* avoit cependant de grandes parties , & par rapport à son siècle c'étoit un sçavant Médecin , comme il paroît par son traité de la petite vérole , maladie nouvelle alors , qui parut pour la première fois en Egypte , il y a environ onze cens ans , du tems d'Omar successeur de Mahomet. Il l'a décrite le premier avec une si grande exactitude , que durant cinq cens ans on n'a presque rien eu à y ajouter. On estime encore son livre sur les maladies des enfans , qui est le premier ouvrage sur ce sujet , & ses Remarques sur les bons Médecins & sur les Charlatans. Enfin il a été si fameux parmi les Arabes , qu'ils l'ont appelé leur Galien ; & même son *Abregé de Médecine* , qui est tiré de son grand ouvrage intitulé le *Continent* , a eu une grande réputation durant quelques siècles. Il vaut presque les écrits des Médecins Grecs , dont néanmoins il

a tiré la plupart des choses qu'il renferme. On prétend qu'il étoit fort versé dans l'Alchimie : c'est le premier Médecin qui en ait fait mention.

Avicenne, le plus fameux Médecin Arabe après Rhazès, naquit à *Bochara* dans le Chorasán, vers l'an 980, & mourut vers l'an 1058. Il eut de grands talens ; mais il étoit si livré à son plaisir, que l'on disoit de lui à *Ispahan*, où il demouroit, que toute sa Philosophie ne pouvoit lui donner de la sagesse, ni toute sa Médecine de la santé. Ses écrits, célèbres jusqu'au tems de la renaissance des sciences, ont été intitulé par lui-même, *Canon* ; ils sont entièrement tirés de Galien, de Rhazès & d'*Haly-Abbas* ; mais il est inférieur à celui-ci.

Avenzoar, autre célèbre Arabe, pratiqua à Séville dans l'Andalousie, qui étoit alors le lieu de la résidence d'un Calife Mahome-

tan ; il jouit d'une heureuse santé jusqu'à l'âge de 135 ans. Ce fut un Médecin très occupé , & qui fit beaucoup d'observations , & des remarques sur des choses qui n'avoient point été traitées avant lui ; par exemple , sur l'inflammation ou abcès dans le Médiastin , sur un abcès dans le Péricarde , sur une hydropisie de cœur. Il fut l'ennemi de tous ceux qui prétendoient faire quadrer les Médecines avec la constitution de leurs malades , comme *Alkind* faisoit , & il ne fut pas tout à fait exempt de superstitions en d'autres choses. Il croyoit , par exemple , que de tirer la pierre de la vessie d'un malade , étoit une chose indécente & contraire à la pudeur , & qu'un homme qui avoit de la religion , ne devoit jamais entreprendre cette vilaine opération. Il s'appliqua beaucoup à la Pharmacie , & il faisoit une estime particulière de l'hellebore noir ,

en purgatif. Il est le premier Médecin qui fasse mention du Bézoar, dont il ordonne trois grains dans la jaunisse occasionnée par le poison. Il s'appliqua aussi à l'étude de la Chirurgie, & il traite en particulier des luxations & des fractures.

Averrhoès, appelé le Commentateur, à cause de ses nombreux écrits sur Aristote, naquit à Cordoue & mourut à Maroc. Il connoissoit le fils d'*Avenzohar*, aussi il a vécu peu de tems après celui-ci. Son *Abregé de Médecine* est tiré des autres Auteurs, avec peu de changement & d'augmentation ; mais il y a plus mêlé de Philosophie Aristotelicienne que les autres Arabes. Son Anatomie est entièrement la même que celle de Galien. Sa pratique n'a rien de neuf, & il ne paroît pas en avoir eu beaucoup.

Après lui vint *Alsaharavius*, qu'on suppose être le même qu'*Al-*

bucasis, ou du moins avoir pris de celui-ci toute sa Chirurgie. On croit qu'il a vécu vers le douzième siècle, par la description qu'il fait des flèches des Turcs. Les Arabes le regardent comme leur neuvième Médecin. Sa *Méthode de pratiquer*, qui est divisée en trente-deux Traités, est prise pour la plus grande partie de *Rhazès*. Sa Chirurgie est étendue & très-exacte : pour ce qui regarde la Lithotomie, il décrit le même lieu pour la section que le *Frere Jacque*, & M. *Raw* ont choisi dans ces derniers tems, par raport à la taille laterale. Il a une haute opinion du cautère, & il a été plus hardi opérateur que tous ceux qui l'avoient précédé.

La Médecine, ainsi mise en pièces par les Arabes en général, ne laissa pas de leur être redevable de quelques progrès. Ce furent eux, par exemple, qui commencèrent à introduire la Chimie dans la

Médecine. Ils enrichirent considérablement la Botanique & la matière Médicale, & perfectionnèrent la Pharmacie. Pour l'Anatomie, elle resta telle qu'elle étoit ; cependant la Chirurgie fit des progrès par le moyen d'*Albucasis*. Mais en général, si on considère tous les avantages qu'ils avoient pour perfectionner l'Art, & le tems qu'ils ont eû de le faire, on jugera que leurs progrès ont été bien foibles.

Il est vrai qu'il y eut des Professeurs de Médecine, en Hébreu, en Arabe, & en Latin, à Salerne, vers le milieu du septième siècle ; & qu'en l'an 802, Charlemagne y fonda un Collège, qui est le premier de cette espèce qu'on sçache avoir été fondé en Europe. Mais qu'est-ce que tout cela produisit ? On ne peut pas dire que la Médecine en devint meilleure, lorsqu'on fait quelque réflexion sur le Livre

intitulé *l'Ecole de Salerne* ; compilation faite un peu après l'an 1100, & dédiée au nom de ce Collège à Robert Duc de Normandie, fils de notre Guillaume le Conquérant, & qui ayant été blessé à la Terre Sainte, à son retour s'arrêta à Salerne, pour y consulter les Médecins. Cet ouvrage nous fait voir quel étoit le peu de génie & de science de cette Ecole, malgré l'espace de tems qui s'étoit écoulé depuis sa fondation. Il n'est pas aisé de dire ce qu'elle devint après *Constantin l'Africain*, fameux membre de ce Collège, vers la fin du douzième siècle. Ce Constantin fut un grand compilateur de Médecine, sur-tout depuis *Haly-Abbas*, & il semble avoir été le premier qui ait introduit en Italie la Médecine Grecque, ou Arabique. Quoiqu'il en soit, il ne paroît pas que cette école eût fait de grands progrès C'est que les Juifs, qui avoient pris soin de

se rendre très-habiles dans la langue Arabe , étoient les plus célèbres Médecins de ce tems-là , & faisoient leur séjour dans presque toutes les Cours des Princes Chrétiens. Ils avoient une espèce d'Université à *Sora* en Asie, dès l'an de J. C. 200 , & depuis ce tems-là ils avoient toujours fait un assez bon trafic de la Médecine.

Il y avoit pareillement plusieurs Ecoles de Médecine en Espagne , du tems d'Avenzohar , principalement à Toledé , dont il appelle les Professeurs des *hommes sages*. Mais il ne paroît pas qu'ils ayent rien fait d'extraordinaire. Ils suivirent la route des autres , & s'occupèrent à commenter tantôt un Auteur , tantôt un autre , suivant leur fantaisie , sans rien produire de nouveau , & sans rien faire pour l'avancement de la Médecine.

L'Université de Montpellier fleurissoit aussi vers le même tems ,
par-

particulièrement dans le douzième siècle ; mais elle ne produisit rien de nouveau. La doctrine des Arabes y dominoit , & celui qui enseignoit les plus subtils commentaires , étoit regardé comme le plus grand des Médecins.

Après le douzième siècle , la Médecine commença à tomber en Asie , & à fleurir davantage en Europe. La Chimie fut beaucoup cultivée en Angleterre par *Roger Bacon* , appelé communement *Frere Bacon* , l'ornement de son siècle & de sa Nation. Il naquit à Ilchester , ou aux environs , en 1214 , à peu près cent ans après Averrhoès , & il mourut en 1292. *Arnaut de Villeneuve* , Milanois , ce fameux commentateur de l'*Ecole de Salerne* , & ami de *Raimond Lulle* , cultiva aussi beaucoup la Chimie. Mais les Médecins de ce tems-là ne se soutenoient que par leur ancien jargon , & étoient obligés d'user de

toutes sortes de supercheries & de stratagèmes, pour cacher leur ignorance. C'est ainsi, par exemple, que *Jean de Gaddesden*, fameux Médecin Anglois, qui prit ses degrés à Oxford en 1320, ayant été mandé à la Cour, pour traiter le fils du Roy Edouard, malade de la petite vérole, le fit envelopper dans une étoffe d'écarlate, & ordonna que tout ce qui environnoit son lit, fût de la même couleur, afin de pouvoir amuser la Cour par ce pompeux appareil, & de passer pour un Médecin d'une grande capacité. Il usoit souvent de semblables stratagèmes, lorsqu'il en avoit l'occasion, & quelque ridicule que soit celui que je viens de dire, ce fut le premier Médecin Anglois employé à la Cour. Car tous les Médecins du Roy avoient toujours été étrangers. Il fut généralement regardé comme un homme très-sçavant; tant la Médecine

étoit alors dans un état pitoyable.

La Chirurgie fut à la vérité sur un meilleur pied durant quelque tems. *Albucasis* étoit un grand maître en cette partie, & ses ouvrages ne tardèrent pas à être apportés en Italie. *Paul* aussi, & *Ætius*, mais sur-tout *Paul*, étoient généralement regardés comme très-habiles en Chirurgie. Alors *Placentinus* appelé autrement Guillaume de *Saliceto*, (ce fut le premier écrivain praticien, qui ordonna des remèdes tirés de la Chimie) devint très-célèbre, & mourut en 1280. *Lanfranc* s'acquît aussi beaucoup de réputation ; mais principalement *Guido de Cauliaco* (Gui de Chaulieu) qui vint peu de tems après, & que Fallope, excellent Juge, compare à Hippocrate. Il fut Professeur à Montpellier, & devint Médecin du Pape Clément V, & de son successeur. C'est lui qui nous a laissé la description de

144 DE LA MEDECINE
ce terrible fleau de 1348, qui s'étendit dans tout le monde, & fit périr le quart du genre humain. Il étoit alors à Avignon. *Paul & Albucasis* sont ses auteurs favoris; mais il ne connoît point du tout Celse.

Mundinus, Milanois, fit alors revivre l'étude de l'Anatomie. En 1315, il fit une compilation de tout ce qui concerne cette science. Cet ouvrage, tout imparfait qu'il est, a eu une si grande vogue, jusqu'au tems de la renaissance des sciences, que les Statuts de l'Université de Padoue défendirent d'enseigner une autre doctrine dans les Ecoles.

Mais parmi tous ces Médecins, à peine en trouve-t-on un seul, (si l'on excepte *Valesco de Tarente*) qui ait écrit d'après son expérience personnelle & ses propres observations, & non d'après les livres, dont ils étoient tous de fidèles copistes. *Valesco* n'entendoit point le Grec,

ANCIENNE ET MODERNE. 145

& il a écrit en mauvais Latin. Mais ayant pratiqué durant trente-six ans de suite à Montpellier, & ayant été premier Médecin de Charles VI vers l'an 1400, il a fait d'excellentes observations, sur lesquelles on se fonde encore aujourd'hui.

Vers le même tems, on commença à faire des recherches curieuses touchant les eaux minérales, sur-tout sur celles qui sont chaudes. *Michel Savanorole* de Padoue, homme de condition, écrivit un Traité, entre 1440 & 1450 sur tous les bains chauds, alors connus en Italie, & il fit plusieurs autres écrits au sujet des fièvres.



C H A P I T R E I V.

*De l'Etat de la Médecine depuis la
renaissance des sciences en 1453 ,
jusqu'au tems présent.*

T E L fut l'état de la Médecine depuis l'incendie & l'entière destruction de la Bibliothèque d'Alexandrie. Tant s'en faut que la Médecine judicieuse des Grecs eût été fortifiée & perfectionnée par les Arabes , que même la langue dans laquelle leurs excellens ouvrages sont écrits , fut entièrement perdue. Pendant plusieurs siècles à peine sçut-on ce qu'ils contenoient , si l'on excepte ce qu'on en pouvoit recueillir dans les grossiers & ennuyeux écrits des Médecins Arabes , gens entêtés , & si éloignés de perfectionner ce qu'ils avoient trouvé dans les Anciens , que , com-

me nous l'avons déjà remarqué, leurs versions & leurs commentaires sont fort au-dessous des originaux. C'est ainsi que l'Art de la Médecine fut dans un très-misérable état, depuis le septième jusqu'au quinzième siècle. A peine quelques Médecins essayèrent-ils durant ce long espace de tems, de faire eux-mêmes quelques observations, ou de se distinguer de la foule, si ce n'est tantôt par des supercheries & des charlatanneries, & tantôt par d'obscurs & ennuyeux commentaires.

Avant la fin de ce quinzième siècle, plusieurs choses concoururent à la renaissance des sciences parmi nous. Constantinople fut pris par les Turcs en l'année 1453, & les Manuscrits Grecs qui étoient conservés dans cette Ville, furent pour la plupart apportés en Europe, par *Théodore Gaza*, & par quelques autres sçavans. Le noble

Art de l'Imprimerie fut inventé vers ce tems-là ; Art admirable, qui a répandu les trésors de la Science dans toute l'Europe. Les Scavans de ce tems-là firent une étude particulière des ouvrages des Anciens, & furent protégés par différens Princes, sur-tout par les Maisons de France & de Médicis. Je ne dois pas oublier ici la générosité de notre Roy Henri VIII, qui par le conseil du Cardinal *Woolsey*, ce grand Protecteur des Lettres, fonda le Collège des Médecins de Londres, d'où sont sortis les hommes les plus célèbres. Le plus fameux, si l'on excepte *Harvey*, a été *Linacre*, qui engagea le Cardinal à faire ce glorieux établissement, & qui dans la suite le combla lui-même de ses bienfaits.

Les sciences, que des particuliers avoient ainsi fait renaître, & que des Princes eurent la gloire de protéger, firent de grands progrès

en peu de tems , malgré toutes les difficultés qui pouvoient s'y opposer. Ces progrès ne furent point arrêtés par la terrible & funeste naissance du mal Vénérien , qui commença ses ravages en Italie l'an 1492 , & qui du siège de Naples en 1494 , se communiqua à toute l'Europe. Cette maladie au contraire contribua à la perfection de la Médecine , en ce que tous les Médecins s'appliquèrent à en chercher la cause , s'il étoit possible , ou au moins examinèrent si les anciens Auteurs en avoient eu quelque connoissance ; ce qui les engagea à les étudier sérieusement. On fit dans le même tems une étude particulière de l'Anatomie , dans la vûe d'y pouvoir decouvrir quelque chose qui donnât des lumières sur le nouveau mal. Suivant cette idée le fameux Chirurgien de Bologne *Jacques Carpi* , qui a fait en quelque sorte revivre cette

science, disséqua, dit-on, plus de cent Cadavres lui-même ; mais ayant disséqué, à ce que publièrent ses ennemis, deux Espagnols vivans, il fut contraint de prendre la fuite. S'il commit cet horrible crime, il rendit d'un autre côté un grand service à l'humanité, ayant trouvé le remède spécifique du mal Vénérien, dans la friction mercurielle ; ce qui lui procura des richesses immenses. *Fallope* assure, & je n'en suis point surpris, qu'il gagna cinquante mille Ducats d'or.

On continua de cultiver l'Anatomie avec succès, & un grand nombre de Médecins & de Chirurgiens s'y exercèrent avec ardeur jusqu'à *Vezale*, qui la porta à un très-haut degré de perfection. Peu de tems après *Colombe* & *Eustache*, sans parler de plusieurs autres, firent dans l'Anatomie tous les progrès qu'il étoit possible de

ANCIENNE ET MODERNE. 151
faire en ce tems-là, que la circulation du sang n'étoit point encore connue : découverte importante, dont l'univers est redevable au fameux *Harvey*, notre illustre compatriote.

Cependant on étudioit avec une extrême application les Médecins Grecs, dont les Imprimeries de Venise, de Rome & de Paris venoient de publier des éditions. Les progrès que firent les Italiens & les François en peu d'années, sont surprenans. On vit alors la Médecine prendre une nouvelle forme, & secouer le jargon insensé des écoles. *M. F. Calvus*, *Mercurialis*, *Martianus*, & quelques autres parmi les Italiens ; *Fernel*, *Duret*, *Jacot*, *Ballonius* & autres parmi les François, acquirent une haute réputation, & leurs noms méritent de vivre éternellement. Je pourrois leur associer quelques Médecins de ma Patrie : mais si l'on excepte

Linacre , *Caius* , & le Docteur *Freind* , & peut-être un ou deux encore , les Anglois se sont distingués médiocrement par l'étude & la publication des Auteurs anciens , & par le soin de les rendre intelligibles & utiles aux Modernes. En général il n'y a peut-être aucune Nation d'Europe , qui ait moins travaillé en ce genre que la nôtre , c'est-à-dire , qui ait moins eu d'Editeurs , de Scoliaſtes , & de Commentateurs des Ecrivains de l'antiquité , & particulièrement par rapport à la Médecine. Cependant on peut dire que nous n'avons pas manqué de Sçavans & d'hommes de génie , & qu'en cela nos voisins ne nous ont point surpassés. Mais notre sçavoir & notre génie se sont tournés d'un autre côté ; vers la Philosophie , vers les Mathématiques , vers les Mécaniques , plutôt que vers la Médecine : c'est , ce me semble , la raison pour laquelle , tan-

ANCIENNE ET MODERNE. 153
dis que les autres Arts ont été chez
nous portés à la plus haute perfection , depuis la renaissance des
sciences, nous n'avons cependant
fait que de foibles progrès dans
l'art de la Médecine.

Tandis que tout conspiroit à l'avancement de cet Art , par l'étude
de l'Anatomie , dans laquelle les
Modernes ont fait des découvertes
admirables , & par la publication
des écrits des anciens Médecins ,
accompagnés de judicieux & sçavans
Commentaires , la Chimie ,
qui pouvoit être si utile à la Médecine ,
fut tournée en quelque
sorte à sa ruine , par le honteux
abus qu'en firent des hommes également
ignorans & fanatiques , à
la tête desquels parut le célèbre
Paracelse. Les mauvais effets de
cette manie furent prévenus en
partie par le mauvais succès de
ceux qui s'y adonnèrent , & qui y
mirent trop de confiance ; & en

partie par la conduite de plusieurs grands esprits de ce tems-là , qui démontrèrent , que quelque chose que l'on pût dire de contraire , les Arts & les Sciences ne pouvoient être perfectionnées que par de judicieuses expériences & par les conclusions claires qu'on en tiroit.

Rien ne fit mieux voir la vérité de ce principe fondamental , que la grande découverte qui se fit alors de la circulation du sang , qui en un seul jour donna plus de connoissance par rapport à l'œconomie animale , que tous les siècles précédens n'en avoient pû acquérir. Elle termina toutes les disputes sur la saignée , disputes qui avoient si fort partagé les Médecins , sur-tout au commencement du quinzième siècle , & elle renversa en un moment toutes les théories des Anciens. Enfin, comme *Gassendi* l'a observé , lorsqu'il eût été

pleinement convaincu par *Pecquet*, la circulation du sang, & le canal Thorachique, sont les deux poles autour desquels toute la Médecine doit désormais tourner. A ces deux importantes découvertes il faut encore en ajouter une autre, un peu plus ancienne que celle de Harvey, mais qui par rapport à l'utilité ne lui est pas beaucoup inférieure.

Il n'y a point de dogme plus ancien dans la Médecine, que celui qui enseigne, que chaque animal est capable de recevoir & de rendre. C'est ce que les Anciens appelloient, *ἐκπνοή* & *εἰσπνοή*, *expiration* & *inspiration*. La santé dépend, selon eux, d'une sorte de proportion entre ce qui entre dans notre corps dans un tems, & ce qui en sort dans un autre. C'est la doctrine constante de l'antiquité. Mais de quelle manière se font les évacuations, & quelle est la proportion qu'il faut observer? C'est

ce qui avoit été peu éclairci avant le fameux Médecin d'Italie, qui parut au commencement du dernier siècle ; & qui dans la vûe d'acquérir & de répandre des lumières sur ce point important, fit sur lui-même une infinité d'expériences nouvelles & curieuses, dont nous avons le résultat dans ce petit, mais excellent livre, si connu sous le nom de *Medicina statica Sanctorii* ; ouvrage, qui par son utilité réelle peut aller de pair avec tous les meilleurs livres de Médecine.

La doctrine de la transpiration, soit sensible soit insensible, les effets des airs différens, des eaux, des mets, des boissons, du sommeil, de la promenade, de l'exercice, du repos, de l'usage des femmes, & des passions, sont traités si bien dans ce livre, non par une simple théorie, ou par des spéculations Philosophiques, mais en raisonnant solidement sur des expériences

riences exactes & réitérées, que nous sommes maintenant plus en état de donner des règles sur ces choses, qu'aucun Médecin ne pouvoit faire avant *Sanctorius*. Les expériences de cet Auteur ont consisté à peser lui-même son corps tous les jours, à peser de même ses alimens, sa boisson, son urine, & ses excréments. On ne sçauroit croire combien ces choses influent sur l'état du corps humain, combien elles produisent de maladies, combien aussi elles servent à les prévenir, & à les éloigner. Cette decouverte doit donc être regardée comme une des plus grandes & des plus avantageuses, qui aient jamais été faites, & il n'est pas surprenant que les Médecins de nos jours se soient flattés de voir enfin leur Art parvenir à un état de perfection.

En effet, les langues des Grecs, & des Romains nous sont deve-

nues familières; l'Anatomie a été portée au plus haut degré; la Chimie est très cultivée, & dans la plus haute estime. On fait tous les jours des expériences exactes & judicieuses; enfin la circulation du sang est démontrée. Que n'a-t-on pas dû attendre de toutes ces choses, où tout est clair & porté jusqu'à l'évidence, où tout est dégagé de cette chimérique théorie, qui n'est propre qu'à amuser & à duper le public? Il n'y a donc point eu de témérité à croire que notre Art atteindrait bien-tôt au point de sa perfection. Ajoutez à cela que la Physique qui domine aujourd'hui, est bien différente de celle des Anciens, & qu'on peut s'y attacher avec bien plus de raison, puisqu'elle est le résultat de l'expérience & de l'observation, & non le fruit d'une imagination féconde & téméraire. Si la Médecine peut donc espérer quelque avan-

tage de la Philosophie , elle a lieu de se flatter encore de ce côté-là. Considérons tout ce qui environne notre Art. Les sciences & les arts fleurissent par-tout : l'univers est devenu curieux : tout ce qui tend à procurer des connoissances utiles, est cultivé avec ardeur , trouve de l'encouragement , & excite de l'émulation. Ce ne sont pas seulement des particuliers , mais des sociétés de Scavans , qui concourent à perfectionner ces connoissances. Les Médecins n'ont pas été moins zélés que les autres , surtout les Italiens , qui par leurs découvertes ont rendu les plus grands services à la Médecine , ainsi qu'à d'autres sciences , & en particulier aux Mathématiques.

Cependant , soit que notre Art ait trop d'étendue , & qu'il renferme trop de difficultés pour l'esprit humain , soit que la découverte de la circulation du sang & plusieurs

autres connoissances pareilles ne soient pas dans le fond aussi importantes qu'on l'avoit cru d'abord, il est arrivé que nous n'y avons gagné que peu de chose, & que nous nous trouvons, dans un sens, plus reculés que nous n'étions. Les Médecins ont pris un tour nouveau, & se sont entièrement occupés de Diagrammes, de Théorie, & de mille choses de ce genre; vains amusemens qu'ils ont préférés à ce qu'il y avoit d'important dans leur Art. On s'est mis à examiner scrupuleusement toutes les moindres parties du corps humain; & l'on s'est occupé sérieusement à calculer avec une exactitude géométrique les prétendues forces de chaque fibre. On a voulu connoître la nature des fluides, leurs propriétés & leurs changemens; on les a examinés de tous les côtés, & l'on a publié plus d'un livre ingénieux sur cette matière.

Enfin on a fait tant de curieuses recherches de cette espèce, que nous avons aujourd'hui le bonheur de pouvoir dissenter aussi hardiment sur les esprits animaux, êtres invisibles, que sur toutes les autres choses qui tombent sous nos sens. La partie spéculative de la Médecine, sur laquelle les plus sages Médecins de l'antiquité comptoient si peu, a donc été extrêmement cultivée & perfectionnée dans ce siècle.

Avouons cependant que par l'application & la sagacité de nos Médecins, nous l'emportons sur les Anciens à plusieurs égards, surtout par rapport à l'Anatomie; au moins autant que la connoissance de la situation, de la structure, & de l'usage des parties peut être considérée comme un avantage réel de la Médecine. Ces choses ont été étudiées avec un soin & une attention extraordinaires, particulièrement par le fameux *Ruyfch*, Pro-

fesseur d'Amsterdam, dont les préparations & les injections nous ont bien mieux fait connoître la structure des parties , que tous les Livres d'Anatomie qui avoient paru jusqu'alors.

Mais malgré cela , les maladies sont moins connues qu'elles ne devroient l'être. L'étude des Anciens a fait naître la Philosophie des Modernes , & quoique nous ayons des théories en abondance , & des traités sans nombre , cependant nous y trouvons peu de chose sur quoi nous puissions nous fonder. Les ferments , les rallentissemens dans le cours du sang , les sels de différentes espèces , sont les sujets ordinaires sur lesquels s'exercent nos Médecins spéculatifs : chacune de ces choses a ses défenseurs & ses patrons. Voilà à quoi nous nous sommes amusés , après avoir fait de si belles découvertes. Chaque Médecin a eu son système favori & propre , assaisonné plus ou moins

de la Philosophie de son pays. C'est la raison pour laquelle tant de choses ridicules ont été annoncées dans ce siècle, par des Médecins de toutes les nations de l'Europe, non par des imbécilles & des ignorans, mais par ceux qui paroissent avoir du jugement & du sçavoir en toute autre chose qu'en Médecine.

A l'égard de ceux qui ont écrit des observations sur les maladies, dont le nombre en comparaison des autres est fort petit, la plupart se sont fiés à leur mémoire pour le plus grand nombre des cas, sur lesquels ils ont écrit; ce qui est une manière d'instruire qui induit en erreur, & qui ne convient en aucune façon à un Médecin. *Baglivi*, ce fameux Médecin de Rome, qui vivoit il y a environ trente ans, étoit si persuadé de cette vérité, & de la mauvaise conduite des Médecins modernes, qu'il a composé un Traité exprès, pour faire voir

164 DE LA MEDECINE
l'utilité & la nécessité des *observations régulières & judicieuses*, préférables à tout dans l'art de la Médecine. En conséquence il nous a laissé des règles fort belles sur ce sujet, tant pour les particuliers que pour les sociétés. Mais je crains que ses règles ne soient inutiles, & qu'on ne puisse faire aucun usage de sa méthode : Un livre de cette espèce doit être réduit à la plus grande simplicité : autrement la Médecine n'en tirera aucun fruit. Pour cette raison, je préféreraï toujours un plan imparfait, mais qui pourra être de quelque usage, à un autre plan plus détaillé, plus étendu, dont l'exécution sera difficile. Personne ne doute que plusieurs cas ne pussent être mieux exposés qu'ils ne le sont dans Hippocrate. Je serois néanmoins très-content de voir un Auteur, qui pût aujourd'hui s'expliquer comme lui. Lorsque cela arrivera, nous pou-

vons espérer plus que nous n'avons espéré jusqu'ici. *Baglivi* lui-même, qui a donné aux autres de si bons préceptes, n'a pû les suivre, & nous a décrit assez mal certaines choses; ce qu'on n'auroit pas dû attendre de lui. Peut-être est-ce par défaut de loisir, ou parcequ'il n'a pas assez long-tems vécu, & non par manque d'esprit & d'application. Car depuis Hippocrate personne ne paroît avoir eu plus de sagacité, ni avoir mieux connu le cours & le pouvoir de la nature dans la cure des maladies, quoiqu'il soit mort avant l'âge de quarante ans. Mais on peut dire, à juger de lui par ce qu'il nous a laissé, que s'il eût vécu vingt ou trente années de plus, il eût été peut-être le plus grand Médecin qui eût encore paru. Car je suis persuadé que l'art de connoître comment il faut guérir les maladies, de la manière la plus simple,

la plus prompte & la plus naturelle , peut faire un Médecin parfait. Baglivi s'appliqua principalement à l'observation , qui fut toujours son étude favorite , tant qu'il vécut ; en quoi il a surpassé tous les Modernes : c'est ce que l'on remarque dans ses livres de *fibrâ motrice & morbosâ*. Quoiqu'il en soit , comme il n'a pas assez vécu pour exécuter pleinement son projet , & qu'il nous a néanmoins laissé assez de preuves de son génie , on peut croire avec raison que tous les ouvrages qu'il auroit pu nous donner , auroient toujours tendu à l'avancement de la Médecine , par le moyen de l'expérience & de l'observation. Et à dire le vrai , celui qui s'y destine particulièrement , & qui s'y applique comme il doit , y trouvera toujours assez d'occupation , sans se mêler de choses moins importantes.

Je ne prétens pas néanmoins

qu'un Médecin renonce à l'étude des découvertes utiles, faites par les Modernes. Je suis bien éloigné de penser ainsi. Celui qui ne les connoîtra point, fera toujours une pauvre figure en Médecine, & encore plus celui qui les méprisera. Car comme Celse a remarqué fort judicieusement, *quoiqu'il y ait bien des choses qui n'appartiennent pas proprement à un Art, cependant elles lui sont d'un grand secours, & servent toujours à étendre l'esprit de l'Artiste. Ainsi, quoique cette étude de la nature des choses ne fasse pas un Médecin, elle le rend néanmoins plus propre à la Médecine* *. Si cette maxime est indubitable, il est certain aussi que les observations régulières & judicieuses ont été plus utiles à la Médecine que toutes les théo-

* *Quamquam multa* que ista quoque natura
sint ad ipsas artes propriè rerum contemplatio, quam-
non pertinentia, tamen vis non faciat Medicum,
eas adjuvant, excitando aptiorem tamen medicinæ
artificis ingenium. Ita- reddit.

168 DE LA MEDECINE
ries & que toutes les decouvertes
qui ont été faites jusqu'ici. A l'égard
des avantages qu'on en pourra re-
tirer dans la suite, c'est ce que je
n'examine point, & ce qui n'appar-
tient point à mon sujet. Le fonde-
ment est tout nouveau, & person-
ne n'a pu encore bâtir dessus, si
l'on excepte le docte *Herman
Boerhave*, l'ornement de son pays
& de son siècle.

Car il faut avouer que ce grand
homme a fait un merveilleux usage
des nouvelles decouvertes, & qu'il
s'est servi très-heureusement d'une
infinité d'expériences chimiques,
mécaniques, & anatomiques, &
de la parfaite connoissance des ou-
vrages des Anciens, pour former
un systême simple & solide, auquel
on ne peut reprocher aucune char-
latanerie, & qui vraisemblablement
sera adopté par toute la postérité.
Tel est le service que cet homme
illustre nous a rendu, & par là il

nous a procuré de plus grands avantages , que n'ont fait tous les autres Modernes par leurs découvertes en Anatomie & en Physique. Nous pouvons nous flatter maintenant de voir la Médecine portée à un haut degré de perfection ; pourvu que nous ajoutions à ce qui a été decouvert & solidement établi , l'imitation des Anciens dans de soigneuses & exactes observations pour l'avenir. Sans cela , j'ose dire que toute la solidité du système Boerhavierien ne l'empêchera pas de tomber bientôt dans l'oubli & dans le mépris , ainsi que tous les systèmes précédens ; parceque l'observation étant négligée , on se livrera infailliblement à tout ce que l'imagination pourra inventer , & à la fureur des nouveaux systèmes. Nous deviendrons aussi entêtés de nos opinions, qu'on l'étoit autrefois des plus ridicules chimères , & on disputera sans fin. L'observation

170 DE LA MÉDECINE
seule peut prévenir cet inconvénient , & nous mettre en état d'achever un ouvrage si heureusement commencé.

Hippocrate est un grand exemple en ce genre , & c'est par cet endroit que Mylord Bacon le propose pour modèle , lui qui étoit un excellent Juge en toutes sortes de sciences. Les paroles de cet illustre Auteur me semblent si expressives , par rapport au sujet dont il s'agit , que je ne puis m'empêcher de les citer ici. En parlant de la decadence de la Médecine il raisonne ainsi. » La première cause de cette » decadence , dit-il , est la négligence de l'utile méthode d'Hippocrate , qui consistoit dans la » description exacte des cas particuliers , de la disposition de la » nature , du traitement & de l'événement des maladies. On a » discontinué cette méthode , & » l'on ne voit plus de ces Recueils

» d'observations faits avec soin &
 » intelligence. Je ne prétens pas
 » néanmoins que ces observations
 » s'étendent à des cas ordinaires &
 » communs, ni qu'elles se bornent
 » aussi à des cas singuliers & extraor-
 » dinaires. Car dans les choses com-
 » munes il y a quelquefois des cir-
 » constances rares & nouvelles. Ce-
 » lui qui s'applique à l'observation,
 » trouvera dans les maladies qui
 » paroissent ordinaires, des choses
 » dignes d'être remarquées. *

* *Primum est intermis-
 sio diligentie illius Hip-
 pocratis, utilis admodum
 & accurata, cui mos erat
 narrativam componere ca-
 suum circa ægrotos specia-
 lium, referendo qualis
 fuisset morbi natura, qua-
 lis medicatio, qualis even-
 tus. Istam proinde conti-
 nuationem medicinalium
 narrationum desiderari
 video, præsertim in unum
 corpus cum diligentia &
 iudicio digestam. Quam
 tamen non intelligo ita*

*fieri debere amplam, ut
 planè vulgata excipiat,
 nec rursus tam angustam,
 ut solummodò mirabilia
 complectatur. Multo enim
 in modo rei & circumstan-
 tiis ejus nova sunt, quæ
 in genere ipso nova non
 sunt. Qui autem ad ob-
 servandum adjiciet ani-
 mum, & etiam in rebus
 quæ vulgares videntur,
 multa observatu digna
 occurrent. BACCO, de augm.
 scient. L. IV. c. 2.*

C'est en suivant cette méthode, que le Docteur *Sydenham* semble avoir rendu plus de services à la Médecine, que tous les autres Médecins Anglois ensemble. S'il y avoit eu seulement un petit nombre d'hommes de ce genre depuis le tems d'*Harvey*, je ne doute aucunement que la Médecine ne fût aujourd'hui sur un autre pied qu'elle n'est. Mais il est toujours tems de se réformer. Les preuves que nous avons eues de l'insuffisance des theories, doivent nous inspirer une juste estime des Anciens, & nous rendre plus judicieux à l'avenir dans nos observations. Nous sommes, je crois, tous convaincus aujourd'hui que la Médecine ne peut jamais se perfectionner que par l'observation. Les dernières théories supposent à la vérité beaucoup de génie, & elles ont même été appuyées d'autorités dignes de considération. Mais parce qu'elles n'étoient point

point fondées sur la nature, les meilleures se sont trouvées défectueuses, & l'Art qu'elles devoient perfectionner, suivant l'intention de leurs Auteurs, en est devenu plus méprisable, comme il arrive toujours lorsqu'on se détourne de la route, qui seule peut conduire au vrai.

Il y auroit bien de la gloire pour un Médecin, qui pourroit guérir les maladies avec la même facilité que les autres se sont imaginé les pouvoir expliquer. Mais entre la théorie & la pratique, il y a bien de la différence, & si l'on n'est extrêmement attentif aux symptômes, sur-tout dans les maladies aiguës, quelque sçavant que soit un Médecin, il est impossible que sa pratique soit bonne. Dans toutes les maladies, il y a toujours quelque chose qui demande une attention particulière, dont le défaut a coûté souvent la vie à un malade,

à qui on auroit pu la sauver. C'est pour cela que *Celse* a observé à la fin du deuxième Chapitre du second Livre, qu'il y a des choses si particulières à quelques personnes, que si l'on néglige d'y faire attention, il est bien difficile de connoître l'issue de leur maladie *. Un Médecin pourra devenir célèbre par sa théorie ; mais il ne deviendra jamais grand Médecin sans l'observation, qui est tout dans notre Art.

Si c'est la partie la plus importante, c'est aussi la plus difficile ; & c'est la principale, & peut-être la seule raison, pour laquelle nous avons en ce genre un si petit nombre d'ouvrages dignes d'être lûs. Quelle différence entre les écrits d'*Hippocrate* & ceux de quelques-uns des plus habiles Médecins modernes. Ce n'est pas une chose fa-

* *Sunt quedam proprietates hominum, sine quarum notitiâ non facile* | *quidquam presagiri potest.*

cile, médiocre, & commune, que de connoître ce qui mérite d'être observé, & de sçavoir donner un ordre méthodique & commode à ses observations. Si un Médecin n'a pas un grand amour pour sa profession, & s'il n'est pas en même tems un homme de probité & d'esprit, il n'est point du tout étonnant de le voir marcher sur les pas des autres Médecins, sans se mettre en peine de chercher, hors de la routine qu'il suit, ce qui peut servir à perfectionner son Art. La pusillanimité, le défaut de courage, la paresse nous portent à une lâche & servile imitation. Les autres, dit-on, se sont comportés ainsi : pourquoi n'agirions-nous pas comme eux ? L'expérience commune nous a fait voir que pour se distinguer dans notre Art, ces sortes de connoissances ne sont point nécessaires ; pourquoi nous donnerions-nous de la peine, pour acquérir ce qui nous est inu-

tile ? Ainfi pensent quelques personnes, qui ne font pas apparemment réflexion, qu'un homme ne doit jamais entreprendre de pratiquer la Médecine, s'il n'est résolu de l'exercer le mieux qu'il lui est possible, sans aucun égard à ce que font les autres, & sans se conformer aveuglément à l'usage.

Il y a une grande différence entre la pratique de la Médecine, & celle des autres Arts. Un homme peut être ignorant ou paresseux dans l'art de la Peinture, sans faire tort à d'autres qu'à lui-même. Mais si un homme entreprend de traiter des maladies, sans en connoître la nature, les symptômes, & les conséquences, & sans sçavoir les meilleurs remèdes dont il doit faire usage, ou s'il connoît ces choses, & qu'il néglige cependant d'observer les cas comme il le doit, c'est un grand hazard, si avant qu'il ne lui en coute sa réputation,

il n'en a couté la vie à bien des hommes.

Il a été un tems, que la pratique de la Médecine étoit regardée comme une chose importante, & si difficile, qu'il n'étoit permis d'en faire profession, qu'à des hommes qui avoient beaucoup de sagacité & de sçavoir, & qui outre cela étoient remplis d'humanité. C'est sur ce pied là que notre Collège des Médecins de Londres a été établi. Mais que la Médecine depuis ce tems-là a bien changé de face! Plusieurs (je suis fâché de le dire) se sont plus enrichis par leurs intrigues, qu'ils n'auroient pû faire par une profonde capacité. Cependant il y a dans l'art de la Médecine, lorsqu'on le possède bien, ce qui est au-dessus de toutes ces souplesses, & qui se fait valoir par soi-même, sans intrigue & sans aucune recommandation; c'est le secret divin de soulager réellement

les douleurs d'un malade, & de l'empêcher de périr. Or ce secret est renfermé dans notre Art, lorsqu'il est bien connu, & bien appliqué.

Mais d'un autre côté, il est nécessaire que le malade se laisse conduire par le Médecin. Cependant lorsque le Médecin prend tout le soin possible, & que l'Apoticaire fournit les remèdes les mieux préparés, il arrive quelquefois que le malade se gouverne lui-même suivant son caprice, & ne fait rien de ce qui lui est ordonné. En ce cas si la maladie a une mauvaise issue, on ne laisse pas de s'en prendre au Médecin, qu'on accuse d'ignorance. Il est donc à propos que tout malade renonce à ses idées particulières touchant sa guérison, & qu'il prenne le parti de se conformer à celles du Médecin habile qu'il a choisi. Quelle douleur pour ce Médecin, lorsqu'il voit une ma-

ladie, qu'il comptoit guérir, devenir mortelle par la faute du malade !

Certainement la Médecine bien exercée est capable de produire des espèces de miracles, & de guérir les maux les plus dangereux, les maux presque désespérés. Faut-il s'étonner que le premier de tous les Médecins ait été déifié, & que ceux qui depuis lui ont excellé dans leur Art, aient toujours été estimés du Public * ? Lorsqu'un Art est excellent en lui-même, tous ceux qui s'y distinguent sont toujours révé-
Hippocrate, qui avec raison passe pour avoir mieux entendu l'art de la Médecine, que quelque homme que ce soit, est appelé le Prince des Médecins, & personne ne lui a jamais disputé ce glorieux titre. Il est en Médecine ce qu'Ho-

* *Ἰντρος φιλοσοφος εἰν- un Dieu. Hipp. lib. de*
θεος. Un Philosophe | déc. hab.
Médecin est comme

mère est parmi les Poëtes, & Ciceron entre les Orateurs. Si quelqu'un avoit pu lui contester ce rang, c'étoit sans doute Galien, ce célèbre Médecin, dont le sçavoir étoit prodigieux. Mais il a été si éloigné d'y prétendre, que dans tous ses ouvrages il parle d'Hippocrate avec le plus grand respect, & particulièrement dans son Livre admirable *de usu partium* *, où il dit *Je commencerai par les paroles d'Hippocrate, que je regarde comme les paroles d'un Dieu.* Cette expression de Galien est d'autant plus remarquable, qu'il étoit lui-même le plus grand Médecin de son siècle, & un des plus sçavans qui eussent jamais paru.

Les prognostics ou prédictions, par rapport aux changemens & aux issues des maladies, sont une des principales parties de l'art du Médecin, à qui elle fait un honneur infini, &

* Au commencement du l. 9.

qui est d'une extrême importance pour le malade , qu'elle soulage & console. C'est aussi ce qui distingue le plus l'habile Médecin , du Médecin ignorant , & ce qui ne peut s'acquérir que par une observation assidue , exacte , & suivie , de ce qui se passe chaque jour pendant le cours d'une maladie. Il y a bien des maladies qu'un Médecin peut guérir aisément sans beaucoup d'habileté , surtout lorsque le malade est d'une bonne constitution. » La nature , » dit Hippocrate * , est le vrai Médecin qui guérit les maladies. » Elle trouve elle-même les voyes » de la guérison , sans les connoître ; comme nous clignons les » yeux , & comme nous parlons , » sans sçavoir comment cela se » fait. Sans aucun précepte elle fait » ce qu'elle doit faire. La nature , » (dit-il ailleurs) suffit pour tout « . C'est-à-dire , que par le mécanif-

* L. 6. Epid. sect. 5. aph. 1 & 2.

me naturel de nos corps, tout ce qui peut leur nuire en sort d'une manière ou d'une autre, pourvu que le cours de la nature soit libre. Par conséquent l'étude de la nature, c'est-à-dire, des voyes par lesquelles les maladies sortent, pour ainsi dire, du corps humain où elles se trouvent, est ce qu'il y a de plus important pour le Médecin, & pour le malade. Comment un Médecin, qui n'a aucune connoissance de ces opérations de la nature, peut-il bien ordonner ? C'est un aveugle, qui prétend suivre un chemin droit. Et comment un malade peut-il espérer de guérir, lorsque les moyens de rétablir sa santé sont inconnus à son Médecin, ou ce qui revient au même, lorsque ce Médecin les néglige ? Le pouvoir de la nature & ce qu'on appelle force de tempéramment, est si extraordinaire dans quelques personnes (ce qui est extrêmement heureux) qu'en dépit

ANCIENNE ET MODERNE. 183
de toutes les bevûes des Médecins,
elles ne laissent pas de se tirer des
maladies les plus dangereuses. Ce
qui ne doit pas néanmoins nous
faire trop présumer de nos forces ;
car il est quelquefois si difficile de
guérir certaines maladies, que quel-
que grand que soit le pouvoir de la
nature, & le sçavoir du Médecin ,
souvent elles sont rebelles & à la
nature & à la Médecine , & triom-
phent de l'une & de l'autre. Je ne
déciderai point, si cela est arrivé
parceque nous ne connoissons pas
assez la nature des maladies, ou
parceque nos remèdes sont trop
foibles pour surmonter le mal. Il
est certain qu'il faut que nous mou-
rions tous de quelque manière, ou
dans un tems ou dans un autre : on
ne doit pas attendre de la Médecine
qu'elle rende les hommes immor-
tels. Cependant il seroit possible de
connoître mieux les maladies, que
nous ne les connoissons, malgré

184 DE LA MEDECINE
toutes les découvertes que les Modernes ont faites. Pour moi, je suis persuadé qu'Hippocrate les connoissoit mieux que nous.

Il paroît que ce grand homme en avoit fait une étude si particulière, qu'il étoit en état de dire tout ce qui étoit arrivé au malade avant de l'avoir vû, & de prédire en même tems tout ce qui lui devoit arriver, plusieurs jours avant que cela arrivât, principalement dans les fièvres, les pleuresies & autres maladies de cette espèce. Aussi recommande-t-il beaucoup aux Médecins, d'écrire ce qui est arrivé au malade, de bien connoître son état actuel, & de prédire ce qui arrivera*. Il ne paroît pas néanmoins qu'il ait eu sur cet article aucun système particulier. Il visitoit souvent ses malades, & il remarquoit jour par jour tous les symptômes de la maladie, le plus exactement

* L. I. *Epid.* p. 948.

qu'il lui étoit possible. C'est ainsi que par un grand nombre d'observations, il est parvenu à rendre son nom immortel. Il nous apprend lui-même quelle étoit sa manière de traiter les maladies, dans son excellent Livre, *De Diæta in morbis acutis*. Outre la partie de l'ouvrage qui répond directement au titre, on y trouve d'admirables instructions, qui devroient être toujours présentes à ceux qui se mêlent de conserver ou de rétablir la santé des hommes. Ces instructions sont répandues dans presque tous ses ouvrages. Il recommande sur-tout deux choses, dont la première est de *soulager le malade*, & la seconde de *ne point lui nuire**; & il avertit qu'il est bien plus aisé de nuire, que de soulager. Ceux qui sçavent, combien il faut d'étude, de soins & d'application, pour faire un bon

* ὠφέλειν ἢ μὴ βλάπτειν. L. I. Epid. p. 348. *Prodesse, aut non nocere.*

Médecin, n'auront pas de peine à comprendre la vérité des paroles d'Hippocrate, & l'importance de son avis. Cependant quelque habile qu'il fût, nous ne trouvons rien d'extraordinaire dans ses ouvrages, rien qui soit au-dessus du pouvoir de la nature humaine, rien que nous ne comprenions, & que nous ne puissions faire comme lui, si l'occasion s'en présentoit. Tout y est clair, prudent, & conforme aux règles, tout y est fondé sur de judicieuses observations, & sur des conclusions raisonnables. C'est donc parceque son génie & son application ont manqué à ses successeurs, & non par aucune impossibilité de l'imiter, qu'ils n'ont pu l'égaler. Il pensoit lui même, „ que
„ ce qui manquoit encore à la Mé-
„ decine, pouvoit être aisément
„ trouvé, si quelque homme ha-
„ bile, instruit des découvertes des
„ autres, s'appliquoit avec ardeur

» à les augmenter « *. Qui en pour-
roit douter ? La nature de son tems
n'est-elle pas encore la nature du nô-
tre ? N'est-elle pas sujette aux mê-
mes maladies ? Certainement nous
voyons régner parmi nous les mêmes
maux qui régnoient dans son pays ,
avec quelques autres encore qu'il
n'a point connus : comme la petite
vérole , qui vient des Arabes ; le mal
vénérien , qui vient des Espagnols ;
le scorbut que les Portugais nous
ont apporté , & les nœuds des en-
fans , maladie née en Angleterre. **

Il ignore jusqu'à quel point les

* Lib. 1. *De Pr. Med.*

** C'est une maladie que ce sont les Espa-
(dit Boyer dans son Di- gnols qui l'ont commu-
ctionnaire au mot *Ric- niquée à l'Europe ; ce*
kets) assez rare en Fran- qui arriva d'abord dans
ce , & très-commune en le Royaume de Naples ,
Angleterre. On peut re- après la conquête qu'ils
marquer ici que M. Cli firent de l'Isle Espagno-
ston ne suit point le le , appelée aujourdui
préjugé vulgaire en ap de Saint Domingue.
pellant la Vérole , mal C'est proprement de cer-
François. *Freinch disease* ; te Isle que ce mal redou-
mais qu'il dit nettement table est originaire.

observations d'Hippocrate seroient trouvées bonnes pour nous : car il ne paroît pas qu'aucun Médecin moderne ait tenté d'en faire l'expérience. Peut-être nous sont-elles plus convenables que nous ne nous imaginons. Certainement elles sont écrites d'une main de maître, & ne dépendent d'aucune hypothèse, & si elles étoient regardées comme aussi bonnes pour nous que je crois qu'elles le sont en effet, elles nous épargneroient bien des peines, & procureroient un grand avantage au public. Je suis très-certain au moins, que plusieurs de ces observations seroient trouvées convenables pour ce pays-ci, & si j'avois l'occasion de vérifier les autres, peut-être les trouverois-je également bonnes. On ne peut nier qu'il n'y ait bien de la différence entre la pratique des Anciens & la nôtre, principalement dans les maladies aiguës, & quiconque voudra
faire

faire attention aux particularités suivantes , en fera aisément convaincu.

1°. La matière médicale des Anciens est très-différente de celle des Modernes. Les doux purgatifs des Arabes , les drogues des Indiens occidentaux , & tous les remèdes chimiques qui font une si grande partie de la matière médicale d'aujourd'hui , étoient absolument inconnus aux Anciens. Les clysteres mêmes, qui font aujourd'hui si à la mode , étoient un remède pareillement ignoré avant Arétée.

2°. Les bains & les exercices de différente sorte , dont ils usoient si fréquemment , ne sont guère en usage parmi nous , sur-tout les bains. Cependant on trouvera à peine un Médecin , qui ne soit pas intérieurement convaincu , que si ces bains & ces exercices étoient plus à la mode qu'ils ne le sont , non seulement il y auroit moins de

maladies , mais que plusieurs de celles dont on est attaqué , seroient guéries plus aisément. Par exemple , on pourroit employer le bain pour la petite verole , non à la vérité dans toute sorte de petites veroles , non dans la *discrete* , mais seulement dans la *confluente* , & selon les circonstances ; comme lorsque l'éruption n'est pas bénigne , & qu'elle se fait difficilement ; ou lorsqu'après que les pustules sont formées , l'éruption s'arrête tout à coup , & qu'elles viennent à disparoître toutes à la fois ; ou enfin lorsque la maladie est à son dernier période , & que le corps est tout couvert de galle. Dans tous ces cas , quel remède plus convenable & plus efficace peut-on imaginer , conjointement avec les autres remèdes , que le bain chaud ? Rien n'est plus propre à relâcher ; rien n'excite davantage la transpiration , & rien n'opère si douce-

ment. Car dans le premier cas la peau étant rendue plus souple & moins dure, on diminue à proportion sa résistance à l'éruption, qui non seulement se fait alors plus aisément, mais qui par le prudent usage du bain, pourra être détournée du visage & de la poitrine, vers les extrémités du corps. Cette dernière circonstance est si importante, que *Sydenham*, qui a le mieux écrit sur ce sujet, nous assure que l'on doit juger du danger de cette maladie, par le nombre de pustules qui paroît sur le visage, & non par celles que l'on voit dans les autres parties du corps. De manière que si les jambes & les bras sont couverts de pustules, & qu'il en paroisse peu ou point du tout sur le visage, il n'y a alors aucun danger : au lieu que si le visage en est couvert, & que les autres parties du corps en aient peu, la maladie est alors plus dangereuse :

ce qui n'est pas étonnant , si l'on considère combien le cerveau & les organes de la respiration sont alors affectés. Car la résistance , que le sang trouve dans les parties extérieures , par la tension & l'enflure qui sont si remarquables dans cette maladie , doit être cause qu'il passe plus de sang qu'à l'ordinaire dans les parties internes ; ce qui ôte la facilité de respirer , & produit infailliblement un grand désordre dans le cerveau. Mais si les pustules prennent un autre chemin , & qu'il en paroisse médiocrement sur le visage & sur la poitrine , cela empêchera ou diminuera beaucoup l'oppression dont je viens de parler ; la respiration sera plus aisée , & il y aura moins à craindre qu'il ne se fasse un transport au cerveau.

Sur le pied où est aujourd'hui la maladie dont il s'agit , c'est de toutes la plus redoutable & la plus dangereuse. La périlleuse & déte-

stable invention de l'inoculation, introduite depuis quelque tems parmi nous, n'a pas diminué le danger, & aujourd'hui chacun prend le parti de recevoir la petite verole lorsqu'elle viendra, plutôt que de l'aller chercher, par une expérience téméraire, qui met toujours la vie en danger. Il est donc à propos de tenter celle du bain, pris sagement, & dans les circonstances convenables. Il me semble qu'aucun remède ne convient mieux à la nature de cette funeste maladie, n'est plus capable d'en diminuer le danger, & n'est d'ailleurs plus doux & plus aisé.

Les Arabes, qui ont les premiers connu la petite verole, ufoient fréquemment de ce remède, & avec un grand succès, comme il paroît par ce que dit *Rhazès* dans son Livre sur la peste c. 7. Un grand Médecin de ce tems, le conseille aussi, entr'autres remèdes, contre

la petite verole. * Du reste je ne vois pas quelle objection raisonnable on peut faire contre cette sorte de remède. Les gens grossiers & stupides peuvent objecter tout ce qu'il leur plaira. Mais les personnes raisonnables ne font aucun cas de ces sortes de raisonnemens.

Je ne marque ici qu'une partie des avantages qui vraisemblablement doivent accompagner l'usage du bain chaud, dans le premier cas, c'est-à-dire, lorsque la petite verole a de la peine à sortir. Pour la même raison, cet usage du bain chaud doit être pareillement salutaire dans le second, c'est-à-dire, lorsqu'après que la petite verole est sortie, elle s'arrête tout à coup; sur-tout si en même tems on a soin de donner au malade un cordial chaud & confortatif. Mais dans le dernier cas, c'est-à-dire, lorsque la petite verole est à son point, rien

* V. les aphorismes de Boerhave.

n'est plus capable de prevenir efficacement, ou au moins d'adoucir la fièvre secondaire, j'entens cette fièvre, qui prend au malade, lorsque la petite verole est sortie, & qui souvent devient si funeste, malgré l'habileté du Médecin. Car cette fièvre est occasionnée, selon le sentiment de tous les Médecins, par une partie de la matière purulente des pustules, absorbée & retournée dans le sang, tandis que le reste se decharge au dehors, & se dissipe dans les draps du lit, ou dans l'air de la chambre.

Un habile Médecin de notre tems a tâché de prévenir les mauvais effets de cette absorption, en lui ouvrant une autre issue, & en faisant sortir cette matière purulente par les selles. Mais cette méthode, quelque heureuse qu'elle ait été, lorsqu'il l'a pratiquée lui-même, n'a pas eu le même succès & a même été fatale, lorsque d'au-

tres ont voulu la pratiquer; peut-être parcequ'ils n'avoient pas cette habileté & cette dextérité, qui ont rendu ce Médecin si célèbre. D'ailleurs, pour dire le vrai, cette méthode ne paroît pas la voye la plus naturelle de faire sortir la matière dangereuse dont il s'agit. Tout ce qui est contraire à la nature, ou tout ce qui ne concourt pas avec elle, est périlleux, sur-tout dans une crise. On a essayé de faire décharger cette matière par la peau: pourquoi cherchons-nous une autre voye? Celle-ci est plus sûre & plus aisée que toute autre. Si la resorption de la matière occasionne la fièvre, que n'essayons-nous de la prévenir? Si le bain chaud, ne fait pas sortir une grande partie de la matière, & si ce moyen ne prévient pas entièrement la fièvre, au moins il la diminue; & ce qui ne mérite pas moins de considération, ces affreuses cicatrices, qui sont les

suïtes si ordinaires d'une forte petite verole , & les insupportables insomnies qui ont coutume d'accompagner cette maladie, arrivent très-rarement par la méthode dont il s'agit. Cette matière putride , qui est si corrosive , & qui infecte si fort l'air de la chambre du malade , se dissipe par le moyen du bain chaud , ou au moins diminue tellement , qu'elle perd son acrimonie. Je conviens qu'une purgation douce peut aussi être très-salutaire , dans la vûe de pousser au dehors la matière des pustules internes. Mais je crois qu'alors le bain doit y être joint , comme le remède le plus naturel , le plus doux , & le plus sur. Il me seroit aisé de m'étendre ici sur les vertus du bain chaud ; mais je ne crois pas que ce soit le lieu. Les Anciens étoient très-convaincus de l'utilité de cette sorte de bain , & je voudrois que nos Médecins modernes fissent un

198 DE LA MEDECINE
peu plus d'attention à ce remède
excellent.

3°. La diète, qui avoit une si grande part dans la manière dont les Anciens traitoient les maladies, n'en a qu'une fort petite dans la nôtre, en comparaison. Il est vrai que depuis peu on y a fait plus d'attention qu'on n'avoit coutume de faire auparavant, graces à deux ou trois Médecins d'une grande habileté. Ainsi nous pouvons espérer avec fondement, qu'en faisant plus d'usage de la diète, nous en éprouverons plus d'effets salutaires, qu'on n'a fait jusqu'ici.

La nature étoit le principal objet des Anciens. Ils l'observoient avec une attention extrême, jour par jour, dans les maladies; ce que nous faisons bien rarement. Hippocrate, & les plus sages Médecins de l'antiquité, particulièrement les Méthodistes, étoient extrêmement précautionnés & rete-

nus, par raport aux évacuations & à l'exercice, tandis que les humeurs étoient encore crues, de crainte d'interrompre le cours ou d'affoiblir le pouvoir de la nature; & pour cette raison ils croyoient que la diète, judicieusement observée, étoit alors préférable aux remèdes. Ils ne vouloient pas qu'on donnât de remèdes, sans avoir d'abord & préalablement une évidente indication dans la nature; & lorsqu'ils en ordonnoient, c'étoit toujours sans surcharger, ni tourmenter le malade, de peur que les remèdes ne fussent pires que le mal. Les Médecins modernes au contraire aiment beaucoup les remèdes dès le commencement de la maladie, & semblent plus compter sur l'Art que sur la nature. C'est pour cela qu'on les voit ordonner la saignée, les vomitifs, les purgations, les vésicatoires, suivant leurs règles présentes, soit qu'il y ait des indica-

tions dans la nature qui exigent ces remèdes, soit qu'il n'y en ait point : pratique très-mauvaise, qui ne peut manquer d'être pernicieuse aux malades.

Je sçai que pour la justifier, on pourra me dire qu'elle avance la crise, & délivre plutôt le malade. Je répons qu'il est à la vérité fort vraisemblable que cette méthode avance la crise : mais on doit aussi faire attention que cette crise peut venir trop tôt, comme trop tard. Celse au 3^e livre chapitre 4, parlant de la méthode d'Asclepiade, *citò, tutò, jucundè*, s'exprime ainsi ; *cela seroit fort à désirer. Mais ordinairement il y a du danger dans l'excès de promptitude & de douceur, par rapport aux remèdes* *. Dans l'un & l'autre cas, une prompte rechute & quelque chose de pire, sont les suites ordinaires. Il ne faut point

* *Id votum est, sed ferè periculosa esse nimia & festinatio & voluptas solet.*

compter sur une crise imparfaite ; & une crise ne peut être parfaite si elle n'est suivant le cours de la nature. Si donc le cours de la nature est interrompu, & si la crise arrive avant que les humeurs soient digérées, il s'ensuivra ou que le malade succombera, ou que s'il est foulagé, il retombera infailliblement, & ne se retirera du danger qu'après une longue & ennuyeuse maladie. Car rien n'est plus ordinaire que de voir une maladie chronique, telle que l'hydropisie, la consommation, &c. être la suite d'une maladie aiguë, comme la fièvre, la pleurésie, &c. qui aura été guérie imprudemment & avec trop de précipitation. C'est pour cela que l'on voit depuis quelque tems tant de maladies chroniques. N'est-il pas plus à propos de ne se point presser, & d'attendre un ou deux jours une crise parfaite, que d'exposer à ces dangers le malade

qu'on se hâte de guérir trop tôt?

Cependant nos Médecins modernes, outre le fréquent usage qu'ils font des remèdes, sans indications, sont si attachés à cette méthode, que le malade n'en est que trop souvent la victime. Ainsi l'Art, destiné à sa conservation, devient (je suis fâché de le publier) l'instrument même de sa destruction. La nature est-elle capable de résister au mal qui l'afflige, lorsqu'un autre mal vient encore l'accabler? J'avoue qu'il arrive que dans ces circonstances, & en dépit de ces dangereuses ordonnances des Médecins, le malade quelquefois commence à se porter mieux. Mais c'est après qu'il s'est lassé de tous ces remèdes, & que le Médecin, honteux de les donner vainement, a déclaré que c'étoit à la nature seule à faire le reste. La nature fait voir alors d'une manière étonnante quel est son pou-

voir : mais ce qui est plus étonnant, est de voir des Médecins qui ont fait cette expérience, suivre toujours la même route dans des cas semblables, sans songer que c'est pour s'être conduits ainsi, & pour s'être en quelque sorte mis en concurrence avec la nature, qu'ils ont mis si souvent leurs malades en danger de périr. Comment est-il possible que des hommes sensés se comportent de cette manière ? Et cependant nous sçavons que cela n'arrive que trop souvent.

Que cette conduite met de différence dans la pratique des Médecins anciens & modernes ! Différence qui dans la balance met notre Médecine infiniment au-dessous de l'ancienne, malgré toutes nos découvertes. Que signifient toutes nos belles connoissances, si nous négligeons d'observer ce qui est absolument nécessaire pour faire un sage & habile Médecin ? Combien

204 DE LA MÉDECINE
notre Art fleuriroit-il davantage ,
si nous voulions nous donner le tems
d'observer exactement le cours d'u-
ne maladie, & attendre pour donner
un remède , que celui qu'on a déjà
prescrit , eût produit son effet.

Il n'est point de Médecin judi-
cieux & sçavant , qui ose mépriser
la Médecine des Anciens. Tout ce
qu'on peut dire en faveur de la nô-
tre , est que comme notre matière
médicale est plus abondante que
la leur , nous guérissons plus prom-
ptement qu'eux. Je conviens de
cette vérité , pourvu que nous ob-
servions la nature avec autant d'ap-
plication qu'eux , mais non autre-
ment. Que nos purgatifs , nos vo-
mitifs , &c. soient préférables aux
leurs ; à la bonne heure. Mais sça-
vons-nous les administrer à tems
comme eux ? Prenons-nous les mê-
mes précautions ? Employons-nous
nos excellens remèdes , comme ils
employoient leurs remèdes foibles ,
en

en concourant toujours avec la nature? Remèdes, qui par la prudence de l'administration, étoient toujours plus efficaces que les nôtres? Ils se soumettoient toujours à la nature, & en suivoient les loix, plutôt que des systêmes accredités, ou des imaginations particulières.

Je sçais que ce n'est pas une chose aisée que de suivre la nature pas à pas. Il n'y a qu'un fort petit nombre d'hommes, qui puisse avoir l'attention, la sagacité, la diligence, l'application, & sur-tout le désintéressement, nécessaires pour bien observer. Il est bien plus facile de faire en public un beau discours à la mode sur la Médecine, ou de briller dans les maisons où l'on est appelé, par un langage fleuri & précieux, que de remplir, comme il faut, cette fonction principale de notre Art. C'est ce qui fait que parmi tant de célèbres Médecins que l'Angleterre à eus jusqu'ici, il ne s'est trouvé

qu'un *Sydenham*. Mais quelque grande que soit cette difficulté, on peut cependant la surmonter, & il le faut absolument, si quelqu'un veut être vrai Médecin. Autrement le malade, qui lui aura été confié, fera en grand danger, & si c'est une maladie aiguë, il y aura le plus souvent à parier qu'il sera tué.

Si cette doctrine révolte quelques Médecins de ce tems-ci, qu'ils sçachent que c'est celle de la vérité & de la nature; que c'est le sentiment des Anciens, dont on pourroit citer ici une foule d'autorités, & qu'ainsi pensent les plus judicieux Modernes. En un mot, il faut pratiquer la Médecine suivant la méthode la plus sûre, c'est-à-dire, sous la conduite de la nature. Celui qui sçait la prendre toujours pour guide, est plus sçavant que le Médecin qui sçait toutes les Langues, & qui est versé dans toutes les sciences. Celui-ci est pres-

que toujours un Médecin ignorant.

Si le sçavoir suffisoit pour être bon Médecin, ou si c'étoit sa principale qualité, que ce siècle où nous vivons seroit heureux, en comparaison des siècles passés. Mais quelque estimable que soit le profond sçavoir, ce n'est pas malheureusement ce qui est nécessaire dans notre Art, où les sçavans se trompent autant que les ignorans. Les uns & les autres sont forcés tous les jours de laisser la nature agir, après avoir fait des tentatives inutiles, & éprouvé toute sorte de remèdes. Il est donc nécessaire d'étudier ses voyes, afin de marcher toujours pas à pas avec elle dans le traitement des maladies; & que si nous ne pouvons quelquefois réussir à guérir un malade, nous ayons du moins la satisfaction de pouvoir dire, que ce n'est pas nous qui avons augmenté son mal. Car il est bien cruel d'avoir à combat-

208 DE LA MEDECINE
tre tout à la fois & la maladie &
le Médecin.

Le Pere de la Médecine, le grand Hippocrate, observa toujours avec la plus grande attention le cours des maladies qu'il avoit à traiter, & il cessoit tous les remèdes, s'il voyoit que la nature étoit assez forte d'elle-même, & qu'elle pouvoit se passer de tout secours; ou bien il l'aidoit sagement, & travailloit de concert avec elle, se donnant bien de garde de troubler son cours, dans la crainte de sacrifier le malade à quelque hypothèse particulière. Plût à Dieu qu'on eût aujourd'hui la même candeur, la même prudence, & les mêmes soins! La Médecine seroit sur un pied bien différent: elle passeroit pour l'Art le plus utile aux hommes, comme elle est sans contredit le plus noble de tous les Arts que nous connoissons. Il est encore tems de lui pro-

cûrer cette perfection essentielle qui lui manque ; mais elle n'en fera jamais redevable aux théories, & aux imaginations philosophiques. La nature doit être étudiée, conformément aux idées d'Hippocrate, parceque la méthode qu'il a suivie, est la seule qui conduise au vrai dans notre Art. Quiconque marchera sur ses traces, sera en état avec le tems de connoître parfaitement toutes les maladies du pays où il vit, & avec autant de facilité & de certitude qu'Hippocrate paroît avoir connu celles de la Grèce, & des autres pays dont il parle.

Si le plan qu'il a tracé avoit été exactement suivi, on n'auroit pas besoin de ces réflexions. Mais il est arrivé, par un triste destin, que ses Livres n'ont jamais été autant étudiés qu'estimés. Les hypothèses & les systêmes étoient fort ordinaires chez les Anciens. Aujourd'hui

c'est sur l'étude de l'Anatomie, & de la Physique, que notre Médecine moderne se fonde le plus communément: comme si la principale qualité d'un Médecin étoit d'être grand Anatomiste & grand Physicien, & que la connoissance de l'œconomie de l'univers ou des moindres parties du corps humain scrupuleusement examinées, pouvoit contribuer beaucoup au soulagement des malades. En considérant la structure interne de nos corps, & les loix mécaniques auxquelles il est soumis, on ne peut douter que l'étude de l'Anatomie ne soit nécessaire. Mais qu'est-ce que cette étude, au prix de celle de la nature, de la combinaison des symptômes, des crises & des autres circonstances qui accompagnent les maladies? A quoi bon raisonner & philosopher en Médecine, lorsque ce n'est pas sur des faits?

Les Editeurs d'Hippocrate, convaincus de l'utilité des descriptions des maladies, faites judicieusement & avec sincérité, ont fait tout ce qu'ils ont pu, pour nous ramener à l'observation, nous faisant entendre que sans cela, jamais notre Art ne feroit de progrès. *Harvey*, notre sçavant & illustre compatriote, auroit pu nous rendre un bien plus grand service, que n'ont fait tous les Théoristes ensemble, s'il nous avoit portés & engagés à étudier les faits & leurs conséquences naturelles. Mais la plupart de ceux qui l'ont suivi, malgré le bon exemple qu'il leur avoit donné, se sont devoués à la théorie, & n'ont fait qu'amuser le public par de curieuses & sçavantes sottises. Etrange façon de perfectionner un Art, qui ne dépend que de l'expérience & de l'observation ! Peut-être qu'il viendra un jour un autre Hippocrate. Mais quand pourrons-nous

nous flatter de le voir paroître ? Certainement nous avons aujourd'hui bien des connoissances , que l'on n'avoit pas autrefois , & en les appliquant comme il faut , nous pourrions aller plus loin que nous ne pouvons l'imaginer. Quel chemin *Baglivi* n'a-t-il pas fait en peu de tems ! Quiconque lira son ouvrage , dira sans doute que si cet homme avoit seulement vécu soixante ans , il nous auroit laissé la plus belle collection d'observations qui eût jamais paru. Mais celles qu'il a faites se bornent à la ville de Rome , & il semble désirer que le lecteur n'oublie pas cette circonstance ; c'est pour cela qu'il répète souvent que ce qu'il dit de telle ou telle maladie , est dit par quelqu'un qui faisoit son séjour à Rome ; *in urbe Româ , & in aëre Romano*.

Au milieu de toutes nos connoissances , il nous manque un Recueil

de bonnes observations pour le pays où nous vivons. Celles de *Sydenham* sont excellentes, mais elles ne suffisent pas. Faut-il que notre Art étant si noble & si étendu, nous ayons eu jusqu'ici un si petit nombre d'Artistes. Nous connoissons parfaitement la structure du corps humain, & les matériaux dont nous nous servons : il ne nous reste qu'à acquérir une plus parfaite connoissance des maladies. Pourquoi ne nous efforçons-nous pas d'y parvenir ? Nous le pouvons, si nous voulons travailler avec ardeur. Du moins il est digne de nous, de tâcher d'y atteindre. La connoissance entière & parfaite d'une maladie seroit peut-être la clef de toutes les autres, ou du moins nous mettroit en état de les traiter plus régulièrement. Si nous nous donnions le tems de les étudier, peut-être que toutes ces maladies nous paroîtroient aussi régulières dans

leurs cours qu'aucun autre phénomène , & peut-être seroit-il aussi aisé de les guérir, que de les contracter. Si nous pouvons jamais arriver à ce point, on pourra dire alors, que notre Art est véritablement perfectionné. Du reste je ne vois aucune raison pour en désespérer. De combien de choses difficiles, & en apparence impossibles, est-on venu à bout ? Ces mêmes choses passent elles-mêmes aujourd'hui pour aisées.

Les expériences qu'il s'agit de faire, ne sont aucunement dangereuses pour le malade ; circonstance digne d'être remarquée. Elles tendent au contraire à lui assurer sa guérison, & il est clair qu'elles ne peuvent que lui être salutaires. Car si un Médecin est assez habile pour examiner le malade comme il faut, & s'il veut bien se donner la peine d'écrire jour par jour l'état & les progrès du mal, n'est-il pas

plus que probable, qu'il se mettra en état de mieux juger du mal qu'un autre Médecin, qui voit son malade moins assiduement, & qui se repose seulement sur sa mémoire? Il est hors de doute que plus le Médecin s'applique à connoître la maladie, plus le malade a lieu d'espérer d'être guéri. On doit donc regarder comme une maxime incontestable, qu'un Médecin, observateur éclairé & assidu, est préférable à tout autre Médecin, qui n'a ni les lumières nécessaires pour bien observer, ni le loisir d'écrire ce qu'il a observé.



C H A P I T R E V.

*Plan pour perfectionner la
Médecine.*

APRE'S avoir exposé succinctement l'état de la Médecine depuis que les Grecs eurent commencé à cultiver cet Art jusqu'à ce tems-ci, & après avoir fait assez connoître, par cette simple exposition, l'insuffisance des hypothèses, & l'importance de l'observation, je vais maintenant proposer un plan, pour perfectionner la Médecine, & pour la rendre plus utile qu'elle n'a été jusqu'ici. Par ce moyen, nous parviendrons certainement (si jamais on y peut parvenir) à la véritable connoissance des maladies, & à la méthode la plus naturelle & la plus facile de les guérir, sur-tout depuis les progrès

que nous avons faits dans la matière médicale, qui est aujourd'hui bien plus abondante & bien plus étendue qu'elle n'étoit autrefois : au lieu que tandis que nous ignorons le véritable état des maladies, ou que du moins nous ne connoissons pas assez leurs apparences naturelles, leurs périodes, & leurs fins, il n'est pas étonnant que nous nous trompions si souvent, soit dans la manière dont nous entreprenons de les expliquer, soit dans les remèdes que nous leur appliquons.

Quelques Médecins s'imagineront peut-être, que nous ne pouvons avoir sur ces choses plus de connoissances que nous en avons actuellement. Cependant il est certain que les maladies de notre tems ne sont pas aussi bien connues, que celles des premiers tems l'étoient alors. Qui est aujourd'hui assez familiarisé avec elles, ou assez curieux dans ses observations, pour

pouvoir prédire avec certitude, ou même avec une certaine probabilité, les changemens & l'évenement des fièvres, des pleurésies & d'autres maux pareils, plusieurs jours avant qu'ils arrivent ? Cependant cela est très-possible, lorsqu'un Médecin s'est accoutumé à faire des remarques continues & suivies ; comme il paroît par l'exemple d'Hippocrate, de Galien & de quelques autres. Je ne dis pas que les jours critiques des Anciens soient toujours critiques pour nous : je suis néanmoins persuadé qu'il y a en cela quelque chose de plus réel que le commun des Médecins ne se l'imagine. J'ose dire même que quiconque se donnera la peine d'en faire l'expérience avec attention, trouvera souvent le nombre des jours, fixé par Hippocrate, se vérifier d'une manière étonnante ; malgré les discours de quelques Médecins, qui prétendent que la situa-

tion de l'Angleterre, la façon de vivre de ses habitans, & d'autres circonstances, sont si différentes de la position & des mœurs de la Grèce, qu'on n'en peut faire aucune comparaïson. La différence des circonstances en fait une sans doute dans les apparences des maladies. Mais je souhaiterois que ceux qui supposent cette différence entre les maladies d'aujourd'hui & celles d'autrefois, quant aux apparences, voulussent bien se mettre en état d'en juger par eux-mêmes. Un Médecin versé dans l'étude des Anciens, & appliqué à suivre le cours des maladies de son tems & de son pays, & à les observer jour par jour, celui-là seul peut nous dire si les Anciens se sont trompés, parcequ'il n'y a qu'un tel Médecin qui puisse en bien juger. Car révoquer en doute la doctrine des Anciens, sans être capable d'en connoître le vrai ou le faux, c'est une

220 DE LA MEDECINE
conduite aussi étrange qu'elle est
commune.

Mais supposons que les Anciens
se soient trompés dans quelques
points particuliers , concernant les
signes des maladies , qui est-ce qui
considérant la structure du corps
humain , & la sagesse des loix qui
contribuent à sa conservation , ose-
ra dire qu'il n'y a ni ordre ni règle
dans le progrès de ses maladies , &
que ce n'est que désordre , confu-
sion , & incertitude ? Du moins
ceux qui ont observé le plus atten-
tivement les maladies humaines ,
& qui étoient les plus capables de
les observer , ont déclaré le con-
traire ; & par des expériences réi-
terées , ils ont trouvé que comme
les maladies avoient un commen-
cement , il y avoit aussi un tems
fixe pour leur progrès , & leur plus
haut point ; que ce tems n'étoit
pas moins réglé par rapport à leur
déclin , & à leur fin , & que ce
progrès ,

progrès, à moins qu'il ne fut troublé mal à propos par des remèdes imprudens, étoit aussi constant & aussi régulier, que tous les autres phénomènes de la nature. Si cela est réel, il est de la dernière importance de connoître les tems de chacune de ces choses. Car si la nature tend à une crise, par exemple, & que le Médecin ne le voye point, il peut arriver mille inconviniens avant que cette crise se soit manifestée. La chose mérite donc d'être considérée sérieusement dans le tems qui convient : & si les observations des Anciens ne font d'aucun usage en Angleterre, prenons garde au moins à ce qu'ils nous ont dit, & recherchons avec soin le caractère & l'état actuel de la maladie, afin de pouvoir connoître quels sont parmi nous les jours, qui étoient critiques parmi eux. Il est indubitable que cette connoissance seroit infiniment utile, & rendroit la pratique

de nos Médecins plus aisée & plus heureuse qu'elle n'a été jusqu'ici : ce qui ne fera jamais qu'en observant avec soin le cours des maladies, & les effets des remèdes : en sorte que nous puissions voir clairement ce que la nature & l'art ont opéré, & que conséquemment nous soyons en état de distinguer avec plus d'exactitude l'état actuel des maladies, & de prescrire des remèdes dont le succès nous fasse honneur.

Ajoutez à cela, que lors que nous aurons amassé un certain nombre de faits, suffisans pour fonder sur eux un bon systême, notre Physique & notre Anatomie en tireront de grands avantages. Mais jusqu'à ce tems-là, le moins que nous pourrions raffiner & philosopher en Médecine, sera le mieux pour le malade, & peut-être pour le médecin.

Pour pouvoir procurer un bon recueil d'observations, voici ce que je propose.

1^o. Que trois ou quatre personnes habiles , & sur lesquelles on puisse compter , soient employées dans les Hôpitaux , à remarquer & à écrire jour par jour le cours de certaines maladies ; mais qu'ils le fassent judicieusement & avec candeur , sans avoir aucun égard à leurs opinions particulières ou aux systèmes à la mode , & qu'à la fin de chaque année on publie ces faits , précisément tels qu'ils sont arrivés , laissant aux autres à en faire l'usage qu'ils jugeront à propos. N'est-il pas clair qu'une pareille méthode nous procureroit une plus grande connoissance des maladies, que tous les livres de théorie , & même que tous les livres d'observations qui ont été publiés jusqu'ici ? Si l'encouragement y étoit joint , il n'est pas douteux que l'on trouveroit aisément des personnes propres à cette entreprise , & s'il y avoit des appointemens convenables atta-

chés à ce travail , & qu'on leur procurât d'ailleurs toutes les commodités dont elles auroient besoin & qu'elles pourroient désirer , l'utilité que le Public en retireroit , seroit infiniment au-dessus de la dépense.

Si l'on trouve cette entreprise trop grande , je demande seulement qu'on fasse dans le Collège des Médecins , ou dans l'école des Chirurgiens , le raport des cas extraordinaires. Cette attention des uns & des autres contribueroit à perfectionner leur Art , & nous aurions avec le tems la connoissance de bien des choses , que sans cela nous ne sçaurons jamais. *

Cette pratique serviroit à éteindre tous ces mauvais écrits , qui se publient de tems en tems , au grand scandale de la Médecine , & à la honte de ceux qui l'exercent. Les

* La société des Médecins d'Edimbourg , & l'Académie des Chirurgiens de Paris suivent cette excellente méthode.

ignorans & ineptes charlatans seroient traités comme ils méritent de l'être ; notre Art en deviendrait plus solide & plus florissant , & nous ne serions plus exposés au mépris & aux dérisions , auxquelles je crains que nous ne donnions quelquefois sujet. Notre profession , à couvert de ces mortifications , se verroit traitée avec distinction & respectée comme elle doit l'être. Les charlatans au contraire de toute espèce , qui ont aujourd'hui tant de vogue dans le monde , ne trouveroient plus de protection , ni de faveur , & toutes leurs supercheries s'évanouiroient.

Telles sont les conséquences de la méthode que je propose. Mais il faut qu'elle soit publique & connue , pour qu'elle puisse réussir , & produire des effets avantageux. Des particuliers peuvent faire ces observations à leur gré & pour eux-mêmes ; mais ils n'y réussiront jamais

autant que s'ils le communiquoient à d'autres. Il n'y a qu'une société de Médecins qui puisse rendre cette méthode avantageuse pour le public ; pourvu qu'ils sachent se défendre de la jalousie : & ce ne seroit peut-être pas la plus petite des difficultés à surmonter. Si donc un certain nombre de Médecins, plus remplis de zèle que d'amour propre, & d'une capacité convenable, vouloit former cette entreprise, & la soutenir courageusement, en se bornant entièrement aux observations, sans aucun égard aux opinions & aux systèmes des autres Médecins, ne faisant d'ailleurs aucun mystère de leurs découvertes, mais se les communiquant réciproquement de tems en tems, je suis persuadé qu'en peu d'années ils seroient en état d'écrire sur les maladies de l'Angleterre, comme Hippocrate a écrit sur celles de la Grèce, & de donner le meilleur

Livre de Médecine qui eût paru depuis ce Prince des Médecins.

La manière la plus aisée, & la plus efficace de réussir dans cette entreprise est à mon gré de faire usage de la Table suivante, dont je me sers depuis plusieurs années, & qui répond parfaitement au plan que je propose. J'avois d'abord fait une autre colonne pour marquer la température de l'air. Mais après avoir formé un recueil d'observations, dans lequel je marquois chaque jour le vent qu'il faisoit, la sécheresse ou l'humidité de l'air, &c. j'ai abandonné cet article & réduit la Table de cette manière.

Je me borne donc au sexe, à l'âge, au tempérament, à l'occupation ordinaire, & à la manière de vivre du malade, & je crois que cela peut suffire.

Tabula medica generalis.

Sexus, aetas, temperies, occupatio, & vicius agri.	
Dies morbi.	
Morbi Phaenomena	
Dies mensis.	
Remedia.	
Eventus	

Pour montrer l'usage & l'application de cette Table générale, j'ai jugé à propos de proposer deux modèles dans l'exposition de deux cas, quoique cette exposition ne soit pas absolument parfaite.

Plusieurs me diront, sans doute que cette méthode est trop dégoûtante, sur-tout pour des Médecins qui ont beaucoup de pratique. Je leur répondrai, que je ne connois point de moyen plus simple & plus court pour réussir dans ce que je propose, par rapport à l'observation. Ne faire la chose qu'à moitié, c'est ne rien faire du tout. Nous avons déjà assez de descriptions imparfaites des maladies. Au reste la peine n'est pas aussi grande qu'on se l' imagine d'abord. La première colonne est bien-tôt remplie; quoique sous le dernier article de cette première colonne je comprenne en général, non seulement la manière de vivre, comme le boire, le man-

ger, l'exercice, mais encore toutes les autres causes qui ont pu produire la maladie, telles que le chaud, le froid, & autres choses pareilles, dont je puis être informé. La seconde est plus étendue; mais elle est jour par jour, & par le secours des abbréviations elle peut être de beaucoup racourcie. On peut inventer aisément des caractères pour les mots les plus fréquens, tels que la sueur, l'urine, les selles, &c. & pour de courtes réflexions: par ce moyen on peut s'épargner de la peine. Ajoutez à cela que la langue Latine est plus concise que l'Angloise. Quelquefois aussi un seul mot Grec exprime ce qui ne pourroit être exprimé qu'en plusieurs mots Latins, & que dans un plus grand nombre encore de mots Anglois. Je me sers souvent de termes Grecs, sur-tout de termes d'Hippocrate, dans le dessein de voir combien les obser-



Sexus, Ætas, &c.	Dies Morbi.	M O R B I P H Æ N O M E N A.	Dies Mensis.	Remedia.	Eventus.
<p>Chirurgus quidam, annos circiter triginta natus; formâ gracili & humili; colore fusco; viribus neque infirmis, neque tamen robustis; temperie adeo biliosa, ut ter quaterve quotannis in consuetudine fuisset vomitus; victu, nullis legibus obligatus; febre biliosâ nuper graviter exercitatus; post equitationem & pleniorrem cænam ægrotare cepit 20^o Maii 1731. sequebatur molesta nox, cum insomniis multis, turbidis: postridie horrores crebri, & lassitudines per totum. Vesperis sua sponte sumpsit emeticum ex Ipecacuanha, quod alvum & supra & infra probe sollicitabat. Nocte male requievit, siti inexpugnabili & febre pene confectus. Mane accersitus fui.</p>	3	<p>Vultus naturalis. Spiritus facilis. Lingua alba, flaveicens, non valde ficca. Pulsus velox, sed regularis. Calor febrilis, sed mitior quam nocte. Leves artuum dolores & lassitudines. Caput liberum. Urina biliosa, clara, pauca, & ægre redita. Sub meridiem surrexit, & in conclave descendit. Parcè prandebat, ex jure vitulino. Manebat calor. Inquietudo levis, & longa. Obrepente somno terrores multi. Flatus plurimus. Dolores vesperi mitescebant, sed perparum remisit calor.</p>	22	<p>Præscripsi haust. Riveranum 6^{ta} quaque hora sumendum.</p>	Salus.
	4	<p>Cænabat ex cocto hordeo. Melius requievit, sed ex somno terrores. Sudabat multum. Urina, ut heri. Mane, quum aderam, calor modicus. Pulsus regularis & vix febrilis. Sitis extincta. Vultus laudabilis, & in omnibus se melius habuit. Diem totum placide transegit. Repetebatur jus vitulinum.</p>	23	<p>Pro potu ordinario Infusum Salviæ, cum succo Lim. & Saccharo.</p>	
	5	<p>Mediocriter requievit, calore tempestatis magis quam febris turbatus. Plurimum sudabat. Nihil minxit. Mane febris prorsus expers; agilis & sibi suavis visus est, ut in sanitate integrâ diem iterum placidè egit. Alvus sponte solvebatur. Post duos dies, haustâ aquâ Actoniensi, probe subducebatur alvus, & perfecte convalevit.</p>		<p>Persistat in usu haustuum.</p>	



Tabula Medica , Secunda.

Sexus , Ætas , &c.	Dies Morbi.	MORBI PHÆNOMENA.	Dies Mensis	Remedia.	Eventus.
Juvenis, Annos 18 natus, gracilis, speciosus, agilis, filius incolæ de <i>Little Chelsea</i> , tussē fuit correptus sub 20 Octobr. 1729. quæ usque ad 29 ^m diem mediocriter vexabat; tum gravior facta eum valde exercuit.	11	Χειρὼν τρομοί. Ὀφθαλμῶν εὐρεῖος. Pulsus nec velox nec intermittens. Calor sat suavis, caput autem valde calidum. Lingua aspera, non valde sicca. Fauces liberæ. Dolor nullus nisi in capite. Urina copiosa, fusca, nigricans, cum paucō sedimento nigricante. Alvus mane deiecit. Levis desipientia. Sub vesperam recruduit febris, cum multo βλησπισμῶ, & furore; adeo ut vix contineri potuerit in lecto. Calor magnus per totum. Spiritus difficilis. Oblata, quæ prius bene sumpserat, renuit; præscripta tamen remedia probe sumpsit. Sub mediam noctem Urina multa, quæ mane δὴν ὑποζυγίου apparuit, cum turpido sedimento & πυτυρωδὶ. Diluculo cessabat febris. Alvus intra 4 aut 5 horas ter deiecit. Ὑπνὸς brevis, sed παραχρῆδης. Nihil sudabat.	Nov.9.	Temporibus applicentur hirudes quamprimum, & mittatur sanguis ad 3vj Raso capiti & cruribus applicentur vesicatoria, & plantis pedum sequens cataplasma. ℞ Fol. Rut. Raph. rustic. ana m. ij. Sapon. n. &c. ana 3j. Sem. Sinap. 3ss. m. ℞ Lap. Contray. ʒj. Ent. Ven. gr. xij. Camph. gr. ij. Conf. Alk. q. s. m. f. bolus 6 ^a quaque hora sumend. cum C. ʒv. Jul. seq. ℞ Aq. Meliss. Ceras. n. Theriac. ana 3iij. Syr. croci 3vj. m.	Convaluit.
Nocte febricitavit, sed nihil sumpsit remedii usque ad 2 ^m Novembris. Tunc vomuit ex Ipecac. & 4 ^o die mittebatur sanguis.	12	Mane rediit Mens. Discrete respondebat; tremebat adhuc, & pulsus erat ut heri. Disparuit εὐρεῖος Sp. minus laboriosus. Prompte loquebatur, & facile deglutiebat. Vultus non multum turbatus. Epispastica bene cedebant. Dolor, ut heri. Urina mane reddita, fulva, clara, pauca. Calor suavis. Sub meridiem rediit febris, & cum multa παραχῆ & delirio usque ad vesperam durabat; tunc mitescibat; tamen nocte delirabat, insaniebat, dentes stridebat, artus disjiciebat, & in lecto vix contineri potuit. Adhæc, tremula vox, & etiam hæsitantia, una cum βῶν πολλῇ subinde. Minime dormiebat. Ουρον καὶ κοπράνα λαδραῖως; tamen ante noctem ter reddidit, rogatus, Urinam, quæ & rubra erat & clara, cum nubecula tenui prope fundum.	10.	Pergat in usu Sp. c. c. & liberrime hauriat Emuls. comm. Pergat in usu Emuls. cui adde Aq. Cinn. f. 3iss & cataplasmati Camph. 3ss. Croci p. ʒij. ℞ Lap. Cantr. ʒj. E. Ven ʒss. Sal vol. Succ. gr. v. Conf. Alk. q. s. m. f. bolus 6 ^a quaque hora sumendus, cum præscripto Julapio.	
Morbum ὀρθοσταδὴν sustinuit usque ad 6 ^m , quo die decubuit; testaceis pulveribus incassum adhibitis.	13	Χειρὼν τρομοί graves. Φωνὴ τρομωδὴς. Ὀφθαλμοὶ ἐξιχόντες, καθαρῶτατοι καὶ ὀρθοί. Calor moderatus. Discrete respondebat, sed paulo post desipiebat. Rogatus prompte deglutiebat. Lingua valde sicca & aspera. Ουρον καὶ κοπράνα λαδραῖως, ut heri. Vesperi rarissime loquebatur, pene ἀφωνος. Νυξ δυσφορος. Multum delirabat, sed in lecto se continebat. Haustum sumpsit paregoricum.	11.	Brachiis applicentur vesicatoria magna duo. ℞ Lap. Contr. Pulv. ad Gutt. ana ʒr. xij. Cast. gr. vj. Croci gr. v. m. f. pulvis 8 ^a quaque hora sumendus ex Julapio seq. ℞ Aq. Rut. Puleg. ana 3iij. Pæon. C. 3ij. Syr. Pæon. 3j. m. ℞ Aq. flor. Paralys. 3ij. Cinnam. f. 3vj. Syr. é Mecon. 3ss. m. f. haustis paregoricus hac vespera, finito paroxismo (sed non prius) sumendus.	
Eodem die λυγροὶ crebri & alti; desipientia levis, cum vigilia.	14	Adfui sub meridiem. τρομοὶ μεγάλοι, cum comate. Πῖς οἶα. Το μελαὶ ὀφθαλμοὺ διέξιν ὑπὸ τῷ αἵμα βλεφαρον κρυφθεν, τὸ λευκὸν ἐρυθρον. Διμῆα περὶ ἀριστερον, cum inflammata & inversa palpebra. Invocatus respondebat, & me probe novit; bibebat etiam, & bene deglutiebat. Calor aliquantulum debilior. Pulsus non pravus. Σκελετὰ, ὑπτιου κειμενον, ζυγνικαμμενα ἰσχυρῶς καὶ διαπεπλεγμένα. Caput extensum, & projectum mentum; velut in opisthotonicis. Perpetuo & totus tremuit.	12.	Nihil.	
Abfui.	15	Abfui.	14.	Sumat haustum paregoricum præscriptum 1 ^o die.	
Omnia in melius inveni. Tremores vix apparebant. Oculi clari & compositi. Lingua humida & rubra. Vox libera. Mentis rarus levisque error. Calor capitis & totius corporis suavissimus. Febris penitus extincta. Urina & fæces non amplius λαδραῖως. Alvus bis bene deiecit, & quidem figurate; & æger ad exonerandum surrexit è lecto, & sese prompte erexit. Urina κρινωδὴς cum rubro sedimento prope fundum. Jus pulli gallinacei crebro hausit, una cum infuso pane; cibumque crebro petiit N. B. Ante finem 14 diei bis nigrescebat, teste tota familia, & statim moribundus visus est, graviter convulsus & spumans. Noctem quietius quam ante egit, 14 horas plus minus, dormiens. Ad sese mane rediit, & dormituri vit toto die. Urina tamen & fæces in lecto. Subinde desipuit interdum, & sequenti nocte deliravit, & vix contineri potuit; tamen post somnum omnia mitiora. Jucunde collocutus est, risit, se facile erexit, oblata sumpsit, & mire refocillatus fuit.	16		15.	Vesperi repetatur haustus paregor. urgente vigilia. ℞ Pulv. Sacch. alb. 3ij. Marg. ppt. 3j. Gum. Arab. gr. v. Ol. Cinn. g ^{ss} . ij. hisce, probe tritis, adde Aq. Ceras. n. Cinn. h. ana 3iij. Pæon. c. Cinn. f. ana 3j. m. f. Julapium, cujus cochl. ij. aut iij.umat, cum langueant vires.	
Inter Scapulas applicabatur vesicatorium. tremuit sequenti die, & astricta fuit alvus, quæ per clysterem ante noctem solvebatur. Magis autem delirabat, graviterque tremebat, præsertim nocte antequam accersitus fui.	17	Dormiebat à media nocte usque ad meridiem fere. Sub 10 ^m horam eum alte dormientem inveni, sed aperto ore, & semiapertis, ut mos ei est, oculis, febris prorsus expertem & tremorum. Calor suavissimus. Urina quam hesternâ vesperâ reddebat, crassâ, albida, cum copioso albo sedimento, usque ad fundum subsidente; & super album apparuit rubra, pauca, fabulosa materies. Nocte semel aut bis ex Jure dicto & sero lactis tenui hausit, & perparum desipuit.			
	19	Bene se habuit. Plurimum dormiverat à die 17 ^o , raro expergiscens, nisi ad mingendum aut forbendum. Alvus firma. Appetitus longe melior. Urina multa & valde laudabilis. Vale dixi. Notandum insuper, quod per aliquod ante hoc malum spatium animo cruciebatur; & durante morbo, de valetudine rogatus semper respondebat, se optime valere.			

vations de ce grand Médecin pourroient convenir à notre pays.

Quiconque voudra se conformer à cette Table, trouvera que ce qu'il avoit cru d'abord ennuyeux & pénible, lui paroîtra aisé & agréable par la suite. Supposé qu'on use d'abréviations, il fera bon qu'elles soient expliquées au commencement du recueil, pour l'intelligence de celles qui viendront dans la suite. Autrement on prendroit bien de la peine pour rien.

Je prie aussi le lecteur de se souvenir qu'on n'aura pas toujours occasion de marquer tous les cas, mais seulement les principaux. Si un Médecin en recueilloit seulement une demie douzaine en un jour (ce qui n'arriveroit pas toujours,) je suis certain que supposé que ses observations fussent régulières, judicieuses, & faites avec un soin particulier, il ne faudroit qu'une heure ou deux pour les rédi-

ger par écrit avec un degré d'exactitude , suffisant pour chaque chose ; car à dire le vrai , je ne puis croire , comme Baglivi , que si l'on n'examine scrupuleusement chaque circonstance , c'est comme si on ne faisoit rien. Cela paroît impossible. Il est bon de faire attention aux circonstances , & d'en recueillir le plus qu'on peut. Mais pourvu qu'on observe , comme il faut , les symptomes clairs & évidens de la maladie , la négligence des circonstances légères & de peu d'importance ne sçauroit préjudicier au malade : on peut les comparer aux minucies de l'Anatomie , qu'un Médecin peut ignorer , & à qui il suffit de bien connoître le cours du sang , les artères & les veines , & ce qui regarde l'œconomie animale.

Après tout si un Médecin extrêmement occupé ne peut avoir le loisir de faire les observations dont il s'agit , du moins ceux qui sont

un peu moins employés le pourront aisément, & par ce moyen se rendre très-utiles au public. Par une soigneuse application de ce genre, il est plus que probable, qu'avec le tems ils viendront à connoître si parfaitement les maladies, que le tems qu'ils auront donné à ce travail, ne sera pas perdu pour eux-mêmes du côté de l'intérêt. Du reste tout Médecin qui ne cherche qu'à être utile aux hommes, est toujours estimé: ainsi, quand même il gagneroit moins qu'un autre Médecin qui pratique davantage, il doit préférer le travail dont il s'agit à tout autre. Je l'y invite, dans le desir ardent que j'ai de voir cette importante partie de notre Art plus cultivée.

J'ai recueilli, suivant ma méthode, un grand nombre de cas, & je l'ai fait avec plus d'exactitude qu'il n'en a paru jusqu'ici dans toutes les observations de Médecine.

Si jamais j'écris touchant quelque maladie particulière , ce sera conformément à ce plan. D'abord je tirerai de mes tables le récit & la description de la maladie en détail , & la méthode que j'ai suivie dans le traitement. Après cela , je donnerai les Aphorismes , qui seront de conséquence de mes observations , afin que le Lecteur puisse voir en même tems si ces conséquences sont justes. Je n'écrirai jamais sur aucun sujet , comme Médecin , sans être appuyé sur l'autorité de mes tables. Quiconque voudra comparer les Livres de *Morbis* d'Hippocrate & ses *Prognostics* , avec les Livres d'*Epidemiques* , verra aisément la sagesse & l'utilité de cette méthode , qui d'ailleurs se recommande assez par elle-même , & n'a pas besoin , pour s'accrediter , d'être fondée sur l'autorité. Cependant il y a des gens à qui l'autorité est nécessaire.

Dire qu'Hippocrate m'a beaucoup servi pour l'usage de cette méthode, c'est répéter ce que j'ai fait assez entendre jusqu'ici ; & peut-être même que pour la pratiquer, il sera besoin de lire cet Auteur. Du moins je conseille de lire ses *Epidémiques*, & en particulier le premier & le troisième Livre. Car, quoique le plan que j'ai proposé ici, ne demande qu'une attention suivie aux symptômes, jour par jour, & aux remèdes dont il a fait usage, cependant celui qui se sera familiarisé avec la manière d'écrire d'Hippocrate, trouvera beaucoup plus de facilité dans la pratique de ma méthode. Sans cela on pourroit négliger plusieurs choses, auxquelles il faut donner son attention ; & d'ailleurs on apprendra par cette lecture à décrire une maladie avec précision. Je voudrois qu'on lût ensuite les *Prognostics* d'Hippocrate, ses *Prédictions*, ses

Coacæ praelectiones, son livre curieux de aëre, locis, & aquis, & son ouvrage fameux, *De diæta in morbis acutis*. Après cela je puis répondre qu'on trouvera beaucoup plus de plaisir que de peine dans ma méthode, & que quiconque lira Hippocrate dans cette vûe, verra quel homme extraordinaire il étoit, & combien il a mérité tous les éloges qu'on lui a donnés & qu'on pourra jamais lui donner.

Ce n'est pas que je prétende qu'un Médecin sçavant soit obligé de lire Hippocrate avant de pratiquer ma méthode. Mais tout le monde convient qu'Hippocrate est admirable dans ses observations & dans ses remarques; & comme tous les autres Auteurs de Livres de Médecine ont emprunté de lui la plus grande partie de tout ce qu'ils ont écrit, c'est celui de tous les Anciens qu'il est le plus nécessaire de lire, & lorsqu'on l'aura bien étudié, on
pourra

pourra juger si mon plan est conforme à la méthode du Prince des Médecins. Pour moi je suis tellement persuadé de l'utilité de cette étude, que je ne desire rien avec tant d'ardeur, que de voir le tems où il fera parmi nous aussi à la mode d'entendre bien Hippocrate, qu'il l'a été jusqu'ici de ne le point entendre du tout, ou du moins de ne l'entendre que médiocrement.

C'est dans cette vûe que j'ai pris tout le soin possible, pour préparer une nouvelle édition de ses ouvrages, suivant le plan que j'ai publié il y a quelque tems. Quoiqu'en puissent penser quelques Médecins, je suis très-sur que bien-loin qu'Hippocrate paroisse alors défiguré, il paroîtra au contraire dans le plus beau jour qu'il ait encore paru. On verra sur-tout le chapitre *De prognosticis in morbis acutis*, qui est le morceau le plus étonnant qu'on ait encore vû. Ce chapitre comprendra

presque tout ce qui est renfermé dans son *Prognosticon*, dans les livres *De judicationibus*, & *diebus judicatoriis*, dans le premier livre des *Prédictiones*, & dans ses *Coacæ prænotiones*, &c. Ceux même qui sont le plus versés dans la lecture d'Hippocrate, en seront surpris. Car il y a une grande différence entre lire plusieurs choses qui ont rapport à un même objet dans différens endroits d'un Auteur, & les lire de suite, sans l'interposition d'autres matières, qui détournent l'attention. J'y détermine le sens d'un grand nombre d'expressions équivoques, & j'y éclaircis plusieurs endroits en rapprochant d'autres textes du même Auteur. Par ce moyen, un lecteur conçoit tout d'un coup le sens de ce qu'il lit, & se met parfaitement au fait de la matière dont il s'agit; ce qui n'est pas un foible avantage par rapport à un Auteur aussi étendu qu'Hippocrate.

J'ajoute que j'ai fait dans le texte plusieurs corrections qui ont échappé jusqu'ici à tous les éditeurs ; la plus grande partie par le secours d'un *Index phraseologique*, que j'ai pris la peine de composer, en y insérant *l'æconomie de Foësius* (ouvrage le plus pénible que j'aye jamais entrepris) de manière qu'en prenant ainsi Hippocrate par pièces , pour ainsi dire , & le comparant avec lui-même , cette édition , qui est bientôt en état d'être mise sous la presse , sera plus correcte , & en même tems plus d'usage , qu'aucune autre qui ait encore vû le jour.

Peut-être auroit-elle été plus correcte en quelques endroits, si le feu Docteur *Freind*, qui s'étoit donné bien de la peine par rapport à mon édition, ne fût mort au milieu de son travail : sans ce contre-tems , elle seroit actuellement entre les mains de l'Imprimeur. Mais ayant

déjà fait de grandes dépenses pour cet ouvrage, je crois qu'il est raisonnable que je sois un peu soulagé, par rapport aux frais qu'il faut encore faire. Je ne me suis en cela proposé aucun avantage pour moi-même, & je n'ai eu envie que de communiquer au public un Livre, qui, comme j'en suis persuadé, lui sera plus utile qu'aucun Livre de Médecine qui ait été publié. Si cet obstacle est levé (comme j'espère avec raison qu'il le sera dans peu de tems) je mettrai aussitôt le Livre sous la presse. Autrement, je rendrai l'argent aux Souscripteurs, & je réserverai pour mon usage particulier ce que j'aurois été bien aise de rendre public, pour l'intérêt de l'humanité.

Mais pour revenir à la Table dont il s'agit, je dis qu'il y a quelques circonstances qui ne doivent jamais être omises, sur-tout dans les maladies aiguës. Ce sont celles

qui ont rapport aux crises, qu'aucun Médecin n'a jamais décrites aussi parfaitement & avec autant d'élégance qu'Hippocrate. Je vais insérer ici quelques-uns de ses Aphorismes sur ce sujet.

1. *Les prédictions dans les maladies aiguës ne sont pas toujours certaines, soit pour la vie soit pour la mort.*

2. *Les maladies aiguës en général viennent à crise dans les quatorze premiers jours de la maladie.*

3. *Dans les fièvres la crise arrive, le quatrième jour, le septième, l'onzième, le quatorzième, le dix-septième, le vingt-unième, & quelquefois le trentième, le quarantième, & même le cinquantième; mais ce terme passé, la maladie devient chronique.*

On trouve un grand nombre d'Aphorismes de cette espèce dans son *Prognosticon*, sur-tout au bas de la quatrième page, & dans la

Rijj

plus grande partie de la quarante-quatrième, sans parler de plusieurs endroits du même Livre. Les Aphorismes suivans nous apprennent d'une façon admirable, quand la crise est près d'arriver, & les différentes manières dont elle arrive communement.

4. *Quand la crise est sur le point d'arriver, la nuit qui précède le Paroxysme, est inquiète; mais celle qui suit est ordinairement plus tranquille.*

5. *Le sommeil profond, sans aucune inquietude, denote une crise parfaite. Mais un sommeil inquiet, avec des douleurs dans le corps, denote le contraire.*

6. *Toutes les maladies s'en vont ou par la bouche, ou par les selles, ou par l'urine, ou par quelqu'autre voye; par les jointures, par exemple, ou par la sueur, qui est commune à tout le monde.*

7. *Les maladies aiguës s'en vont*

ou par le saignement de nés dans le tems de la crise , ou par des sueurs abondantes , ou par des urines purulentes & mucilagineuses en grande quantité & avec un bon sediment ; ou par un abcès considérable , ou par des selles muqueuses & sanglantes , qui arrivent subitement , ou par des vomissemens qui surviennent dans le tems de la crise.

8. *Le septième , neuvième , ou quatorzième jour , la fièvre quitte ordinairement le malade par un saignement de nés , ou par des selles mêlées de bile & de sang , ou par une grande douleur dans les genoux , ou dans les hanches , ou par une urine recuite vers le tems de la crise : dans les femmes par le retour de leurs règles.*

Je crois qu'il n'y a point d'Aphorismes plus importans que ces deux derniers , & je suis surpris qu'Hippocrate les ait pu exprimer en si peu de mots.

9. *La rougeur du visage dans la*

fièvre, jointe à un violent mal de tête, & à un battement des veines dénote en général une hémorragie. Les nausées, les chaleurs qu'on sent autour du cœur, les fréquentes sputations, marquent qu'il faut avoir recours aux vomitifs. Les rots, les vents, les bruits d'un ventre enflé, dénotent qu'il faut purger.

Je ne finirois point, si j'exposois ici tout ce qu'Hippocrate dit sur ce sujet. Mais il y a encore une chose qui est d'un grand usage dans les fièvres, & dans presque toutes les maladies.

10. *Lorsque des malades disent qu'ils sont mieux sans raison, il faut avoir peu d'égard à ce discours. Il ne faut pas non plus être effrayé, quand ils disent sans raison qu'ils sont plus mal. Ces sortes de changemens ne sont ordinairement ni fixes, ni durables. L. 2. A. 27.*

Ce dernier axiome est tellement d'usage pour diriger dans les Pro-

gnostics, que j'ai cru devoir l'ajouter ici. Cela suffit pour faire voir au Lecteur, comment Hippocrate s'exprime en maître, & combien il est important d'observer exactement le cours des fièvres.

Si le plan dont il s'agit est goûté & suivi, je suis persuadé que les maladies en seront mieux connues, & plus aisément guéries, même en supposant la matière médicale dans l'état où elle est aujourd'hui. Mais si elle étoit réformée & mise sur le pied où elle doit être, & s'il étoit défendu à qui que ce soit d'introduire des mélanges contraires à la nature, notre Art produiroit alors tous les effets dont il est capable, & les hommes pourroient avec raison en espérer un secours certain dans leurs infirmités. Mais cet article demande une discussion plus grande, & une considération plus par-

ticulière , que je remets pour un autre ouvrage. Je me contente donc d'ajouter , que si la méthode de l'observation est une fois bien établie , les fruits que le Public en retirera , pourront le disposer à accorder son suffrage à d'autres réflexions , qu'on lui offrira dans la suite par rapport à un autre article important. Quelle nation a des Médecins plus propres pour l'observation que la nôtre ? Dans quel pays y a-t-il autant de sçavoir , de sagacité , & de zèle pour le bien public ? Ce sera , je l'avoue , une grande consolation pour moi , de voir mon plan goûté , non parce qu'il est de moi , mais parce que je crois qu'il est capable de faire honneur à la Médecine , & d'être salutaire à tous les hommes. Enfin , soit qu'il soit bien reçu , soit qu'il soit rejeté , je suis résolu d'en faire constamment usage , au-

ANCIENNE ET MODERNE. 247
tant qu'il me sera possible ; jus-
qu'à ce que l'on m'ait fait voir une
raison solide pour l'abandonner,
ou le changer.

*Fin de l'Etat de la Médecine
Ancienne & Moderne.*



A P P R O B A T I O N.

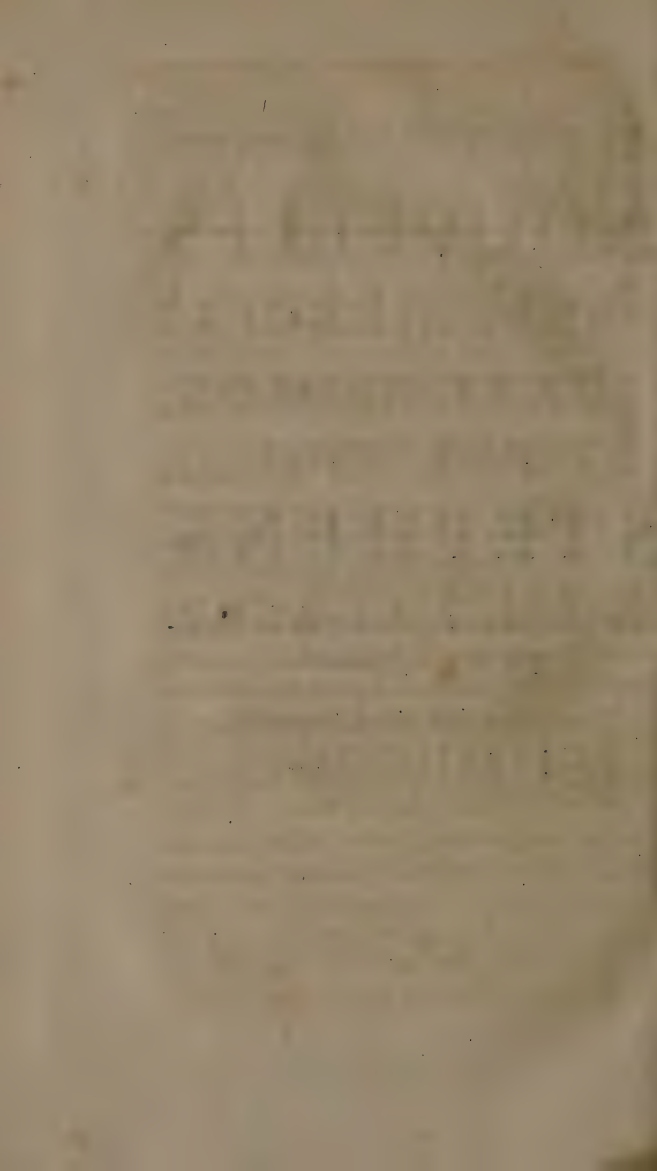
J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Ouvrage qui a pour Titre, Etat de la Médecine Ancienne & Moderne, avec un plan pour perfectionner celle-ci, écrit en Anglois par le Docteur CLIFTON, Médecin de S. A. R. le Prince de Galles, & traduit en François par M. l'Abbé DES FONTAINES. Je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. On ne peut au contraire que sçavoir un gré infini au Traducteur, d'avoir trouvé assez de loisir pour rendre cet Ouvrage public en France, lui qu'on sçait livré à un travail pénible qui se renouvelle chaque jour, & dont l'utilité est reconnue de tout le monde. Fait à Paris ce 22 Février 1742.

Signé, BOYER, Méd. ord. du Roy.

NOUVELLES
EXPERIENCES
SUR LE REMEDE
DE MADEMOISELLE
STEPHENS.

*Par M. HALES, Auteur de la Stati-
que des Végétaux.*

*Traduites de l'Anglois par M.
CANTWELL Médecin.*





NOUVELLES EXPERIENCES SUR LE REMEDE DE MADEMOISELLE STEPHENS.

I.



'EXPERIENCE ayant fait voir que le Remède de *Mademoiselle Stephens* avoit efficacement dissous des Pierres dans la Vessie de ceux

qui ont persévéré à en user assez de tems, mais que la quantité de savon qui y entre, le rendoit si désagréable, que bien des personnes ne pouvoient se resoudre à le prendre, du moins à le continuer; je me suis déterminé à examiner en quoi

250 NOUV. EXPER. SUR LE REMEDE
consistoit sa principale force , pour servir
de guide à ceux qui voudroient chercher
à le rendre moins dégoûtant & plus ef-
ficace.

2. Pour cet effet je sciai en plusieurs
morceaux deux Pierres qu'on me don-
na. Je nommerai A le plus grand & le
moins dur. L'autre dont la surface étoit
très-inégale , je l'appellerai B. L'intérieur
de celui-ci étoit compacte & poli , comme
du marbre.

3. Je fis bouillir pendant une heure
un morceau d'A , dans le Remède de *Ma-*
demoiselle Stephens (sçavoir , une déco-
ction de savon avec des coquilles d'œufs
calcinées) qui n'y fit aucune impression.

4. Le savon liquide n'y en fit pas plus
que le Remède de *Mademoiselle Stephens*.
Or le savon liquide n'est autre chose
que du savon dissous dans l'esprit de vin.

5. Je fis bouillir un autre morceau d'A
dans le *Capitel* , ou la lie de savon assez
forte pour faire du savon. Il y fut dissous
en une demie heure , jettant pendant tout
ce tems beaucoup d'écume ampoulée ,
marque qu'il étoit dans un état de dis-
solution.

6. Je fis bouillir avec A un morceau
de B , que je laissai une heure dans la
liqueur bouillante. Celui-ci a été tout
réduit

réduit à la consistance d'une bouë ferme ; excepté l'intérieur qui étoit pourri & friable.

7. Un autre morceau d'A , ayant bouilli une heure dans une lie de la même Potasse , dont on avoit fait la lie de Savon , n'en reçut aucune impression , quoiqu'elle fût de la même force.

8. Cette lie de Savon , qu'on fait bouillir avec de l'huile , ou du suif , ou avec tous les deux , pour faire du Savon , ne diffère de la lie de Potasse , que parceque dans celle-là , on ajoute une partie de chaux vive , à deux parties de Potasse , sur lesquelles on verse de l'eau , après qu'elles ont resté quelque tems ensemble , pour s'amortir. Les sels lixiviels de la Potasse , & les particules ignées de la chaux vive , étant par ce moyen intimement mêlés & combinés , font la liqueur qu'on appelle lie de Savon. Cette liqueur est si caustique & si corrosive , que non seulement elle détruit d'abord toute substance animale , qu'on y jette dans le tems de l'ébullition , mais encore qu'elle corrode & mange le cuivre , l'airain & le fer. L'huile qu'on y mêle après , enveloppe les sels , & les empêche d'agir.

L'efficacité du Savon consiste dans la vertu , que les particules ignées de la chaux

vive donnent aux sels lixiviels de la Potasse de se mêler intimement avec les huiles , & de les dissoudre. Or les huiles sont le vrai ciment des parties des corps solides. Il y a apparence que cette vertu dépend de la figure oblongue & pointuë , & de la disposition à déchirer , que les sels lixiviels acquièrent par ce mélange. Telle est la figure qu'on croit que le feu donne aux acides les plus corrosifs. Les grands froids donnent la même disposition aux particules de l'eau , qui dans les gelées blanches se forment en petits aiguillons ou dards , d'autant plus longs & plus larges , que la gelée est plus forte , pourvû qu'il y ait assez d'humidité dans l'air. Et si la gelée qui s'attache à l'herbe , ne se fondoit pas d'abord à la chaleur de la bouche & de l'estomach, ces particules aiguës la rendroient aussi pernicieuse aux animaux qui en mangent , que leur seroit l'arsenic.

10. Je mis un morceau de la pierre A , dans de la lie de Savon : à la chaleur digestive d'une couche de concombres , il y fut fondu en quatre heures. La lie devint bourbeuse & blanche comme du lait. Je fis la même expérience sur un morceau de B , il ne se fondit pas, même en sept jours; après lequel tems , je l'y trouvai pourri , friable & rompu en plusieurs morceaux.

11. La lie de Savon est donc le plus puissant dissolvant de la pierre, qu'on ait encore découvert (excepté l'esprit de Nitre) & son opération est plus ou moins prompte, à proportion du plus ou du moins de chaleur qu'elle a. Car des morceaux d'A se fondirent en une demie heure, dans une lie bouillante de Savon; en quatre heures, à la chaleur d'une couche de concombres; en dix-huit heures, à une moindre chaleur que celle de ladite couche de concombres; & en trois jours ils se fondirent dans une lie froide de Savon.

12. On peut remarquer que le même *Menstrue* dissout de différentes façons les Pierres de différente tiffure. Il amollit les unes, il fait pourrir les autres, & les rompt en morceaux. On a vû des exemples de l'un & de l'autre cas, dans les maladies de *Mademoiselle Stephens*.

13. Peut-être que d'autres expériences nous apprendront à juger de la nature, & de l'espèce des Pierres de la Vessie, en comparant ce que le remède fera rendre avec les différentes espèces de fontes de Pierres, faites par la lie de Savon hors du corps. Il est probable que ces fontes se font de la même manière que la toile se blanchit, c'est-à-dire, par l'extraction des Huiles qui lient leurs parties ensemble. Car

254 NOUV. EXPER. SUR LE REMEDE
de même que la toile se blanchit , & se déchire plus facilement , à mesure qu'elle perd de son huile , de même pour l'ordinaire les pierres blanchissent , à mesure qu'elles se fondent , de quelque nature que soit le *Menstruë* dont on se sert. Il y a cependant cette différence , que l'huile végétale , qui se trouve dans la toile , cède aux sels alkalis fixes de la Potasse , sans autre secours ; & qu'on ne sçauroit faire l'extraction de l'huile animale , qui retient les parties des Pierres attachées les unes aux autres , sans un mélange de chaux vive & de Potasse.

14. On sçait que ceux qui prennent le remède de *Mademoiselle Stephens* , rendent pendant quelque tems une si grande quantité de bouë , qui ressemble à de la chaux détrempée , que plusieurs personnes ont cru , que ce n'étoit autre chose , que la chaux contenue dans ce remède. Pour en pouvoir mieux juger , Monsieur Hartley & moi , mêmes dans des pipes à fumer plusieurs morceaux d'une Pierre , que nous cassâmes exprès , avec des écailles & des fragmens , qu'un des malades de *Mademoiselle Stephens* avoit rendus , & une quantité de sédiment de l'urine d'un autre malade , qui rendoit beaucoup de cette matière blanche , sem-

blable à de la chaux détrempée. Douze grains de cette matiere séchée & endurcie furent réduits dans une pipe bien rougie à sept grains, que nous croyons être la chaux du remède, parceque le feu ne rend pas la chaux volatile. Les morceaux de la Pierre, les écailles & fragmens, exposés au feu de la même façon, se dissipèrent dans l'air, sans laisser presque rien, comme font les véritables Pierres du corps humain. Par cette double expérience on peut distinguer, si la matiere rendue est de la Pierre de la Vessie, ou de la chaux du remède.

15. J'ai fait les expériences suivantes, pour decouvrir quelle est la quantité de chaux, qu'on mêle avec la Potasse, pour en faire la lie, ou la lessive de Savon. J'ai fait évaporer à siccité quatre onces de lessive *Capitel*. Le sel résidu pesoit 399 * grains, ou demie once + 180 grains, c'est-à-dire $\frac{1}{4,3}$ de la lie du Savon. Dans une pareille quantité de *Capitel*, que j'avois achetée d'un autre Marchand, je n'ai trouvé que 320 grains de sel, sçavoir 79 grains, ou $\frac{1}{6}$ du tout + $\frac{1}{19}$ grain, & $\frac{3}{4}$ d'un dix-neuvième d'un grain, moins

* C'est la Pierre infernale ordinaire, ou Pierre Caustique.

256 NOUV. EXPER. SUR LE REMEDE
que dans la quantité précédente. J'ai versé
de l'eau chaude sur ce sel, & ayant filtré
la lessive, il resta sur le filtre 11 grains
de chaux insipide, qui quoiqu'exposés
long tems à l'air, ne contractèrent aucune
humidité : preuve qu'il n'y restoit point
de sel lixiviel. Cette chaux insipide étoit
 $\frac{1}{29}$ partie dudit sédiment salin.

16. Je fis évaporer encore cette lie de
Savon filtrée, & j'y trouvai 307 grains de
sel sec. C'est-à-dire 92 grains ou $\frac{1}{43}$
moins qu'auparavant. Je versai de l'eau
chaude sur le sel, & la filtrai : il resta sur le
filtre 7 grains de chaux insipide sèche, ou
près de $\frac{1}{44}$ de sel sec résidu.

17. Je la fis évaporer encore une troi-
sième fois, & le sel sec résidu pesa 236
grains, c'est-à-dire 74 grains, ou $\frac{1}{42}$
moins, que dans l'évaporation précédente.
En ayant filtré la lessive, il me resta 2
grains de chaux, c'est-à-dire $\frac{1}{118}$. D'où l'on
peut conclure, qu'il avoit alors entière-
ment perdu toute sa chaux : parce qu'une
lessive faite de la même Potasse, dont on
avoit fait la lie de Savon, étant évaporée,
rendit la même quantité de sédiment,
quoiqu'on n'y eût point mêlé de chaux
vive, & c'est ce que ces lessives font con-
stamment, malgré toutes les évaporations

& filtrations, qu'on en peut faire. Cependant la quantité de sédiment est plus ou moins grande, à proportion du degré de chaleur avec laquelle on fait l'évaporation.

18. Je fis évaporer à siccité, & filtrai deux fois une autre quantité de lie de Savon, n'y versant chaque fois que la même quantité d'eau chaude, que j'en avois fait évaporer pour mieux conserver la force de la lie, employant pour cela un Hydrometre. Cette lie ou lessive de Savon, (quoique j'eusse déjà emporté par deux fois différentes tout ce que je pouvois de sa chaux) fondit un morceau de Pierre que j'y mis.

19. Mais après une troisième évaporation & filtration, la lessive étoit si bien purifiée de sa chaux, qu'elle ne fit pas plus d'impression sur un morceau de Pierre, que n'en auroit fait la lessive de Potasse simple, quoique je l'y eusse fait bouillir pendant demie heure. Cependant après l'y avoir laissé plusieurs jours, je trouvai que la surface en étoit un peu amollie. On voit par là que la plus forte lie de Savon n'avoit perdu sa force dissolvante, qu'après la troisième évaporation; au lieu que la plus foible lie avoit perdu la sienne, à la seconde évaporation. Car il ne resta que

deux grains de chaux après la troisième évaporation. Or il s'en trouve autant dans une lie de Potasse. Par conséquent la lie de Savon étoit alors dépouillée de toute sa vertu lithontryptique: ce qui étoit facile à connoître par un goût moins acré & moins piquant, que celui qu'elle avoit auparavant.

En distillant une quantité de lie de Savon, je trouvai que l'eau qui montoit dans le récipient étoit claire & insipide, & n'avoit nul degré de force dissolvante; d'où il s'ensuit, que la force dissolvante de la lie de Savon ne consiste pas dans les particules qui s'envolent dans le tems de l'évaporation & de la filtration.

Je fis évaporer trois fois à siccité une quantité de lie, sans la passer sur le filtre. Elle devint beaucoup moins acré & moins caustique, & elle avoit perdu toute sa force dissolvante, quoiqu'elle ne fût pas privée de sa chaux. Par conséquent la lie de Savon ne perd pas sa force lithontryptique, parce que la chaleur lui enleve un nombre de ses particules pendant l'évaporation, ni parce qu'elle se dépouille de sa chaux par la filtration; mais cela vient du changement de la figure & de la tiffure de ses parties, & du dérangement de la combinaison, qui s'étoit faite entre les particules ignées de la chaux vive, & les sels lixiviels

de la Potasse. Il y a apparence que c'est l'eau fraîche qu'on y verse qui produit cet effet; puisqu'après la première évaporation ce qui reste, est encore très-caustique.

20. Ayant versé de l'huile de Vitriol, sur deux onces de lessive de Savon, jusqu'à ce qu'elle n'y excitât plus d'effervescence, alors les particules de chaux se précipitèrent au fond. Je fis plusieurs fois laver & filtrer ce précipité, & à la fin je trouvai sur le filtre 20 grains de sel en cristaux, semblable au sel admirable de Glauber. Un morceau de la Pierre A, mis dans cette lessive ainsi privée de sa chaux, & ne contenant qu'un sel neutral, n'en reçut pas la moindre marque de dissolution, soit à la chaleur de digestion, soit à celle d'ébullition.

21. Toutes les fois que j'ai fait évaporer à siccité, le sel de la lie de Savon dans des flacons à vin de Florence, au bain de sable, le sel est devenu d'une couleur verte; ce qui m'a fait penser que cette couleur venoit des vaisseaux de cuivre, dans lesquels on pouvoit l'avoir préparé. Mais les Marchands de Savon m'ont assuré qu'on le prépare toujours dans des vaisseaux de terre, & jamais dans des vaisseaux de cuivre. Cependant le sel de la même Potasse, dont on avoit fait cette

lescive, ou lie de Savon, ne verdissoit pas, quoiqu'on lui donnât le même degré de chaleur. Monsieur Boerhave dit qu'en Moscovie, d'où l'on nous apporte beaucoup de Potasse, la coction s'en fait dans des vaisseaux de cuivre. Si la Potasse contracte de là du verd de gris, la chaux qui entre dans la composition de la lie de Savon, peut en faire mieux sortir la couleur, comme les sels font sortir les couleurs chez les Teinturiers. Les Chymistes remarquent que cette espèce de sel Alkali fixe devient cendrée, puis successivement blanche, bleuë, verte, brune & rougeatre.

22. Par ces expériences, on voit que la grande quantité de chaux, incorporée dans la lie de Savon, qui reste cependant encore claire, comme de l'eau de fontaine, peut avec le sable, la gravelle, les écailles & autres morceaux des Pierres qui se fondent, facilement fournir tout ce sédiment terreux, qu'on trouve dans les Pierres des malades de *Mademoiselle Stephens*.

23. Et puisque la lie de Savon, après avoir perdu beaucoup de sa chaux vive N^o. 14. 15. 16. par deux évaporations & filtrations, avoit encore conservé la vertu de dissoudre la Pierre, le Remède

seroit moins corrosif, & par conséquent moins dangereux, si on emportoit de cette manière une partie de sa chaux, ou si en faisant le Savon, on méloit moins d'une partie de chaux vive, avec deux parties de Potasse. On pourroit aussi essayer de faire usage de Potasse moins brulée; parceque plus on la brule, plus elle est caustique & corrosive.

24. Monsieur Geoffroy, dans une des lettres qu'il a écrites à Monsieur Hartley, remarque que les Cendres ou la Potasse des plantes & des arbres, qui croissent loin de la mer, sont plus corrosives, que celles des plantes maritimes, qui contiennent un peu de sel marin. Et c'est de ces dernières, dit-il, qu'on fait le Savon d'Alicante.

25. On peut remarquer l'Analogie qu'il y a entre le succès de quelques-unes de ces expériences, & l'effet du remède de *Mademoiselle Stephens*. La lessive de Savon, quoique privée de beaucoup de sa chaux par des dissolutions, évaporations & filtrations réitérées N^o. 14.

15. 16. qui détruisent en quelque façon la combinaison, qui s'étoit faite entre les sels alkalis de la Potasse, & les particules ignées de la chaux vive, en conserve assez pour dissoudre la Pierre; ce qu'une simple

lescive de la même Potasse, ou dont on fait celle du Savon, ne produit point, No. 7. 17. 18. De même l'expérience fait voir, que le remède de *Mademoiselle Stephens* a le pouvoir de dissoudre la Pierre, quoique privé d'une grande partie de sa chaux, par sa circulation avec le sang, & sa filtration dans les reins, où ses sels doivent avoir nécessairement souffert quelque altération.

26. Puisqu'il y a tant de chaux dans le Savon, & dans la poudre de coquilles d'œufs calcinées, on peut demander pourquoi les malades de *Mademoiselle Stephens* n'en rendent pas, pendant tout le tems qu'ils prennent son remède? Il seroit facile de répondre, que tandis que les pierres sont dans l'état de dissolution dans la Vessie, la matière qui s'en détache, se mêlant avec la chaux de la lessive de Savon & de coquilles d'œufs, fait un tout trop grand, & trop grossier, pour être soutenu dans l'urine, sans la rendre trouble; mais quand on ne rend ni sable, ni gravier, ni parties dissoutes de la Pierre, ni glaires des voyes urinaires, l'urine peut rester transparente, & laisser tomber peu de sédiment, quoiqu'elle contienne beaucoup de chaux du remède, comme fait la lessive, Car souvent l'urine, quoique claire, quand on la rend, &

tandis qu'elle est chaude, se trouble en se refroidissant, & dépose beaucoup de sédiment, comme font plusieurs autres liqueurs.

27. Monsieur Geoffroy, dans un Mémoire lû à l'Académie Royale des Sciences de Paris, le 23 Décembre 1739, dit, que par l'Analyse qu'il a faite de deux onces de Savon d'Alicante, principal ingrédient du remède de *Mademoiselle Stephens*, il a trouvé qu'il y avoit deux gros, 48 grains de sel lixiviel: de sorte que qui prend trois demi-septiers de décoction savoneuse, ou deux onces deux gros de Savon par jour, prend une once & demie, & 45 grains & demi d'huile d'Olives, & environ trois gros de sel lixiviel. M. Hartley a trouvé la même proportion, à peu près, par l'Analyse qu'il en a faite à Londres.

28. Et nous avons trouvé No. 15, qu'il y a 399 grains de sel lixiviel, en quatre onces *Averdupois* *, ou 1752 grains de lessive *Capitel*. Donc, comme 399 : 1752 :: 164 ou six gros de sel lixiviel, sont à 720 grains, ou une once, 10 gros, & 12 grains de lie de Savon, puisqu'il y a 54. 75 grains dans 10 gros *Averdupois*, poids dont *M^{lle}. Stephens* se servoit.

29. Pour déterminer le nombre de gouttes qu'il y a dans une quantité détermi-

* De seize onces à la livre;

264 NOUV. EXPER. SUR LE REMEDE

née de lie , ou de lessive de Savon ; j'ai pris trois phioles , qui tenoient deux onces chacune , & dont le verre à l'embouchure étoit de différente épaisseur. Le plus mince étoit de l'épaisseur d'une pièce de 24 sols *. Le plus épais étoit le double de celui-là. J'ai trouvé que 194 gouttes de la plus mince phiole pesoient 60 grains ; que 116 gouttes de la plus épaisse en pesoient autant , & qu'il en faisoit 150 de celle de la moyenne épaisseur , pour faire 60 grains ; parceque les gouttes sont beaucoup plus grandes ou plus petites , à proportion de l'épaisseur du corps d'où on les laisse tomber.

30. Supposé que 150 gouttes pesent 60 grains , (car je me suis servi de gouttes de la moyenne phiole dans les expériences suivantes , donc $60 : 150 :: 720$ grains de lie de Savon) 1800 gouttes , que ces grains contiennent. De sorte que ceux qui prennent deux onces & deux gros de Savon par jour , dans le remède de *Mademoiselle Stephens* , prennent tous les jours les sels lixiviels de 1800 gouttes de lie de Savon , (dans lesquels sels consiste toute la vertu du remède) ce qui

* La pièce de 24 sols en France est de la même épaisseur , que le *Shilling* ou pièce de 12 sols en Angleterre.

fait soixante fois plus de sel de lie de Savon, qu'on n'en prendroit dans trois prises d'eau d'Orge, à dix gouttes de lessive dans chaque prise. Or on a donné cette quantité & même plus par jour, dans l'espérance de dissoudre des Pierres. Mr. Sharp donnoit deux onces & demie de Savon tous les jours au Sieur Appleton Charbonnier (ce qui est un neuvième de plus) & lui a dissous une grosse Pierre dans la Vessie. Il prenoit donc tous les jours les sels lixiviels de 2000 gouttes de lessive de Savon.

31. Mais si on juge par la petite lie de Savon, dont nous avons parlé N^o. 14. qui ne contient que 320 grains de sel dans quatre onces, alors comme 320 : 1752 :: 164 : 897 grains, ou deux onces & 21 grains. Donc 60 : 150 :: 897 : 2242 gouttes contenuës dans cette quantité-là ; c'est-à-dire 74 fois plus de sel, qu'il n'en est contenu dans 30 gouttes, qu'on donneroit journellement, dans trois prises d'eau d'orge.

32. Puisque toute la force du remède se trouve dans la lie de Savon, il étoit à propos de trouver par des expériences convenables, quelle quantité de lie de Savon pourroit détruire la qualité qu'a l'urine de générer des Pierres, & lui

donner celle de les fondre. Pour cet effet ; jesciai vingt-sept morceaux de la Pierre A , qui pesoient chacun depuis trois jusques à seize grains. Je les mis dans autant de phioles , qui tenoient deux onces chacune , & avoient leur numero colé dessus. Je versai dans chaque phiole une once d'urine froide , & par-dessus , depuis une goutte jusques à vingt-six de *Capitel* ou lescive à faire du Savon ; de manière que le nombre des gouttes répondoit au numero de la phiole. On changeoit l'urine tous les matins.

33. Pour y entretenir une chaleur douce , approchant de celle que l'urine a dans la Vessie , je les mis dans un pot de fer , à moitié rempli de sable , & couvert de son couvercle. Ce pot étoit suspendu toute la journée à un crochet de fer , aussi près du feu de la cuisine , qu'il falloit pour y conserver son degré de chaleur , & on le tournoit de tems en tems , pour que cette chaleur se répandît dans tout le pot. La nuit on le mettoit sur une lampe placée sur un poële , & on le couvroit d'une espèce de tonneau renversé , de manière cependant que l'air pouvoit y entrer en assez grande quantité par dessus & par dessous , par le moyen d'un trou qu'on y avoit fait.

De

De cette façon - là , il y avoit un degré constant de chaleur , à fort peu de frais.

34. Après seize jours & seize nuits de digestion , j'ai trouvé que tous les morceaux des phioles , où il y avoit plus de seize gouttes de *Capitel* , étoient blanchis & ramollis jusqu'à une certaine profondeur , ou distance de leur surface. Treize jours après , ils étoient quelques-uns , totalement fondus , d'autres réduits à un petit morceau de leur centre , qui se trouvoit pourri & friable.

35. Au bout de trente-neuf jours , j'ai fait sécher pendant quatre jours les seize autres morceaux sur une planche , & j'ai trouvé que ceux des phioles , où il n'y avoit qu'une ou deux gouttes de *Capitel* , n'avoient ni augmenté ni diminué. Le morceau que j'avois mis dans la phiole 27 , avoit gagné deux grains sur dix. On remarquoit très-distinctement que ce dernier morceau étoit couvert de petits sels reluisans , sur-tout au côté convexe , qui en étoit le plus dur , & qui faisoit partie de la surface de la Pierre A , ces sels étoient formés en cristaux comme le Selenite. Il y avoit beaucoup de ces cristaux attachés aux morceaux 1 & 2. Mais ils n'étoient pas si grands , ni en si grand

268 NOUV. EXPER. SUR LE REMEDE
 nombre qu'au morceau 27. Il n'y en avoit
 que très-peu aux autres morceaux , & on
 ne pouvoit les voir que par le secours d'un
 Microscope. Plus les morceaux appro-
 choient de l'état de dissolution , moins
 on y trouvoit de ces sels. On en avoit
 aussi remarqué quelques-uns attachés à la
 grande Pierre A , dont on avoit pris ces
 27 morceaux.

36. No. 3. avoit perdu un grain de
 son poids , c'est-à-dire $\frac{1}{6}$. Par où l'on a
 le plaisir de voir, qu'une très-petite quan-
 tité de lie de Savon mêlée avec de l'urine ,
 sçavoir $\frac{1}{400}$ sur une once , détruit la qualité
 qu'elle a de générer la Pierre , & lui donne
 quelque degré de vertu pour la fondre.
 No. 4. étoit tout pourri. C'étoit un mor-
 ceau assez mou. Car la Pierre A , n'étoit
 pas du même degré de dureté par-tout , sa
 surface étant plus compacte & plus ferrée
 que l'intérieur. No. 5. avoit perdu trois
 grains sur sept. No. 6. 2. grains sur 6.
 No. 7. 1 grain $+$ $\frac{3}{4}$ sur 4 $+$ $\frac{1}{2}$. No. 8. 3
 $+$ $\frac{1}{2}$ sur 12 grains. No. 9. 4 grains sur
 6. No. 10. 2 $\frac{1}{2}$ sur 13. No. 11. 2 grains
 sur 5. No. 12. 3 grains sur 12. No. 13.
 2 grains sur 6 $+$ $\frac{1}{2}$. No. 14. 2 $+$ $\frac{1}{2}$ sur
 8. No. 15. 4 $+$ $\frac{1}{2}$ sur 11 grains. No. 16.
 avoit perdu 4 grains sur 14.

37. Tous ces morceaux étoient très-durs , lorsqu'ils étoient secs , ainsi que la croute blanche qui les couvroit. Il est à remarquer , que les angles & les tranchans de ceux qui étoient taillés en parallélipèdes , étoient entièrement dissous , partout où la dissolution avoit eu lieu ; ce que j'attribue à la facilité que trouvoit la liqueur à y mordre de chaque côté. Je les remis en digestion pendant treize jours : ils perdirent très-peu durant ce tems-là ; peut-être parcequ'étant séchés , il s'y étoit fait tout au tour une croute dure de chaux de Savon , mêlée avec ce qui en avoit été dissous dans les premières digestions. L'urine froide que je verfois tous les matins dans les phioles , contribuoit aussi à en retarder la dissolution. Car le changement subit du chaud au froid les durcit , comme je l'ai fait voir dans mon *Traité du Calcul animal*.

• 38. Comme plusieurs de ces morceaux s'étoient un peu pourris en dix jours , de même les fragmens & morceaux , que rendent quelques-uns des malades de *Mademoiselle Stephens* , aussibien que quelques grandes Pierres tirées de la Vessie de ceux qui avoient pris le remède long tems , étoient considérablement pourris , sans être cependant réduits au point

de pouvoir passer avec l'urine *. C'est ainsi que les quinze morceaux, dont nous venons de parler, après être fondus à un certain point, ne se fondoient pas de même dans la suite, à proportion du tems qu'ils restoient en digestion dans le mélange de l'urine & de la lie de Savon, quoiqu'ils y fussent toujours couverts d'une espèce de glaire molle & blanche, à quoi ils se réduisoient constamment. Il semble que cette glaire blanche les mettoit à l'abri du dissolvant, en bouchant leurs pores. Mais lorsque par l'action de la Vessie, cette glaire ou pâte en'est une fois ôtée, l'urine impregnée du remède de *Mademoiselle Stephens* entre plus facilement dans le noyau ou reliquat de la Pierre.

39. J'ai observé que tous les matins, lorsque j'avois vuidé l'urine des phioles, il s'y trouvoit beaucoup de sédiment, comme de la chaux, à proportion que j'y avois mis plus ou moins de lie de Savon. Il y en avoit très-peu, avec trois gouttes de lie sur une once d'urine. Il y en avoit beaucoup, lorsque j'y mettois

* C'est précisément le large, qui pèsait dix-sept cas où M. Hartley s'est grains avant que d'être trouvé, ayant rendu de séché, & $12 + \frac{1}{2}$ étant depuis peu un morceau de séché.
Pierre oblong & assez

six gouttes sur une once d'urine. Dix gouttes de lie de Savon sur une once d'urine sans Pierre me donnoit la même pâte ou glaire. D'où il suit, que cette chaux ne provient pas seulement de la Pierre qui est en fonte, mais que la plus grande portion vient de la lie de Savon, & de la poudre de coquilles d'œufs, & que la pâte ou glaire qu'on remarque dans l'urine des malades de *Mademoiselle Stephens*, est en grande partie l'effet du remède.

40. Quoiqu'il y ait beaucoup de chaux dans la lie de Savon, on a cependant remarqué que ceux qui prennent le remède, n'en rendent une quantité sensible, qu'après avoir usé du remède pendant quelques jours. C'est de là qu'on a conclu que le remède commençoit alors à faire son effet. C'est-à-dire à dissoudre, & faire rendre quelques particules de la Pierre. En voici la raison, si je ne me trompe. Le total du sang & des autres fluides du corps surpasse de beaucoup 78 onces, qui font à peu près la quantité de ce qu'on prend & de ce qu'on rend toutes les vingt-quatre heures. Or il faut qu'une quantité proportionnée de sels lixiviels du remède s'employe à impregner également & suffisamment ces fluides, avant que d'en pouvoir faire rendre par les urines, &

autres évacuations , une quantité appro-
 chante de celle qu'on prend tous les jours.
 Aussi n'en paroît-il guère qu'après trois,
 quatre , ou cinq jours , qu'on a commencé
 à user du remède. C'est pour la même
 raison que les douleurs & irritations de la
 Vessie commencent environ dans le mê-
 me tems. Ce remède n'est pas sans dou-
 te le seul qui demande à être répété
 pendant quelque tems , avant que de pou-
 voir faire son effet , & devenir salutaire
 Comme toute l'urine , qui se filtre dans le
 grand nombre des petits vaisseaux des
 reins , & qui en découle par les ureteres ,
 doit passer par le détroit du col de la
 Vessie , elle agit beaucoup plus sur cette
 partie , que sur toute autre , & cela d'au-
 tant plus , qu'elle sort avec force & rapi-
 dité , emportant avec elle les glaires qui
 s'y trouvent attachées , & la rendant sen-
 sible à l'impression des particules acres ,
 qu'elle peut contenir. N'est-ce pas la
 raison pour laquelle cette partie souf-
 fre plus que les autres partie de voyes
 urinaires ?

41. Afin de déterminer par ces expérien-
 ces la quantité à peu près de lie de Sa-
 von , qui doit entrer avec l'urine dans
 la Vessie , pour lui communiquer le pou-
 voir de dissoudre la Pierre , supposons qu'on

rende trente-neuf onces d'urine toutes les vingt-quatre heures, comme l'a observé *Monsieur Keil. (Medic. static. Brittan. pag. 14. *)* Supposons encore que la quantité perdue par la transpiration du corps & des poulmons est aussi de 39 onces, comme il arrive à peu près dans ce Pays Septentrional. Donc le total du fluide qui entre dans le corps, soit en forme solide, soit en forme fluide, & qui en sort toutes les vingt-quatre heures, fera de 78 onces (ce qui surpasse la véritable quantité) : Et s'il n'y a que cinq gouttes de la lie de Savon pour chaque once, le nombre de gouttes sera de 390 gouttes ; quantité qu'on ne sçauroit prendre sans danger dans l'eau d'orge. Il y a par conséquent peu à espérer de trente ou quarante gouttes par jour, où il n'y auroit pas une demie goutte pour chaque once de fluide, qui entre & sort du corps dans vingt-quatre heures. Quoiqu'il y ait apparence que l'urine charrie plus des sels qu'on avale, que ne fait la transpiration du corps & des poulmons, cependant cette plus grande quantité ne suffiroit pas, pour donner à l'urine le pouvoir de dissoudre la Pierre : puisque si tous les sels contenus dans trente ou qua-

* Monsieur Hales l'a trouvée telle par l'expérience.

rante gouttes de lie de Savon étoient chariées par l'urine , il n'y auroit pas une seule goutte entière pour chaque once d'urine ; & qu'il est probable qu'il faut autant de sel alkali de lie de Savon , à proportion de l'urine , pour dissoudre une Pierre dans la Vessie, qu'il en faut dans une phiole.

42. D'où il suit , qu'on ne peut pas porter sans danger à la Vessie (c'est-à-dire , par le moyen de l'eau d'orge) une quantité suffisante de lie de Savon , pour communiquer à l'urine la force de dissoudre la Pierre. Mais l'expérience nous montre que cela se fait efficacement & sans danger , par le moyen de l'huile , qui entre dans la composition du Savon. Car puisque nous avons trouvé N^o. 28. que deux onces & deux gros de Savon contiennent les sels alkalis de 1800 gouttes de lie de Savon , si on divise le nombre 1800 par 78 , nombre des onces du fluide qui passe par le corps humain en vingt-quatre heures , le produit sera 23 : nombre des gouttes de la lie de Savon , mêlées avec chaque once d'urine dans la Vessie. Dans ce calcul on suppose que chaque une des 78 onces de fluide , qui passent par le corps en vingt-quatre heures , a une portion égale de ces sels. Mais tout le monde est d'accord que l'urine charie

plus de sel , à proportion , que les autres évacuations , sur-tout chez ceux qui ne font pas assez d'exercice pour exciter la sueur , qui en enleve beaucoup. Aussi le remède de *Mademoiselle Stephens* fait plus d'effet lorsque les malades prennent peu d'exercice. C'est pourquoi leur urine étant retenue plus long tems , fait plus d'impression sur la Pierre. Les Pierres ne se fondent pas sitôt dans les Reins , que dans la Vessie ; parceque dans celle-ci elles sont presque toujours couvertes d'urine , si on excepte les premiers momens qui suivent l'évacuation ; au lieu que dans les Reins , quoique le cours de l'urine y soit constant , il est cependant inégal , & diminue à proportion qu'on s'éloigne du tems de la boisson ; de sorte que les Pierres n'y sont pas si constamment environnées d'urine , que dans la Vessie. De plus comme *Melle Stephens* ordonne à ses malades de boire peu , l'urine sera par cette raison plus chargée de sels lixiviels , d'où l'on peut conclure avec probabilité , que chaque once de l'urine de ceux qui prennent deux onces & deux gros de Savon par jour , contiendra beaucoup plus de sel alkali , qu'il ne s'en trouve dans vingt-trois gouttes de lie de Savon , que les expériences dont je viens de rendre compte ,

276 NOUV. EXPER. SUR LE REMEDE
ont démontré être suffisantes , pour donner
à l'urine la vertu de dissoudre quelques
espèces de Pierres , sans le secours de la
poudre , qui est d'elle-même un puissant
lithontriptique. Nous avons vu ailleurs que
trois gouttes de lessive sur une once d'u-
rine suffisoient , non-seulement pour lui
faire perdre la qualité de générer la Pierre ,
mais encore pour lui communiquer quel-
que degré de vertu lithontriptique.

43. Car soit que nous supposions que
les sels alkalis mêlés avec l'urine , sont en-
tièrement privés de l'huile , qui les envel-
lopoit dans la composition du Savon ,
ou qu'ils n'en soient privés qu'en partie ;
dans l'un & l'autre cas , la quantité de sel
alkali dont j'ai parlé , suffira pour faire
fondre la Pierre dans l'urine : puisque le
remède de *Mademoiselle Stephens* , avec
la poudre de coquilles d'œufs , le Savon
sans poudre de coquilles d'œufs , & la
poudre de coquilles d'œufs seule , a fondu
des morceaux de la Pierre A , aussi effica-
cement que la lie de Savon.

44. On sçait que l'urine de ceux qui
prennent ce remède , est fort chargée de
sel alkali de Savon , comme le prouvent
son odeur forte de sel alkali , & la fer-
mentation qu'elle excite avec les esprits
acides ; ce que l'urine d'autres personnes ne

fait nullement. L'urine de Mr. Hartley qui étoit imprégnée du remède, a fondu plusieurs Pierres, & Mr. Geoffroy en faisant l'Analyse de l'urine de ceux qui prenoient le remède, y a trouvé beaucoup de sel fixe, tel qu'on a trouvé dans la lie de Savon; & y ayant versé de l'huile de Vitriol, il s'en est formé un sel de Glauber, comme lorsqu'on verse de l'acide vitriolique sur de la lie ou lescive de Savon. D'où il suit que les sels fixes alkalis de la lie de Savon, passent en quantité, du sang dans l'urine de ceux qui prennent le remède pendant quelque tems. Monsieur Geoffroy a aussi remarqué que la sérosité du sang de ceux qui prennent le remède, donne un sel plus fixe, que la sérosité du sang d'autres personnes, & qu'elle est aussi plus claire.

45. Les douleurs vives que sentent ceux qui prennent ce remède, sont encore une preuve de la grande quantité de sel alkali dont l'urine est chargée. Ces douleurs diminuent peu à peu, après qu'on a fait usage du remède pendant quelque tems. Ceux qui se nettoient les dents avec du Savon, font la même remarque. Le Savon leur picotte les gencives les deux ou trois premières fois qu'ils s'en servent. Et les femmes qui blanchissent le linge sale,

278 NOUV. EXPER. SUR LE REMÈDE
sentent la même incommodité aux mains
dans le commencement ; mais cette in-
commodité se dissipe après quelques
jours, quoiqu'elles continuent à laver tous
les jours, dans une très-forte lie de Sa-
von.

46. Comme la *force dissolvante* de la
lie de Savon, n'est pas détruite par le
mélange de l'huile qu'on fait cuire avec
elle, pour en faire du Savon ; on ne doit
être nullement surpris, que le sang qui
est beaucoup moins sulfureux que l'huile,
ne la détruise point dans le corps humain.
Si le sang étoit acide, il la détruiroit effi-
cacement, comme nous avons vû N^o. 20.
où la lie de Savon perdit entièrement sa
force de dissoudre la Pierre, par le mélan-
ge d'un acide. Or dans des corps sains, le
sang tend vers l'alkali plus que vers l'acide.

47. J'avoue que ces expériences, qui
montrent quelle doit être la proportion
de la lie de Savon avec l'urine, pour don-
ner à celle-ci la force de dissoudre la
Pierre, ne prouveroient point d'elles mê-
mes, qu'on y eût trouvé un vrai dissol-
vant ; parcequ'on pourroit avec raison
objecter, que quoiqu'un peu de lie de
Savon mêlée avec l'urine, lui donne la
force de dissoudre la Pierre, cependant
quand on avale cette lie de Savon, elle

pourroit être tellement altérée par les différentes digestions, qui se font dans les premières voyes, dans le sang & dans les autres humeurs du corps, qu'elle perdrait toute son efficacité. Mais puisque l'expérience nous montre que l'urine de ceux qui ont pris le remède, dissout la Pierre dans la Vessie, & retient la force d'en dissoudre d'autres après être rendu l'heureux succès de ces différentes expériences, qui se confirment l'une l'autre, fournit une preuve, qui a toute la force de la démonstration.

48. Ainsi, quoique le Savon dissolve réellement une Pierre hors du corps, nous ne concluerions pas qu'il produit le même effet dans le corps, si l'expérience ne nous en avoit donné des preuves incontestables. Car il y a des eaux qui fondent des Pierres hors du corps, & n'y font nulle impression quand on les boit. Et il se trouve des Pierreux, qui ne font usage d'autre boisson que de l'eau claire.

49. Un morceau de la Pierre A, pesant 10 grains $\frac{1}{2}$, a été fondu en quinze jours dans une décoction de Savon d'Alicant & de poudre de coquilles d'œufs calcinées. Tout le morceau fut réduit en une pâte blanche, excepté un petit noyau, qui étoit pourri.

50. Un autre morceau , pesant huit grains , a été dissout au même tems dans une décoction de Savon d'Alicant , sans la poudre des coquille d'œufs.

M'étant assuré par ces expériences , que le Savon étoit un vrai dissolvant de la Pierre , je voulois aussi sçavoir quelle quantité il en falloit , pour communiquer cette vertu à l'urine. Mais j'étois fort surpris de voir que le Savon ne se fondoit pas dans l'urine , ni à la chaleur de la digestion , ni à celle de l'ébullition. Un morceau de Pierre que j'avois mis dans ce mélange , s'y pourrit dans deux heures & demie d'ébullition ; mais il en arriva autant à un autre morceau , que je fis bouillir dans de l'urine sans Savon. D'où l'on peut inférer , que le Savon se dépouille de la plus grande partie de son huile ; avant que de se mêler avec l'urine dans la Vessie.

Je mis un morceau de la Pierre A , dans du Savon liquide , où il resta plusieurs jours à une chaleur digestive , sans en recevoir aucune impression sensible.

51. Je mis aussi un morceau de la même Pierre A dans de l'eau , avec de la poudre des coquilles d'œufs (ce que j'ai répété souvent) le laissant pendant quarante jours à une chaleur de digestion ,

sans pouvoir remarquer que ce mélange eût fait la moindre impression sensible sur la Pierre.

Une eau de chaux, faite d'une partie de la même poudre de coquilles d'œufs calcinées, sur douze parties d'eau versée par inclination, fit en cinq jours une impression très-sensible sur un autre morceau de la Pierre A. J'ai souvent réitéré cette expérience avec la poudre de *Mademoiselle Stephens*, qui n'étoit que d'une moyenne force, & cependant j'y ai toujours observé le même succès. D'où il suit, que c'étoit la croute de chaux, qui s'étoit attachée à la Pierre, dans le cas rapporté ci-dessus, qui en avoit empêché la dissolution. Monsieur Hartley a remarqué la même chose *. Un autre morceau de la même Pierre se fondit presque entièrement en trois jours, dans de l'eau qu'on avoit versée sur la poudre de coquilles d'œufs, sortant du feu d'un Maréchal, où on l'avoit fait calciner une heure & demie. La force dissolvante de cette poudre étoit assez grande, pour pénétrer dans la substance de la Pierre, malgré la chaux qui la couvroit. Une eau de chaux, de cette poudre nouvellement faite, faisoit fondre plus vite les morceaux de Pierre,

* A view of the present- évidence p. 157.

282 NOUV. EXPER. SUR LE REMEDE
que l'on y mettoit, que celle qu'on faisoit
d'une poudre de coquilles, exposée pen-
dant deux mois à l'air, selon la méthode
de *Mademoiselle Stephens*.

J'ai fait les mêmes expériences avec
l'eau de chaux, faite de la craye ordinaire.
Les morceaux de la Pierre A s'y fon-
doient, & s'y pourrissent dans six jours
jusqu'au milieu. Mais ces mêmes eaux
ne faisoient nulle impression sur les mor-
ceaux de la Pierre B, pas même celles qui
étoient d'une force double.

L'eau de chaux est un puissant fon-
dant des Pierres, si on en excepte celles
qui sont d'une extrême dureté, comme
étoit la Pierre B; & plus la chaux est
récente, plus elle a de vertu lithontrip-
tique.

L'eau de chaux, faite de la chaux qu'on
apporte à Londres, n'est pas si forte que
celle de la chaux qu'on fait dans beau-
coup de campagnes. Je crois que la chaux
de coquilles d'œufs, ou autres substances
animales, est plus pure & plus homogène,
que celle qu'on fait de craye.

Puisqu'on prend l'eau de chaux inté-
rieurement en assez grande quantité sans
danger, il y a apparence qu'elle peut agir
sur les Pierres contenues dans la Vessie,
parceque la chaux contenue dans le Savon
le fait. On

On pourra faire l'eau de chaux plus ou moins forte, & la donner en plus ou moins grande quantité, avec, ou sans Savon, selon que l'expérience le fera voir plus convenable. Peut-être ne seroit-il pas nécessaire, de donner le Savon en aussi grande quantité, qu'on fait aujourd'hui, lorsqu'on le fera dissoudre dans de l'eau de chaux, ce qui rendroit le remède moins dégoutant. J'ai fait bouillir de l'eau de chaux à part, & sans mélange, pendant assez de tems pour y faire fondre du Savon, & j'ai trouvé qu'elle n'avoit pas perdu sa vertu lithontryptique.

Le Savon étant détersif & laxatif, comme l'eau de chaux est astringente, on pourra les combiner tellement ensemble, que ni l'une ni l'autre de ces qualités opposées ne produise aucun effet : au lieu que la vertu lithontryptique, qu'ils possèdent tous les deux, n'en souffrira point, peut-être en sera-t-elle augmentée.

Les anciens Chymistes n'ignoroient pas, que la chaux vive étoit un puissant dissolvant de la Pierre. Ils en faisoient beaucoup de préparations pour cet usage ; mais ne sçachant point les conduire à la Vessie en assez grande quantité, sans risquer la vie des malades, ils ne les ont point administrées. *Mademoiselle Stephens*

a été assez heureuse pour trouver ce qui leur manquoit.

Nicasius le Febure, Professeur en Chymie & Apothicaire de la Maison de Charles II, parlant des vertus d'une préparation de chaux vive *, dit, „ que ceux „ qui en useront, seront étonnés, que la „ nature ait caché un si grand mystère, „ dans une chose aussi méprisable que la „ chaux vive. Ce qui a fait dire à Paracelse, après une profonde réflexion, „ qu'on rejettoit, & qu'on fouloit aux „ pieds une telle Pierre, ou un tel caillou, qui rapporteroit plus de revenu „ qu'une Vache, si on sçavoit les mystères „ que Dieu & la Nature y avoient cachés.

On sçait que les coquilles d'œufs séchées & mises en poudre, ont été souvent ordonnées contre la Pierre; mais je ne trouve pas qu'on les ait jamais prescrit en chaux, avant *Mademoiselle Stephens*.

52. L'Huile n'a rien qui tienne du *Menstrue* de la Pierre, c'est pourquoi je ne l'ai pas examinée.

53. Je mis une demie once d'huile de Lin dans une phiole, & versai dessus douze gouttes de lie de Savon. Sur une autre once, que j'avois mise dans une autre phiole, je versai vingt-cinq gouttes

* Corps de Chymie, 2. Part. p. 1164

de la même lie , & sur une troisiéme once dans une troisiéme phiole , j'en versai encore 50. gouttes. Je jettai d'abord un morceau de Pierre dans chaque phiole , & je remarquai qu'ils furent pourris & presque dissous dans peu de jours ; parce que sans doute l'huile & la lie de Savon , n'étant pas encore mélangées & incorporées ensemble , la lie de Savon faisoit d'abord & fondit la Pierre. Car lorsque je leur donnois le tems de s'incorporer ensemble par une chaleur douce , avant que d'y jeter les Pierres , le mélange ne faisoit nulle impression sensible sur les Pierres , quoiqu'il y eût depuis 300. jusques à 400. gouttes de lie de Savon sur une demie once d'huile.

Mais quoique ce mélange n'ait point de vertu lithontryptique , cependant l'huile peut être un véhicule très-propre , pour conduire la lie de Savon dans la Vessie , puisqu'elle s'en sépare par la circulation. J'ai oüi dire , qu'on avoit donné avec succès 700. gouttes de lie de Savon par jour , dans un mélange d'huile d'olives , & d'eau douce.

Monsieur Geoffroy assure qu'il sçait faire un Savon liquide de trois gros de sel de soude , & une once , quatre gros , quarante-cinq grains & demie d'huile d'oli-

ves, qui ne fera pas si dégoûtant que le Savon d'Alicant. Mais comme ce sel seroit destitué de la force, que la chaux donne au sel de la Potasse dans la lie de Savon, il seroit à craindre qu'il ne fût pas efficace. Que si au lieu de sel de Kali, on se servoit de sel desséché de lie de Savon, il y a apparence que le mélange auroit le pouvoir de dissoudre la Pierre. Et s'il étoit moins désagréable que la décoction du Savon d'Alicant, ce qui est fort douteux, il devroit lui être préféré. Mais quelque essai qu'on fasse pour perfectionner ce Remède, il sera toujours à propos de chercher quelle proportion est nécessaire, pour donner la force dissolvante à l'urine du corps. Après cela, il faut voir si l'urine de ceux qui le prendront intérieurement, fermentera avec des esprits acides, & dissoudra des Pierres qu'on y mettra, comme faisoit celle de Monsieur Hartley. Car tout remède qui communique à l'urine de celui qui le prend la force de dissoudre la Pierre hors de la Vessie, la lui fera aussi fondre dans la Vessie.

55. Un morceau de la Pierre A resta dix semaines dans de l'eau de pluie, à une chaleur de digestion, sans en recevoir la moindre impression.

56. Comme il m'a paru que toute la force du Remède consiste dans la lie de Savon , je ne me suis pas donné la peine d'examiner les semences brûlées , &c. qui font de peu de conséquence. Je n'ai pas cru non plus qu'il fallût examiner le miel, quoique Monsieur Geoffroy remarque que les pillules de Savon avec du miel font ce qui fait le plus d'effet dans les cas de Gravelle, dans lesquels il ne sert que comme un déterfis.

57. Je souhaite que ces recherches soient de quelque utilité dans une affaire aussi importante. Je ne doute nullement que les Medecins , à qui uniquement il appartient de chercher les moyens les plus sûrs d'administrer ce Remède dangereux , ne le perfectionnent beaucoup. Je n'ai agi qu'en Physicien en tout ce que j'ai fait, excité par l'importance du sujet, & par le desir d'être utile au genre humain.

F I N.



EXPERIENCES

DE

M. CANTWEL

^A
SUR LA MÊME MATIÈRE.

LE Remède de *Mademoiselle Stephens* m'a été annoncé en 1735. pour la première fois. L'année suivante Monsieur *Sharr* Medecin de Londres, & nommé depuis par le Parlement pour examiner ce Remède, m'écrivit qu'il en avoit vû des effets étonnans. Je me le fis apporter de Londres la même année ; mais je n'osai pas m'en servir, parce que je n'en sçavois pas la composition. En 1738. étant appelé à Londres pour traiter un malade de conséquence, d'une maladie où on l'avoit manqué jusqu'à trois fois, je visitai plusieurs personnes qui avoient pris le Remède de *Mademoiselle Stephens*, & malgré

l'opposition que j'y trouvai parmi mes
 Confreres , j'en conçus une idée favora-
 ble , & pris la résolution de l'essayer aussitôt
 que l'occasion s'en présenteroit. Quel-
 que tems après mon retour à Paris , on
 m'envoya la Recette de *Mademoiselle Stephens* ,
 qui venoit de vendre son Secret
 au Parlement d'Angleterre. Je l'avois déjà
 donné avec succès à un homme attaqué
 de la *Gravelle*. Les occasions d'en faire
 de nouvelles épreuves se multiplioient tous
 les jours. Je le donnai au commencement
 tel que *Mademoiselle Stephens* me l'en-
 voyoit. Après cela , je le préparai chez
 moi , & enfin le dépouillant de tout
 ce fratrias de plantes , de feuilles , de
 bayes , de fleurs & de grains , que *Ma-*
demoiselle Stephens y faisoit entrer , je ne
 donnai que la Poudre & le Savon d'*A-*
licant en décoction , en pillules ou rapé.
 Je compris bientôt l'inutilité de la Pou-
 dre , que je ne regardois plus que com-
 me un *Absorbant*. J'en marquai mon sen-
 timent à M. *Hartley* , & ne voulant pas me
 contenter d'une spéculation dénuée d'expé-
 rience , je fis prendre de la décoction sa-
 voneuse sans poudre , pendant plusieurs
 mois , à un malade convaincu d'avoir une
 Pierre dans la Vessie , & je le gueris radica-

lement. Il y a apparence que la chaux de coquilles d'œufs feroit l'effet toute seule, si on en pouvoit donner une assez grande quantité, & la continuer sans l'amortir, comme fait *Mademoiselle Stephens*. C'est ce que la nature de la chaux vive ne permet point. Quand on la donne fusée trois fois par jour pendant quelques semaines, elle constipe & échauffe extraordinairement. Si à la place de la chaux ordinaire, on se servoit de celle de coquilles d'œufs, ou de quelque autre chaux animale, pour faire du Savon, je crois que le Remède en seroit plus efficace, au même temps qu'on seroit à l'abri des inconvéniens, que la chaux cause quand on la donne en poudre, & sans autre mélange que du vin blanc. J'ai quelque esperance de rendre ce Remède moins dégoûtant, & après tout ce que j'en ai vû, & ce que j'en vois tous les jours, je ne pourrai jamais m'empêcher de le croire très-utile, & préférable à la *Taille*, par rapport aux personnes qui auront passé l'âge de quinze ans. Non que je prétende bannir cette opération de chez tous les adultes, ni de chez tous les vieillards; mais parce qu'il me paroît raisonnable de tenter un Remède, qui est toujours innocent, & souvent efficace, avant

que de passer à une opération qui est toujours infiniment dangereuse , & très-souvent inutile. Je crois fort qu'il y a des especes de Pierres, que le Remède Anglois n'est pas capable de dissoudre , ou de briser ; & je suis convaincu qu'il y a des gens qui ne sçauroient en supporter l'usage. Mais il n'y a nulle marque par laquelle on puisse reconnoître le degré de dureté des Pierres , tandis qu'elles sont renfermées dans la Vessie ; & avant que d'avoir fait usage du Remède , on ne sçauroit dire s'il est contraire , ou convenable , au tempérament du malade.

Comme la cherté du Remède a empêché jusqu'à présent que les pauvres ne pussent tirer aucun avantage de cette découverte , je donnerai ici la façon de faire la décoction savonneuse , dans laquelle consiste toute l'efficacité du Remède , afin que chacun puisse se médicamenter à peu de frais.

Prenez deux onces , ou deux onces & demie de Savon d'*Alicant* : coupez-le par tranches , faites-le bouillir dans trois chopines d'eau de riviere , que vous réduirez à trois demi-septiers. Vous les prendrez en trois prises de demi-septier chacune , à huit heures de distance l'une de

l'autre , & à quelque distance des repas. On pourra adoucir cette décoction avec du miel , du fyrop de Guimauve , ou de Capillaire.

Je suppose que la livre de Savon coûte trente sols. Elle contient seize onces. Si on ne prend que deux onces par jour , la livre durera huit jours , & le Remède ne coûtera que trois sols , neuf deniers par jour. Si on a le Savon à vingt sols la livre , le Remède ne coûtera que deux sols & demi par jour ; & si on peut l'avoir à dix sols , le Remède ne coûtera que quinze deniers par jour , ou cinq deniers la prise , ou trente-sept sols & demi par mois , c'est-à-dire , vingt-deux livres , dix sols par an.

Il arrive souvent pendant l'usage de ce Remède des accidens , qui pourroient obliger le malade à avoir recours au Médecin ; mais je suis persuadé qu'il n'y a pas de Médecin , qui refusât son avis à un pauvre. Pour moi , j'offre le mien *gratis* à tout le monde , & je répondrai sans intérêt à tous les mémoires qu'on m'envoyera sur ce sujet , pourvû qu'on affranchisse les lettres qu'on m'écrira.

Voici les expériences que j'ai faites chez quelques-uns des malades à qui j'ai administré ce Remède.

Je sciai en plusieurs morceaux deux Pierres que Monsieur Boudou Chirurgien Major de l'Hôtel-Dieu , m'avoit envoyées. L'une étoit solide , très-dure & d'une surface lisse & compacte ; l'autre étoit plus molle , moins solide , & d'une surface inégale & muriforme.

Je mis un morceau de chacune de ces Pierres dans l'urine d'un Etranger , à qui je donnois le Remède en question. Avant le trentième jour j'observai que l'intérieur en étoit devenu un peu molasse , & qu'au bout de deux mois leur poids étoit considérablement diminué.

Un autre morceau de ces Pierres , mis dans l'urine d'un Valet de Chambre de cet Etranger , pesoit plus à la fin des deux mois , & étoit couvert d'une croute mince , de la couleur du sédiment qu'on observoit dans le vase destiné à recevoir ses urines. Ce Valet de Chambre ne prenoit point le Remède de Mademoiselle Stephens.

Deux morceaux de ces Pierres , mis dans l'urine d'un autre Etranger qui prenoit le Remède , étoient plus poreux , & moins pesans à la fin des deux mois. Mais ils n'avoient pas tant perdu de leur densité & de leur poids , à proportion de leurs

maîsses, que les deux autres. Ce dernier n'étoit pas aussi exact à prendre le Remède, ni aussi réglé dans sa façon de vivre, que le premier.

Il avoit aussi un Valet de Chambre qui ne prenoit pas le Remède. Je mis dans l'urine de ce Domestique un morceau d'une de ces Pierres. Au bout du terme déjà marqué, ce morceau pesoit plus à proportion, que celui que j'avois mis dans l'urine de l'autre Valet de Chambre. La croute formée autour étoit plus épaisse, & l'on y voyoit reluire de petits corps qui paroissent des sels. Il est à observer que ce Valet de chambre avoit la gravelle.

Deux morceaux de ces Pierres, mis dans l'urine d'un Chirurgien, qui prenoit le remède de Mademoiselle Stephens, subirent à-peu-près les mêmes changemens, que dans le second exemple rapporté ci-dessus. Les verres dans lesquels ces dernières Pierres trempoient, étoient souvent exposés à l'air froid, & l'urine se trouvoit gelée le matin.

Une Pierre renale de la grosseur d'un noyau de prune, que ce même Chirurgien avoit rendue, se fondit entièrement dans son urine imprégnée du remède, en moins de quarante jours. Le verre où trem-

poit cette Pierre, étoit ordinairement sur la cheminée.

Deux morceaux mis dans l'urine de *Mademoiselle Rottier*, fournirent les Phénomènes suivans. . . . 1°. Au bout d'un mois il ne parut point que l'urine eût produit le moindre effet sur eux. Je les retirai & les laissai sécher, & puis je les pesai. Le morceau de la Pierre la plus compacte & la plus solide, pesoit près de deux grains moins, & le morceau de la Pierre la plus molle, quatre grains moins, que quand je les avois mis tremper dans l'urine. 2°. Je les y remis une seconde fois, & après deux mois je remarquai que la substance intérieure de l'une & de l'autre s'usoit insensiblement. 3°. Au commencement du quatrième mois, les interstices des élévations muriformes du morceau le moins solide se creusoient de plus en plus, & l'intérieur se détachoit en assez grandes particules. 4°. Vers la fin de ce mois une petite épingle introduite dans un de ces trous répandus sur la surface extérieure, passa par toute la substance du morceau. Je remarquai aussi qu'il se faisoit une petite fente à la surface extérieure. 5°. Avant la fin du cinquième mois, le morceau muriforme fut tout divisé en frag-

mens , dont le plus grand étoit moindre que quelques - uns de ceux que *Mademoiselle Rottier* avoit rendus. 6°. L'intérieur du morceau solide étoit fendu avant la fin du septième mois. 7°. Le huitième mois je vis tomber quelques écailles très-minces de la surface extérieure de ce morceau , & bien-tôt après toute la coque parut divisée en couches , qu'on distinguoit aisément les unes des autres.

M. Guerin , Chirurgien Major de la Charité , ayant été avec moi voir *Mademoiselle Rottier* , objecta que pour être en droit de conclure des effets qu'avoit l'urine imprégnée du remède de *Mademoiselle Stephens* , que cette même urine avoit la vertu de dissoudre les Pierres dans la Vessie , je devois m'être servi de Pierres entières , & non pas de fragmens , comme j'avois fait. Il me donna en même tems une Pierre entière , qui avoit trempé deux mois dans l'urine d'un petit Garçon , à qui il avoit donné à la Charité le Remède en question. Pendant le long intervalle que cette Pierre avoit séjourné dans l'urine de cet enfant , elle n'y avoit souffert aucune altération , du moins sensible. Je la mis dans l'urine de *Mademoiselle Rottier* , où en moins de

quatre jours elle se divisa en trois morceaux.

Il est à remarquer que dans toutes ces Expériences on changeoit l'urine une fois par jour ; qu'en changeant celle de *Mademoiselle Rottier*, on avoit soin de laisser tomber au fond du vase , où elle étoit d'abord reçûë , tout le sédiment , & de ne prendre que la partie la plus claire de son urine , qu'on faisoit même filtrer avant que de la verser sur les Pierres qu'on exposoit à son action.



A P P R O B A T I O N.

J' Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre : Nouvelles Expériences sur le Remède de MADEMOISELLE STEPHENS , par Monsieur H A L E S , Auteur de la Statique des végétaux , traduites de l'Anglois par Monsieur CANTWEL , Médecin ; Ces Expériences étant d'une grande utilité pour le Public , j'estime qu'on doit en permettre l'impression. A Paris , ce 18. Mai 1742.

CASAMAJOR.

JUGEMENT DE M. BOYER ,
Médecin ordinaire du Roi , sur
cet Ouvrage.

L E Public sera redevable à Monsieur CANTWEL , Médecin de la Faculté de Paris , qui est l'Auteur de cette Traduction , de lui avoir communiqué des Expériences curieuses , qui peuvent concourir également à la perfection du Remède , & à en rendre la pratique plus aisée , moins désagréable , peut-être plus sûre & plus courte. A Paris , ce 27. Avril 1742.

BOYER.







